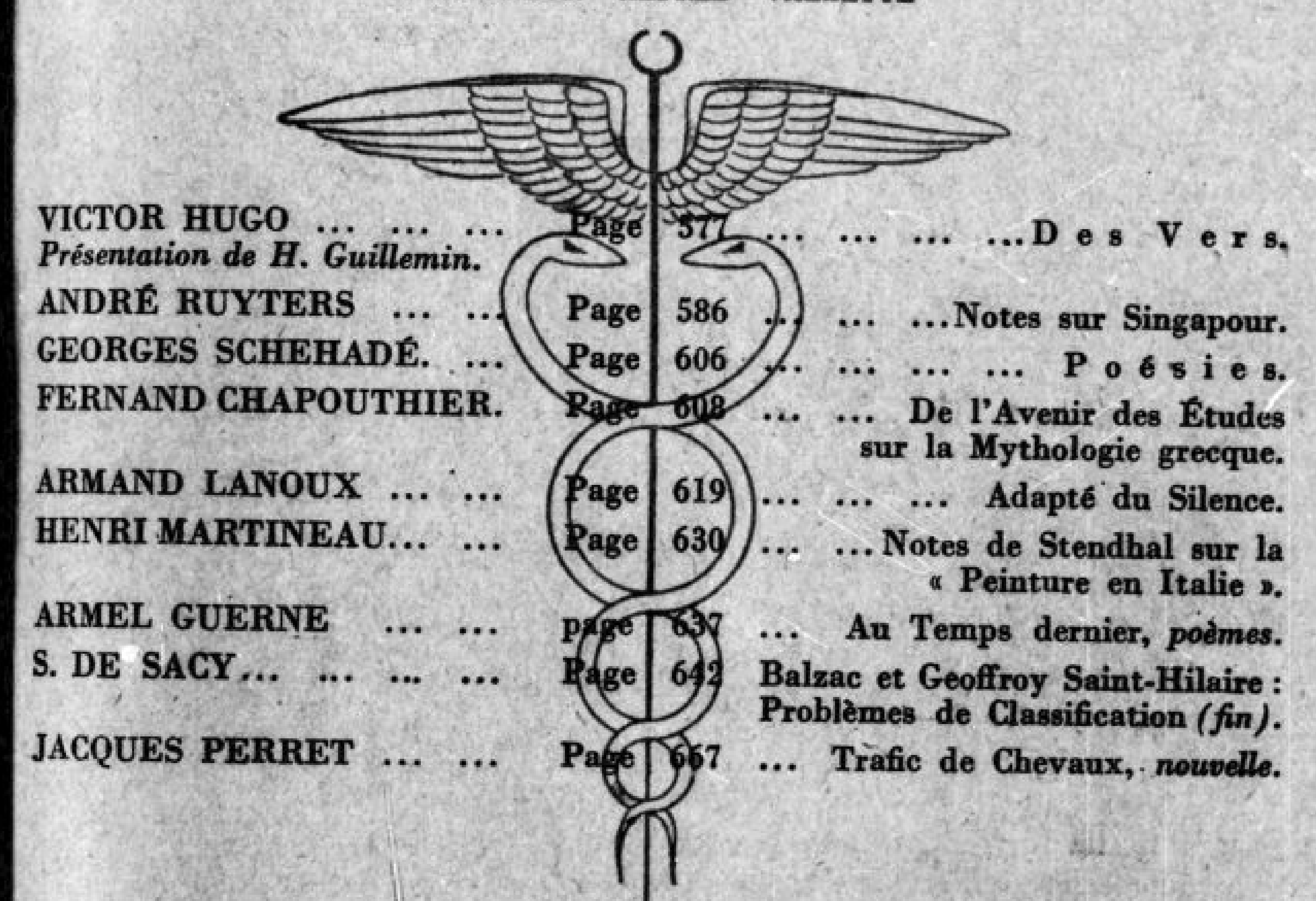
1/157

NUMÉRO 1048 1er DÉCEMBRE 1950

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



MERCVRIALE

GAZETTE

D. L.
24 DEC 1950

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

Malgré la hausse constante de tous les éléments du prix de revient, le *Mercure de France* a pu laisser inchangé durant deux ans le tarif des abonnements et de la vente au numéro. Les récentes augmentations, du papier et de l'imprimerie notamment, nous obligent à une majoration que nous avons voulu aussi légère que possible. On trouvera ci-dessous les nouveaux prix :

	France et Union Française	Étranger
Un an	1.400 fr.	1.750 fr.
6 mois	750 fr.	900 fr.

LE NUMÉRO : 140 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259-31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement.
A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercvre » *à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22 rue du Persil, Bruxelles, (un an : 275 francs belges, 6 mois : 145 francs belges, le numéro : 25 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni 3e andar, Rio de Janeiro.

Au Canada, aux Messageries France-Canada, 5466, avenue du Parc, Montréal.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VIe)

ÉDITION DE BIBLIOTHÈQUE

Format 15 × 21. Tirage limité.
Beau vélin blanc. Couverture deux couleurs.

vient de paraître :

GEORGES DUHAMEL
de l'Académie Française.

LES LIVRES DU BONHEUR

LES PLAISIRS ET LES JEUX — LES ÉRISPAUDANTS
MON ROYAUME — FABLES DE MON JARDIN
LE BESTIAIRE ET L'HERBIER

*Un fort volume de 384 pages, broché, sous chemise cristal. Tirage limité à 4.000 exemplaires numérotés. Prix : **900 fr.***



ANS LA MÊME COLLECTION :

NDRÉ CHAMSON. — *SUITE CÉVENOLE*
Un volume de 432 pages. 2.500 exemplaires numérotés . . . . **900 fr.**

EORGES DUHAMEL. — *VIE ET AVENTURES DE SALAVIN.*
Deux volumes de 500 pages. 6.000 exemplaires numérotés . . . . **1.800 fr.**

EORGES DUHAMEL. — *RÉCITS DES TEMPS DE GUERRE*
Deux volumes de 336 et 384 pages. — 4.500 exemplaires numérotés . . **1.800 fr.**

OUIS PERGAUD. — *ŒUVRES.*
Quatre volumes de 350 pages. 4.000 exemplaires numérotés. . . . . **3.000 fr.**

RTHUR RIMBAUD. — *ŒUVRES.* Texte établi par H. de Bouillane de Lacoste.
Un volume de 320 pages, 4.000 exemplaires numérotés. . . . . **750 fr.**

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 1950

MERCVRE DE FRANC

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VIe

Nouveau

GEORGES DUHAMEL

de l'Académie française

LE VOYAGE DE PATRICE PÉRIOT

ROMAN

Un volume in-16 de 284 pages : 300 fr.

L'édition originale a été tiré à 900 exemplaires,
dont 100 sur vélin pur fil des Papeteries Johannot,
numérotés de 1 à 100 (**1.200** fr.), et 800 sur vélin pur fil de Rives,
numérotés de 101 à 900 (**750** fr.).



OUVRAGES DISPONIBLES DE GEORGES DUHAMEL :

Fables de mon jardin....... 210 »
Le Bestiaire et l'Herbier..... 210 »
Souvenirs de la Vie du Paradis. 210 »
La Pierre d'Horeb.......... 210 »
Consultation aux Pays d'Islam. 75 »
La Possession du Monde..... 210 »
Scènes de la Vie future...... 210 »
La Nuit d'Orage............ 210 »
Le Prince Jaffar.......... 210 »
Les Plaisirs et les Jeux...... 210 »
Chronique des Saisons amères. 210 »
Vie des Martyrs........... 210 »
Positions françaises......... 210 »
Lieu d'Asile.............. 150 »

LUMIÈRES SUR MA VIE :

Inventaire de l'Abîme (1884-1901) .... 210 »
Biographie de mes Fantômes (1901-1906) .... 210 »
Le Temps de la Recherche (1906-1914) .... 210 »
La Pesée des Ames (1914-1919) 300

VIE ET AVENTURES DE SALAVIN :

Confession de Minuit...... 210
Deux Hommes........... 210
Journal de Salavin....... 210
Le Club des Lyonnais..... 210
Tel qu'en lui-même....... 210

CHRONIQUE DES PASQUIER :

Le Notaire du Havre...... 210
Le Jardin des Bêtes sauvages. 210
Vue de la Terre promise... 210
La Nuit de la Saint-Jean... 210
Le Désert de Bièvres...... 210
Les Maîtres............ 210
Cécile parmi nous......... 210
Le Combat contre les Ombres 210
Suzanne et les jeunes Hommes............. 210
La Passion de Joseph Pasquier. 210

DES VERS

de VICTOR HUGO

Océan, tel est le titre du dossier dans lequel Victor Hugo entassait ces ébauches de strophes, ces distiques, ces alexandrins isolés qui se formaient souvent d'eux-même sur ses lèvres. Beaucoup d'entre eux sont nés durant ses promenades quotidiennes, au bord de la mer, en exil. Il les notait aussitôt, au crayon, sur l'album qu'il portait toujours sur lui; il les transcrivait à l'encre, au retour, sur un carré de papier qu'il jetait ensuite dans sa grande réserve.

Des rythmes sont en moi...
Des strophes font un bruit d'ailes dans ma pensée.

Vagues des marées, battements d'ailes, il hésite entre ces deux images, unies si souvent pour lui-même lorsqu'il marchait dans les rochers et qu'il regardait les mouettes et les goélands.

Henri Hoppenot a bien voulu m'aider à choisir, pour le *Mercure*, quelques-unes parmi les plus belles de ces vagues, encore inconnues, de l'« océan » hugolien.

HENRI GUILLEMIN.

En murmurant : « Amour » sous son domino rose,
Avril en masque bleu sourit à l'horizon.
Des insectes vermeils rôdent dans le gazon.
Le scarabée errant étincelle, superbe.
Pour les faire courir parmi les fleurs et l'herbe
Le sorcier printemps met des pattes aux rubis.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES



(Vers fait en dormant; nuit du 25-26 avril 1854)
Les vagues bondissaient là-bas, pleines de bruit.



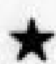
C'est l'automne
Le peuplier ressemble au long cierge brûlant
Et n'a plus à sa pointe, au bout de son fût blanc,
Qu'une flamme de feuilles jaunes.



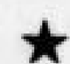
Ce grand midi terrible où les cavaliers dorment
Dans l'ombre que leur fait le ventre des chevaux.



Sculpteur de la grandeur fragile,
Le vent pétrit comme une argile
Les vastes nuages des cieux.



1811.
Temps où Napoléon, le taureau furieux,
Dans tous les coins du cirque immense et glorieux
Où la poussière à grands flots vole
Chassait et poursuivait à coups de corne aux flancs,
Eventrant et marchant sur ses boyaux sanglants,
L'héroïque rosse espagnole.



Un chat, avec ses yeux de topaze brûlée
Me regardait.

★

Alors une fumée affreuse s'épandit;
Capitaines, soldats, princes, peuples esclaves,
Tout prit feu, tout croula comme un ruisseau de laves,
Et l'Europe apparut comme un puits de l'Etna,
Et la guerre sonnant du clairon déchaîna
Dans cette ombre un orage effrayant de bannières.

★

Reflet de la lune sur la mer :
Une corbeille d'or qui tremble sur les flots.

★

Comme d'ardents oiseaux dont il retient les ailes,
Dieu garde dans sa main des heures solennelles
Qui s'envolent au jour marqué.

★

Bretagne.
Des enclos de granit pour des champs pleins de
[ronces.

★

Les noirs vaisseaux, sous les étoiles,
Vêtus du blanc linceul des voiles,
Rôdent, poussés du flot amer,
Et sous leurs ailes les vents tiennent
La nuit lugubre où vont et viennent
Tous ces fantômes de la mer.

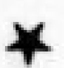


La tristesse profonde et fatale du vent.



O rive où nul ne passe et que ronge l'écume,
Flots sans barques, rochers sans fleurs, arbre vieilli,
Astres dans la nuée, église dans la brume,
Vous nommez-vous l'hiver? — Nous nous nommons
[l'oubli.

22 juin 1855.



Des Tityres lointains sont assis sous les hêtres.



Elle se lave, et chante,
Pendant que le reflet de l'eau dans la cuvette
Envoie un oiseau d'or voltiger au plafond.



Le monstrueux Tibère au dos cicatrisé.



Maglia (chantant)

Tu veux engraisser? Sois gourmande;
Bois de la bière et non du vin.
Le secret de la chair flamande
Est dans la bière de Louvain.



Moi j'allais au hasard et j'étais triste à cause
Des feuilles mortes qui tombaient.



O jeunesse! ô bon temps!
— Tiens! disait l'un de nous, il fait un temps superbe!
On s'en allait, à cinq ou six, dîner sur l'herbe,
Les cœurs épanouis dans le bleu de l'été;
L'un apportait le pain et l'autre la gaîté;
On causait, on riait; quelqu'enfant espiègle,
Me chatouillait avec une barbe de seigle,
Et je me retournais, disant : — Vas-tu finir?...



Le ciel nocturne luit.
Dieu fait épanouir dans cette ombre splendide
Vénus, bouton de rose au rosier de la nuit.



Et le roulier qui marche en écrasant des mouches
Sur la croupe de ses chevaux.



Les grands ajoncs étaient en fleurs sur les collines;
Les dryades riaient dans ces broussailles d'or.



Le pâle genre humain s'enfonçant dans la nuit
Regarde les César, les héros dont l'œil luit,
Passer, vieux monstres des mêlées,

Et voit s'évanouir, dans l'ombre où tout descend,
Ces faces de lions qui font pleuvoir le sang
De leurs crinières étoilées.



Elle était douce et tendre, avec des yeux félins.



Siam

Sur son perchoir, l'idole atroce dodeline
En souriant sa tête infernale et câline.



Parfois, ce gueux, le diable, a le faux nez d'un ange
Et, sans savoir qui c'est, on a la chance étrange
D'être, au grand bal masqué de la vie, intrigué
Par cette clarté noire et par ce spectre gai.



Vous êtes, ô Seigneur, la lumière dans l'ombre;
Vous êtes le fanal du port mystérieux.



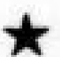
Le ciel est gris, l'air froid; je n'ai plus — c'est novembre,
Qu'un bouquet de soucis en fleurs dans mon jardin.



Ainsi les sylphes nus sous le zénith profond
Rôdent sans domicile, ô nuit funèbre, et vont
Occuper dans les bois que les vents effarouchent
Les nids vacants parfois quand les oiseaux découchent.



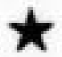
La mer gaillarde et terrible
Riait dans l'âpre ouragan.



Ennius, vieux génie, inculte, dur, grossier,
Noir de sauvagerie et d'âpreté première,
Est tout éclaboussé d'aurore et de lumière,
Etant palefrenier des chevaux du soleil.



Et le pêcheur...
Qui s'en revient assis au rebord de sa barque,
Laissant pendre ses pieds dans l'eau.



Le resplendissement sinistre de la mer.



Quand Platon s'en allait rêver sur le Soracte
Et revenait avec des roses à la main.



Je vis un firmament de tempête et de nuit.



...l'été, pendant les accalmies,
Quand la lune se berce aux vagues endormies.



Misère. Prostitution. Les riches.

Et le soir ils courent aux antres
Et, pleins de l'horrible Vénus,
Ils s'en vont regarder des ventres
Et des hanches et des seins nus,
Et l'ombre est triste en sonnant l'heure,
Et sur ses filles Eve pleure,
Larve sinistre du chemin.
Par le corps vil l'âme est tuée.
Hélas! Toute prostituée
Est mère de l'opprobre humain.

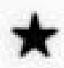


La fille publique.

Cette chair formidable et livrée à la nuit.



Les ormes sont tordus aux collines d'Avranches,
Le frisson de la mer est resté dans leurs branches.



Dieu.

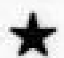
Il cache quand il veut le soleil dans ses mains
Comme une enfant cache une lampe.



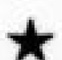
Romans, Fabliaux, Légendes.

Dans les contes, tout pleins de visions lointaines,

Les filles aux yeux bleus qui viennent des fontaines,
Portent leur cruche au front d'un air surnaturel.



Vois, les brumes du soir, sous le souffle des nuits
Se dispersent dans l'air comme des plumes blanches;
Une étoile paraît...



Les vendangeurs antiques :
Qui marchaient deux à deux, portant sur leurs épaules
Un long bâton qui plie au poids des raisins mûrs.



Femmes.

Elles viennent, vous embrassent,
Vous éblouissent et passent,
Souriant, pleurant, rêvant,
Et que de choses s'envolent
Dans ces visites du vent!

NOTES SUR SINGAPOUR

par ANDRÉ RUYTERS

I

Certains jours, le parfum des hévéas en fleur enveloppe tout Singapour comme un brouillard invisible. On ne le perçoit pas dans l'ombre des plantations aux arbres chevronnés par la cicatrice des saignées : sitôt passé la lisière, l'arome est là, léger, insistant et lascif, on le respire dans la rue, dans les maisons : il est devenu l'atmosphère de la ville, du ciel, du matin encore humide des averses de la nuit. Il persiste même parmi les godowns ouverts sur la rivière, mêlé sans s'y noyer à la senteur pesante des cuirs de buffle, des épices, du copra et des poissons secs qui mijote dans la profondeur chaude des magasins. Le bateau qui approche de l'île le rencontre, bien avant que se dessinent dans la lumière mate les rochers roux de la côte. A marée basse, quand se découvre la vase noire des hauts fonds, l'odeur rugueuse de celle-ci intercepte un instant le message, mais le souffle frais et tiède à la fois reprend, sitôt qu'on touche terre, devant les dominos bariolés que sont les façades des boutiques chinoises si bien épaulées les unes aux autres que jamais, malgré leur décrépitude, elles ne s'affaissent.

II

Il est deux rues à Singapour, auxquelles, sans jamais m'en lasser, la curiosité fidèlement me ramène. L'une, Arab Street, est la rue des Cotonnades où les boutiques à peine plus grandes que des alcôves étalent sur d'étroits rayonnages les piles de sarongs pliés en serviette et les batiques javanaises. L'odeur des tissus neufs est fraîche comme une brise de plein air et jamais le flot des acheteurs ne s'éclaircit; Malais en

calotte de velours, vieilles Chinoises au chignon hérissé de grosses épingles d'or qui sont acheteuses de ces sarongs verts et orange dont elles ont fait leur tenue traditionnelle. Arabes aussi et ces Tamils aux longs cheveux épars sur les épaules et parmi lesquels pour les mieux étaler et débrouiller ils n'arrêtent pas de passer leurs mains poisseuses aux paumes trop roses. C'est là encore qu'on trouve ces carrés emperlés dans lesquels se taillent les petites pantoufles de la femme malaise. Il y a aussi dans une boutique plus spacieuse que les autres une vitrine plate où s'étalent ces grosses bagues d'argent des chameliers du Yemen, garnies d'œils-de-chat gros comme des noisettes. C'est là pareillement que s'achète le vétiver en bottes, pareilles sans doute à celles que nos aïeules déposaient dans le fond des armoires à linge. Cela s'appelle ici « l'herbe parfumée », *akar wangi,* et quelques sous suffisent à acquérir de quoi dissiper durant des mois l'inévitable odeur de moisissure qui, à Singapour, s'accumule dans les tiroirs et les meubles, jamais ouverts au soleil.

L'autre rue de ma prédilection est Rochore Road, la rue des marchands d'animaux. Les boutiques sont doubles; la première partie, ouverte sur la rue, rassemble les oiseaux dans des cages de rotin empilées les unes sur les autres ou attachés par une patte à un perchoir en forme de trapèze; la seconde partie, qui n'est en général qu'une sorte de hangar mal éclairé, abrite les gibbons et les orang-outans, parfois de jeunes tigres et des panthères souples comme des gants, ou bien un tapir noir et blanc plus énorme et gonflé qu'un cochon de concours agricole. Les jeunes orang-outans sont pareils à des enfants hydrocéphales, attendrissants comme eux et avides de caresses, mais je me garde des contacts trop familiers depuis que l'un d'eux, énervé par ma main qui lui grattait la gorge, s'est soulagé sur moi de tout ce que contenaient sa vessie et son rectum. Dans de longues caisses plates, entièrement closes sauf un volet grillagé ménagé au sommet, reposent des pythons qu'on vend au mètre, et qui doivent attester le bon état de leur santé par un reflet métallique bleuâtre sur les réticulations de leur peau flexible. L'odeur sous ces hangars est celle de n'importe quelle fauverie dans un zoo, mais elle est chaude et naturelle sans l'acide fadeur de la fiente d'oiseau qui sévit parmi les perchoirs et les cages où jacassent les loris rouges et bleus des Célèbes, les cacatoès blancs ou roses d'Australie et même, dépaysés et comme confus à cause de la sobriété de leur plumage, les perroquets verts de l'Amazone ou le simple

jacquot gris de l'Afrique occidentale. On apprend vite à distinguer l'oiseau qui tend le cou pour qu'on le caresse et celui qui se refuse au doigt et pince avec hargne dans le casse-noix de son bec crochu l'index indésiré et indiscret. La véranda chez moi est toujours ornée d'une demi-douzaine de ces loris bariolés et délicats, avec qui les relations affectueuses sont aisées, qui vous saluent et vous accueillent et pour témoigner leur tendresse vous glissent entre les lèvres une langue longue et articulée pareille à un pénis d'âne en miniature. Les plus appréciés sont les loris bleus et rouges que les Malais appellent « papa-loris ». Les moins prisés sont les loris rouges vermillon parce qu'ils sont lents à s'apprivoiser et demeurent longtemps farouches et même agressifs. Mais ils ont fini par devenir aussi coûteux que les autres, parce que de Menado ou de Macassar on les expédiait dans une misérable cage à poulet, par trente ou quarante, dont une demi-douzaine seulement demeuraient vivants à l'arrivée, crevant de faim et de soif, toutes les plumes cassées et couvertes de fiente, parfois les yeux crevés à cause des batailles qui s'engageaient entre ces oiseaux énervés et enchaînés à un perchoir unique. Mais l'oiseau pour qui le Malais et le Chinois sont prêts à toutes les folies, c'est la tourterelle, pourvu qu'elle porte autour des pattes huit anneaux de plumes noires et aussi le menate qui est un merle noir et jaune apprenant facilement à répéter une phrase qu'il débite ensuite interminablement avec l'accent guttural du Chinois qui s'essaie à parler français. L'abondance de tant d'oiseaux chez les marchands compense leur absence dans l'île. Les plantations de caoutchouc sont désertes; seules quelques tourterelles fréquentent la cime hérissée des cocotiers et aucune aile n'anime les palétuviers rabougris de la Côte Ouest. Mais dans les jardins, parfois un vol de perruches d'Alexandre passe sans s'arrêter. On entrevoit leurs longues queues minces, couleur de jade, mais déjà pressées comme si elles fuyaient une catastrophe, elles sont loin. L'oiseau le plus abondant, c'est l'engoulevent qui, dès la tombée du jour, fait partout entendre son klop-klop sonore, pareil au bruit d'un maillet battant une enclume de bois. Il se pose à terre, parfois au milieu de la chaussée : de loin, sous le coup de pinceau des phares de l'auto, on aperçoit au ras du sol les deux étoiles rouges que sont des yeux. Il faut que la voiture soit sur lui pour qu'il se lève, si tardif quelquefois que le capot ou le pare-choc le fauche. Ce klop-klop, alerte et résonnant, qui tous les jours, au coucher du soleil, s'élève dans les jardins, il a fallu, pour m'en

expliquer l'origine, tomber un soir sur l'oiseau, au tournant d'une allée, blotti au pied d'un buisson, trapu et couleur de hibou, et si insoucieux de mon approche que, d'une main un peu prestement étendue, j'aurais pu le saisir.

III

Mais le mouvement et l'aspect de la foule ne sont nulle part plus animés et plus exotiques que dans les trois Magic City qui se sont successivement ouvertes à Singapour. De neuf heures à minuit, la Babel ethnographique que fait la population de l'île y afflue devant vingt théâtres, chinois ou malais, installés autour d'un dancing central, entre les restaurants, les cinémas, les boutiques et les baraques d'exhibitions diverses. Comme les théâtres, sauf la scène, sont ouverts à tous les vents, le public, qui s'intéresse plus aux péripéties qu'au texte, se masse contre les barrières qui le séparent des banquettes réservées, et suit la pièce sans bourse délier. Le théâtre chinois y apparaît pareil à lui-même, tel qu'il est de Pékin à Canton, dans le tonnerre continu des cymbales, mais la coutume qui assignait aux hommes les rôles de femmes a cédé. Ce sont des femmes maintenant qui jouent les héroïnes et prêtent, à nos yeux tout au moins, un air bienvenu de vivacité aux longues explications alternées qui composent le dialogue dramatique. Le théâtre malais, qui n'avait ni répertoire, ni tradition, s'est spécialisé dans l'adaptation et la modernisation des pièces européennes. On joue *Hamlet* ou *Lohengrin* en costume de l'Insulinde actuelle. Ce théâtre ne connaît pas l'accompagnement obligé des instruments percutants, mais quelques violons et un piano sous des doigts philippins accompagnent les épisodes pathétiques. Très peu de ces actions violentes qu'affectionne le dramaturge chinois et dont la présentation conventionnelle dissimule la cruauté, mais une fâcheuse prédilection pour les discours interminables. Il n'est guère de drame malais qui ne nous convie à deux ou trois séances de conseil où Sultan, Vizir et Ministres, assis autour d'un tapis vert, délibèrent à loisir. L'ennui, malgré la grâce des femmes et à cause du sérieux des acteurs finirait par se dégager si, brusquement, le spectacle ne s'arrêtait pour faire place à un numéro de chant. C'est le moment des Kronchong, cet extraordinaire chant propre à Singapour et qu'on n'entend pas à Java et à quoi, du reste, le Chinois excelle, si

peu préparé qu'on l'eût cru à cette musique qui, contrairement à la musique chinoise, compte plus sur la tonalité que sur le rythme et se plaît aux modulations diatoniques les plus imprévues où la mélodie, d'un long glissement de la voix, passe du majeur au mineur pour se retrouver au ton initial comme si elle ne l'avait jamais quitté. Le Kronchong ne se chante qu'en marchant, comme si la marche était la mesure que le chanteur se bat à lui-même. Il est sentimental et mélancolique et son action sur l'auditoire est si profonde, si immédiate, que cette assistance dont les péripéties les plus tragiques n'interrompent pas le bavardage, dès les premières mesures s'arrête, écoute et vibre.

Le dancing est toujours comble : les taxi-girls sont presque toutes chinoises. L'émancipation de la femme malaise est trop récente pour qu'une profession aussi moderne soit d'ores et déjà ouverte à celle-ci. Il lui reste d'ailleurs quelques progrès à réaliser si l'on considère que la femme malaise n'a pas le droit en public de marcher à côté de son mari, mais est tenue dans la rue de le suivre à trois pas de distance. L'étroite robe moulée, dite de Shanghaï, qui habille toutes les danseuses accuse leurs lignes onduleuses. Les hommes qui les font danser sont en majorité Européens ou Américains et leur visage épanoui laisse voir le plaisir qu'ils éprouvent à échapper aux sauteries des thés et autres parties mondaines qui, cinq fois la semaine, les accouplent aux femmes de leur race, si épaisses et si lourdes au regard de ces Asiatiques élancées, souples comme des écharpes et dont l'élégance naturelle rachète la gaucherie enfantine des danses modernes. Le tour de danse dure cinq minutes et se répète dix fois par heure de neuf heures à minuit, sauf deux ou trois intervalles durant lesquels les taxi-girls ont le loisir de gagner un long cabinet de toilette où les attendent des cuvettes d'eau froide pour se rafraîchir les pieds qu'on saupoudre ensuite de talc avant de réenfiler les nylon. Le temps de se repoudrer, d'une dernière retouche du bâton de rouge à lèvres, et elles reprennent la piste, plus fraîches et plus légères que jamais, sans qu'une plaque de sueur sur l'étoffe tendue de la robe témoigne de l'effort soutenu. Il arrive que dans certaines réunions mixtes la politesse oblige le Chinois à faire danser une Européenne. Le pire souvenir de l'épreuve pour lui est celui de la partenaire blanche qui au bout d'un instant ruisselle de transpiration et se met à dégager ce qu'il appelle *the european smell*, l'odeur d'Européen, cette terrible odeur de sueur qui finit par envelopper la blanche

quelque soin qu'elle ait de traiter à l'odorono ses aisselles toujours suintantes. La danseuse chinoise ne transpire pas, ni la danseuse malaise, mais celle-ci ne subit à aucun moment le contact de l'homme. Sur des tréteaux disposés en kiosques, des couples nous font voir ce qu'est la chorégraphie indigène. Toujours séparés, hommes et femmes se livrent face à face à des évolutions sur place, toujours pareilles, le danseur faisant deux pas vers la femme, pour reculer aussitôt, s'incliner et recommencer tantôt à droite, tantôt à gauche, sans qu'à aucun moment les partenaires se touchent, fût-ce du bout des doigts. C'est bien la danse d'un peuple qui, ayant des lèvres, a toujours ignoré le baiser, et Dieu sait que la bouche sensuelle et charnue de la Malaise y invite. Au surplus, pour peu qu'on l'initie avec tact, quelle ardeur elle mettra en jeu et qu'elle aura tôt fait de découvrir le rôle subtil que la langue est appelée à y tenir. Ces races, tant malaise que chinoise, dans l'amour vont droit au fait, sans s'attarder à la caresse dont l'Européen en développant et affinant sa technique a fait le préliminaire et le complément indispensable de la possession, par quoi s'explique la flatteuse préférence dont l'Extrême-Orientale, qui a eu l'occasion de comparer, ne manque pas, en cas de rivalité, de l'honorer.

Derrière les théâtres et à l'écart de la cohue, les prostituées circulent ou se groupent pour bavarder. Chacune est accompagnée de sa servante, vêtue de noir et en culotte. S'il s'agit d'engager une négociation, le protocole exige que ce soit à l'ama, à la servante, qu'on s'adresse, et la formule est simple. Avec un signe de tête qui désigne la maîtresse, on dit : *Boleh :* y a-t-il moyen? A quoi l'ama répond : *Boleh ou Ta Boleh :* il n'y a pas moyen. Dans le premier cas il suffit de suivre l'ama, ce qui vous amène tout droit à l'hôtel Japonais le plus proche; dans le second cas, il n'y a pas à insister : la maîtresse est déjà retenue ou indisposée, ou sous l'œil d'un usufruitier intransigeant. La prostituée malaise ne se produit pas en public. Il en est du reste peu de professionnelles, mais pour que tant de Malais, si proprement vêtus, vivent à ne rien faire, sinon assister tous les après-midi aux parties de foot-ball des équipes anglaises, il faut bien que l'épouse se crée des ressources que le mari est prêt à partager mais non pas à se procurer à la sueur de son front. L'approche est laissée aux soins d'un chauffeur complaisant ou d'un boy. Certains chauffeurs indiens sont spécialisés dans la profession et si bien connus par leur second métier, et le plus lucratif des deux,

qu'ils finissent par en retirer une sorte de considération officielle.

Sur le coup de minuit et aux accords du *God Save the King* les Magic City se vident lentement, mais la foule, peu pressée de regagner les logis étroits et étouffants qui l'attendent, s'attarde dans les ruelles qui conduisent à la mer. C'est l'heure où l'ombre d'une brise souffle du large. Furtive et tiède, elle ranime néanmoins et des groupes se forment autour de petites échoppes où, à la sortie des cinémas, on vend des bananes frites et du *saté,* ces rondelles de viande de mouton saisies dans la friture qu'on sert enfilées au bout d'une baguette et arrosées d'une sauce explosive. Il y a aussi les marchands de trépang qui, détachant une lamelle du flanc racorni d'une holothurie séchée au soleil, la passent dans les charbons ardents, la battent ensuite sur une petite enclume de fer pour vous l'offrir croquante, à demi carbonisée et au surplus parfaitement incomestible. A deux heures les ruelles sont désertes; le calme règne, mais dans chaque jardin l'engoulevent fait entendre son klop-klop sonore. Et les veilleurs de nuit, les jaggas, qui ne sont plus autorisés à frapper les heures sur leur gong de cuivre, se hèlent de maison en maison, pour se rassurer ou se réveiller mutuellement. L'appel lancé ici est repris cent mètres plus loin, répondu à droite et à gauche, de plus en plus distant et effacé jusqu'à disparaître enfin dans la nuit ou se noyer dans la rumeur de la ville chinoise qui jamais ne s'endort ni se tait.

IV

Le Réservoir de Thomson Road est une belle nappe d'eau verte et limpide, étalée dans le creux d'un vallon ombragé par une haute futaie dont l'aspect étonne parce qu'elle est pareille à une hêtraie d'Europe. Point de taillis qui encombre le sous-bois. Les troncs s'élèvent nets et droits, sans parasites ni de ces laitues géantes que sont les épiphites, et le regard plonge librement jusqu'au fond de leur enfilade. Les arbres n'ont même pas à leur pied ces contreforts repliés qui, compensant le manque de solidité et de profondeur des racines, les soutiennent dans ce pays par la base. C'est au long du chemin qui mène au Réservoir qu'on trouve les népenthès dont la feuille a la forme d'une fiole arrondie et allongée sur quoi se

rabat un couvercle, d'où le nom anglais de plante-aiguière, *pitcher plant*. L'aiguière est toujours pleine d'eau où flottent des mouches noyées, ce qui d'abord me fit supposer que je venais de trouver une orchidée insectivore. Mais l'aiguière, couleur de vert-de-gris, n'a aucun des caractères ou des organes d'une feuille et, plongée dans l'eau, elle garde longtemps sa fraîcheur. La hêtraie marque le début de la Réserve Forestière qui couvre les collines centrales de l'île jusqu'à Manday Road où la coupe et la limite une route transversale sur laquelle on a laissé subsister en lisière la forêt telle qu'on l'avait trouvée, impénétrable et à demi inondée, un noir enchevêtrement de palmes, de lianes ou de broussailles où, dès les premiers pas, on est arrêté par des réseaux de feuillage qui ne céderaient qu'au sabre d'abatis. C'est là dans cette île tout ce qui reste de la jungle malaise primitive et que pour retrouver à l'état naturel il faut aller chercher dans le nord de la péninsule, à quelque mille kilomètres de Singapour. Mais là-bas, du moins pour y circuler, on trouve l'éléphant qui traite le hérissement de la jungle comme le char d'assaut fait des barbelés, en l'écrasant de son poids. Pas un cri d'oiseau sous ces voûtes obscures, pas une fuite d'animal dans les fourrés inondés. Il n'y a place dans la jungle malaise que pour la jungle elle-même, la sangsue et le serpent. Mais celui-ci, on ne le voit jamais, à moins que par mégarde on ne marche dessus; quant à la sangsue, elle n'apparaît qu'à partir d'une altitude que Singapour nulle part n'atteint. Cent mètres plus loin, on sort de la Réserve forestière pour retrouver les rondes collines argileuses, strictement déboisées, mais qui du moins n'étalent pas le morne désert des plantations d'hévéas. Dans cette partie de l'île, l'ananas a pris pied et à perte de vue on perçoit les petits plumeaux de feuilles de zinc qui forment couronne autour du fruit, plus jaune que la terre qui le nourrit.

V

Il pleut, ici, chaque jour; l'averse parfois ne dure que quelques instants, mais elle est quotidienne; l'azur aussitôt après reparaît, plus bleu que la mer, et une buée légère monte de l'asphalte des routes où déjà l'eau s'évapore. La pluie n'est jamais plus violente et impétueuse que lorque l'amène jusqu'à nous un coup de Sumatra qui est le nom que l'on donne à ces subites bourrasques qui, venant de l'ouest, s'abattent sur

Singapour avec la brutalité d'une montagne qui se résoud en avalanche. La pluie qui les accompagne fait en se déversant sur les plantations le bruit d'un escadron qui charge. On l'entend de loin qui accourt et se rapproche, et brusquement la tourmente est sur nous. Elle arrache volets et persiennes, fait voler au loin les meubles de rotin des vérandas. L'eau, chassée horizontalement, envahit tout. Des tonnes tumultueuses ont tôt fait d'inonder les jardins où les arbres pliés en deux se brisent et laissent choir leurs branches les plus lourdes que le vent furieux emporte comme des chiffons légers. On tremble qu'à leur tour les toitures ne soient soufflées et que le diabolique déchaînement ne s'introduise dans la maison où le mobilier renversé et dispersé ne serait pas long à nous écraser. Mais le vent soudainement tombe et la pluie s'arrête; les grondements de l'air et de l'eau se taisent; le Sumatra est passé. Il laisse derrière lui un paysage ruisselant et saccagé, des torrents qui, au travers des routes et des pelouses, en ont pour une heure avant de s'épuiser. Mais la lumière est revenue, le soleil luit à nouveau et bientôt, parmi les vapeurs qui s'élèvent de la terre détrempée, la chaleur reviendra, massive et brutale après l'obscure fraîcheur du déluge récent.

Durant une traversée de Singapour à Batavia, je me souviens d'avoir rencontré une flottille de pêcheurs surpris au large par un Sumatra. Repliés sur eux-mêmes, au fond de leurs *Koleh*, pas plus grands que des cercueils; les hommes, du reste, ne paraissaient pas en détresse, mais s'appliquaient à demeurer dans l'axe du vent qui les emportait à une allure que notre bateau n'atteignait pas. On m'assura au surplus qu'à condition de ne pas être pris en travers par la bourrasque, ces pêcheurs ne risquaient que de s'arrêter à quelque cent kilomètres de leur destination, dans quelque île écartée où les pirogues légères finiraient par échouer sans secousses ni dommages sur une plage de sable fin.

VI

Dès la tombée du jour, on entend sous la véranda un appel léger, pareil à un claquement de langue, et le premier margouillat apparaît au plafond. C'est un lézard, d'un gris rosé, qu'on rencontre de Dakar à Shanghaï, et dont les pieds, largement étalés, sont munis au bout des doigts de minuscules ventouses qui lui permettent de circuler la tête en bas le long des

murs. Toute la nuit, ils ne cesseront d'errer à la poursuite des moustiques, des mouches et des papillons sur lesquels, du plus loin qu'ils les aperçoivent, ils se précipitent la gueule ouverte, pour les avaler d'un seul coup et se défiler tout aussitôt parce qu'un autre margouillat s'apprête à s'élancer à son tour, non qu'il songe à s'approprier la proie non encore déglutie et dont une patte ou un bout d'aile émerge de la bouche vorace, mais parce qu'il n'admet pas qu'un tiers empiète sur son territoire. Chaque margouillat, en effet, a son domaine propre, tel carré de panneau ou de plafond où il se réserve jalousement le droit de chasse, et pour peu que l'intrus s'attarde, c'est la bataille, non pas à coup de dents ou de griffes, car ils n'ont ni les unes ni les autres, mais par bourrades ou poussées qui, faisant lâcher prise aux ventouses, finissent par provoquer une chute sur le plancher. La dégringolade n'est pas mortelle. Le margouillat qui en a été victime, un instant étourdi, se secoue, se redresse et fuit en hâte, mais sans sa queue dont le choc l'a séparé et qu'on voit par terre danser sur place, se trémousser par saccades spasmodiques qui, du reste, s'espacent peu à peu et se ralentissent jusqu'à ce qu'enfin le bout de queue s'immobilise et demeure inerte. Au bout d'une semaine le moignon repousse, mais la nouvelle queue est noire et reste molle, car les vertèbres ne se refont pas. Ces chutes ne sont jamais aussi fréquentes que durant la saison des amours, lorsque la question n'est pas de défendre l'accès du territoire, mais de contraindre la femelle à subir une étreinte durant laquelle l'équilibre est difficile à maintenir. Les œufs sont de charmantes pilules blanches, non pas enveloppées dans un sac de parchemin, comme les œufs des autres reptiles, mais protégées par une coquille légère et dure. On en trouve fréquemment dans le fond d'un tiroir, mais si soigneusement qu'on les conserve, ils n'écloseront jamais, ce qui est regrettable, car rien n'est aussi gracieux que le margouillat qui vient de naître, et, à peine sorti de sa capsule, pas plus gros qu'un perce-oreilles, avec de grands yeux noirs pensifs, déjà frétille et s'élance à l'assaut du mur comme s'il avait la plus longue expérience des ascensions verticales. Reconnaissant des services insectivores qu'ils rendent dans les appartements aux fenêtres jamais closes, j'évite de les tracasser ou de les chasser malgré les menues fientes que de temps en temps ils laissent choir, mais il leur plaît pour le repos diurne de chercher asile dans les endroits les plus dangereux, notamment l'entrebâillement d'une porte qu'il suffit de pousser pour les écraser, et la porte réouverte,

on aperçoit contre le chambranle le margouillat passé au laminoir, plat, mince comme une feuille et déjà à demi décharné par les fourmis.

VII

Ce charmant jardin zoologique de Pungool installé sur la pointe nord de l'île, face au détroit qui la sépare de Johore, ce qui fait son intérêt, c'est que les spécimens de la faune indo-australienne qu'il abrite, se retrouvant dans des conditions pareilles à celles de leur pays d'origine, sont dispensés de l'effort de l'acclimatation proprement dite et n'ont à fournir que celui de l'accoutumance à la claustration. A en juger sur la vivacité et la bonne humeur des animaux, la perte de la liberté leur paraît aisément supportable. L'orang-outan n'a pas l'air plongé dans ces sombres méditations sur la tuberculose qui lui sont familières en Europe. Les tigres sont prêts à tous les jeux. Le python s'enorgueillit des irisations que son bon état physique et moral fait luire sur sa peau souple. Le crocodile dans son enclos baigné par la mer et si près de l'îlot natal où il a été capturé n'arrête pas de pondre des œufs qu'il ne se donnera même pas la peine, pour les dissimuler, de couvrir de sable. Quant au jeune éléphant de Sumatra, pas plus haut qu'un veau et tout hérissé de ces longs poils roux dont sont couverts les lambeaux de cuir de mammouth qu'on conserve dans certains musées, il est tout fantaisie et gaieté, fait tinter en dansant les anneaux de la chaîne de fer qui l'attache à un piquet, fouille d'une trompe indiscrète les poches des curieux qui s'arrêtent devant lui, et ensuite, d'un coup de tête joueur, les culbute dans l'herbe. Cet enjouement, cette euphorie manquaient quand, il y a quelque quinze ans, je fréquentais la ménagerie de Bassapa qui, avant d'aménager son zoo à Pungool, logeait ses pensionnaires sur un morne terrain vide du quartier eurasien de Singapour, sous la surveillance d'un vieux matelot belge, herculéen et bonasse qui achevait sans nostalgie, au milieu des cages, une aventureuse carrière d'*outcast of the Islands.* Ce personnage, laconique et moustachu, se considérait moins comme un gardien de fauves que comme leur protecteur et leur conseiller. Sa force redoutable lui permettait du reste de les traiter à l'occasion ainsi que des enfants indociles. Comme je me plaignais un matin de

ne pouvoir mieux distinguer le petit que venait de mettre bas la veille une panthère noire tout récemment arrivée de la jungle : « Vous voulez le voir, me dit-il, attendez », et avançant le pied vers le plancher de la cage, il esquivait le coup de griffes aussitôt allongé et d'une poigne agile, en même temps, il attrapait une patte de la bête, puis l'autre et, traînant de force la panthère indignée et soufflante, il la collait et maintenait contre les barreaux, dégageant ainsi le fond de la caisse où je pouvais enfin apercevoir le petit, couleur café au lait, gros comme un chaton de six semaines et qui dormait couché sur le dos, avec un bout de langue pareil à un pétale de rose, sortant de la petite gueule obscure. C'est au même vieux pirate retraité que je dois d'avoir retiré une main intacte des mâchoires d'un orang-outan dont j'avais eu la fantaisie de gratter le crâne chauve et qui brusquement m'avait emprisonné le poignet entre ses dents, sans, du reste, tenter de mordre. « Ne bougez pas et ne criez pas », me lança-t-il de loin, pour ensuite de son pas lourd et balancé de vieux marin se rapprocher et tendre à l'orang-outan une banane accueillie avec empressement, libérant ainsi une main qui n'avait du reste subi aucun dommage. J'ai souvent regretté de ne point l'avoir amené à me raconter sa vie, mais son vocabulaire anglais était fort limité : sans doute aussi son récit m'eût-il déçu : certaines histoires ne deviennent intéressantes que si c'est un Conrad qui les conte et les commente. Son patron indien, Bassapa, n'était pas moins attachant. Marchand d'animaux, il paraissait, ayant, du reste, quelque fortune personnelle, collectionner les spécimens les plus divers, moins pour les vendre avec profit que pour le plaisir d'avoir près de lui et de vivre parmi des bêtes bien portantes et satisfaites dont il hésitait longtemps ensuite à se défaire, même si l'acheteur le relançait. C'est ainsi que je l'ai vu pendant des semaines garder chez lui trois paradisiers incomparables, que l'on n'avait jamais connus en captivité et dont le zoo de Londres lui offrait cinq cents livres. Quand l'un des oiseaux mourut, il comprit quel risque financier il affrontait et qu'il y avait urgence, avant que la mortalité se propageât, à diriger sur Londres les deux survivants. En quittant Singapour pour me rendre au Siam, je lui confiai la garde d'un de mes loris, ayant arrêté d'avance le tarif de la pension et du gardiennage. Six mois plus tard, quand je repassai à Singapour, Bassapa refusait d'accepter le prix convenu en me disant simplement : « Je ne veux pas de votre argent, j'ai

été heureux de garder ce lori pour vous et vous ne me devez rien, parce que vous aimez les animaux comme moi. » A la fin de la guerre, me trouvant à nouveau à Singapour, l'occasion me manqua d'aller voir Bassapa et son jardin de Pungol. Je m'assure que ni l'un ni l'autre n'ont eu trop à souffrir des Japonais, que j'ai vus se complaire aux plus révoltantes brutalités à l'égard des hommes et des femmes, mais qui invariablement font montre de l'intérêt le plus affectueux pour les animaux et jamais ne les maltraitent. Après la capitulation de Hong-Kong, le 26 décembre 1941, les Japonais déchaînés déchargeaient leurs fusils au hasard parmi la foule et tuaient à coup de bâton ou de baïonnette pour le seul plaisir de tuer, mais recueillaient soigneusement les chiens que les résidents européens, craignant la famine, abandonnaient dans la rue. La patrouille que je voyais rentrer au corps de garde avait peut-être torturé ou massacré quelques Chinois inoffensifs, mais le caporal tenait en laisse derrière lui le fox-terrier ou le Sydenham qu'il venait d'adopter, et le lendemain on le voyait reprendre son service suivi du chien qui, pour accompagner le maître nouveau, bientôt n'avait plus besoin d'être traîné au bout d'une corde attachée à son collier.

VIII

Cette fleur qui, s'ouvrant au milieu de la nuit, emplit soudainement le jardin d'un arome si pénétrant qu'il vous éveille au fond de la maison, les Malais l'appellent la Fleur de Neuf Heures, les Chinois l'Orchidée au Parfum Nocturne; les Hollandais, à Java, la Reine de la Nuit, j'ignore son nom français et de quel affreux vocable latin les botanistes ont pu l'accabler. Sortant du bord racorni d'une feuille qui a l'air taillée dans un vieux morceau de cuir, ce n'était hier qu'un long bouton allongé. Quand son parfum commence de bouleverser la nuit on constate que l'enveloppe du bouton s'est fendue et qu'une espèce de houppe en est sortie, toute garnie de pétales étroits et minces comme ceux des chrysanthèmes, qui commencent à se dresser et à se tendre. En un quart d'heure la fleur est épanouie. Elle a la taille maintenant d'une pivoine. Hérissée et dardée en une sorte d'érection animale, elle brandit un épais plumeau de pétales blancs qui continuent à se tendre d'un élan presque perceptible au regard, cependant que le parfum s'exalte et s'éjacule. Et puis quand

il n'est plus un pétale en elle qui ne se soit érigé de toute sa longueur, on voit la fleur littéralement se débander : peu à peu les pétales s'inclinent et s'affaissent; la couronne se contracte; la fleur tout entière se referme à contresens comme fait le parapluie dont un coup de vent a forcé la monture des baleines. Bientôt, flétrie et flasque, elle pend sur sa tige; tout arome en elle a cessé de vibrer. Quelques minutes encore et de la dure touffe splendide il ne reste plus qu'une poignée de fibres fanées, où ne se retrouve que confusément la forme du fuseau qu'on avait remarqué la veille quand il n'était que promesse indistincte.

Pour le Malais, la Fleur de Neuf Heures est présage de malheur; le Chinois y voit au contraire l'annonce de la prospérité; pour moi, j'admire simplement que le prodige de cette éclosion explosive se réalise alors qu'il n'y a personne pour s'en émerveiller et rien que les désertes ténèbres pour accueillir l'éruption parfumée qui l'accompagne.

IX

Qu'il soit passant d'escale ou résident, l'Européen qui touche à Singapour se précipite sur les mangoustans : pour l'un, parce que c'est le premier fruit tropical qu'il rencontre après les abominables mangues de Colombo; pour l'autre, parce que c'est réellement un fruit exquis qu'il est heureux de retrouver. Mais pour moi, le fruit à Singapour, c'est le *boua sou-sou* que fournit la passiflore et qui a l'aspect du citron de chez nous. On le décalote par un bout, comme on fait à un œuf à la coque : pressé dans la main, il vous emplit la bouche d'un jus acidulé et sucré à la fois. Tous les jours, j'en gobe une douzaine et leur saveur, après un si long usage, demeure toujours imprévue et délicieuse. Il est singulier qu'on ne le trouve qu'à Singapour; il est inconnu à Java, rare en Malaisie, mais, me dit-on, se retrouve en Australie où les catalogues des fabricants de conserves et de limonades mentionnent côte à côte l'ananas et la fleur de la passion. Mais quel est le fruit qui tient à côté du dourian qui peut atteindre la taille d'une noix de coco, coque comprise, et est tout hérissé de pointes dures qui le font ressembler à cette arme du moyen âge qu'on attachait par une chaîne à un manche trapu et qui, hérissée elle aussi de pointes de fer, servait à désarçonner le cavalier d'un coup lancé à la volée dans

le creux de l'estomac? Quand on l'ouvre, l'odeur la plus infecte se répand, à croire qu'on est en train de vider une fosse septique. Sous la gaine rugueuse se trouve une pâte épaisse dans laquelle sont noyés de gros noyaux couleur de châtaigne. A cause de la pestilence qui s'était d'abord dégagée, on hésite à porter aux lèvres cette crème jaunâtre, mais si elle est à point, onctueuse et n'adhérant pas aux noyaux, quelle surprise que les saveurs multiples qui, se développant et se superposant sans se brouiller, comme l'écho fait sous le Baptistère de Pise un accord parfait des trois notes qu'on lui lance, composent dans la bouche une symphonie graduelle et nuancée dont la saveur est inoubliable. Combien de fois j'ai engagé l'Européen novice à tâter du dourian, mais que de résistances à surmonter! Le novice se méfie : il se souvient de l'odeur et ne peut concevoir qu'elle n'a rien à faire avec le goût. Le dourian, qui du reste coûte fort cher, est difficile à acheter comme chez nous le melon; aussi le marchand ménage-t-il dans la coque une petite lucarne triangulaire qui permet d'apprécier l'aspect et la consistance de la pulpe intérieure. Il croît au sommet d'un arbre élevé et généralement rabougri comme si l'épuisait une fructification aussi compliquée, et La Fontaine, se souvenant du gland et de la citrouille, s'étonnerait d'apprendre que de mémoire d'homme on n'a vu un dourian assommer en se décrochant un passant imprudent.

Si c'est un Malais qui vous initie, il ne manquera pas de signaler que pour peu qu'on boive du cognac en mangeant du dourian, celui-ci devient poison sans merci. Je n'ai jamais vérifié l'opportunité de cette mise en garde : la voix de l'alcool est trop criarde et trop grossière pour qu'on songe à la mêler à la musique irisée dont le fruit vous enchante le palais. Si l'initiateur est chinois, il s'en voudrait de ne pas expliquer que telle est la vertu du dourian qu'il permet au mari le plus fatigué de dispenser sans effort à sa femme des satisfactions dont il lui avait depuis longtemps fait perdre l'habitude. Je ne puis dire que l'expérience m'amène à confirmer de mon témoignage des propriétés aussi généreuses. Comme les miracles, les aphrodisiaques présupposent la foi; faute de quoi on n'expliquerait guère que telle Malaise qui vous tenait la dragée haute, il a suffi qu'elle boive une gorgée de stout pour qu'incontinent elle se mette à solliciter sans vergogne des hommages qu'une heure plus tôt elle s'indignait que vous puissiez songer à lui offrir. Telle est, du moins,

l'histoire que m'a contée mon professeur de malais qui, étant malais lui-même, fort laid et paillard en sus, avait probablement dû mettre la méthode à l'épreuve.

X

Admirables nuages que parfois à la fin de l'après-midi et lorsque ne souffle aucun vent, on voit s'élever dans le ciel de Singapour et que je n'ai aperçus que là. Ils jaillissent tout droit de l'horizon, s'élèvent très haut, épais et sveltes à la fois, pareils à des piliers, pour s'épanouir peu à peu en tête de chou-fleur, en une masse floconneuse de la plus éclatante blancheur, et l'on constate alors que, si imprévu que fût leur aspect, ils n'étaient après tout qu'une variété de cumulus équatorial. On ne les voit nulle part mieux et plus abondants qu'en allant à Batavia quand leurs colonnes élancées et qui se renflent en dômes encombrent l'horizon de leurs architectures aériennes où, à six heures, le coucher du soleil allumera des reflets flamboyants de carte postale en couleurs.

XI

Tant d'attentes que Singapour en moi ait comblées, je supporte mal ma déception à n'y avoir point trouvé les papillons que promettaient le climat et la situation géographique, au cœur même de la région indo-australienne. Mais les plantations d'hévéas ne sont guère propices au développement des lépidoptères et les jardins, si bien soignés, sont trop soucieux de leurs parterres pour tolérer le pullulement de chenilles qu'il faudrait pour assurer quelque compensation. Seules les haies d'hibiscus abritent des nymphalides en velours brun et bleu, et autour de la grosse massue suintante qu'est la fleur du bananier, il y a toujours des gangaras bruns et or, mais point d'ornithoptère aux ailes de faucon, point de morphos aux reflets métalliques. La faune nocturne est plus riche. Certains soirs, les murs de la véranda sont tapissés de Nyctalémons qui, posés un peu partout, étalent toutes grandes leurs ailes si finement incurvées, du marron le plus doux, et coupées de chaque côté d'une large bande beige. Il est fréquent aussi de rencontrer les énormes Atlas, grands

comme deux feuilles de chou, avec des triangles de mica logés dans les ailes postérieures. Le corps de l'insecte, d'un rouge orangé, est gros comme le pouce et, avant de l'installer dans l'étaloir, il faut lui vider l'abdomen de toute la pulpe épaisse dont il est gonflé, faute de quoi il pourrirait et répandrait la corruption autour de lui. La chenille de l'Atlas est affreuse à voir, couverte de verrues et de poils, et si lourde qu'à la moindre secousse elle se détache de la feuille qu'elle est en train de ronger. Il est des jardins où il a fallu renoncer à certains ombrages à cause de ces larves qui s'abattaient sur les tables avec le bruit mat des fruits trop mûrs qui s'écrasent en tombant. Je ne suis jamais parvenu à identifier l'extraordinaire chenille qu'un matin, fouillant à mon habitude les haies du jardin, à la recherche des reptiles, j'ai aperçue sur un rameau, grosse comme une banane et dont l'arrière-train recourbé en S figurait exactement la tête dardée du serpent sur la défensive. Quant aux serpents, en vain j'ai battu le pied des haies et les parterres, jamais mon exploration n'a été récompensée : le temps n'est plus où les pythons bouchaient les égouts d'Orchard Road, s'y insérant si avant dans les conduites qu'ils en arrivaient à ne pouvoir plus ni reculer, ni avancer. Mais un soir de forte pluie, poussant un fauteuil du salon, j'en vis sortir une interminable et mince couleuvre qui, coulant sur les tapis, eut tôt fait d'abriter sa svelte longueur sous un meuble. Un matin aussi, admirant un palmier en train de fleurir, j'aperçus à mi-hauteur de l'arbre un serpent couleur de vieil argent qui descendait, la tête la première, sans autre appui que celui de son corps sur la surface convexe du tronc. Je me gardai d'y toucher, mais j'aurais aimé vérifier quel dispositif mécanique, ergot ou épine, le soutenait dans une descente verticale que seules les ventouses dont ses pieds sont munis permettent au margouillat.

XII

Toutes les plages de la côte Ouest aboutissent à des marais de boue noire, encombrés de palétuviers. La première fois qu'on s'y aventure, on s'étonne de la manière dont le palétuvier se propage, en laissant pendre jusqu'à terre une branche molle qui bientôt s'enracine, se fait ligneuse et se garnit de feuilles. Mais la vase noire décourage, rien n'y vit que

des crabes qui ont sa couleur, et aucune surprise ne récompense l'effort qu'il faut pour défoncer à chaque pas l'écran résistant de ces feuillages entrelacés. Toute la côte orientale au contraire, celle qui fait face au Pacifique, se borde de plages de sable blanc où croissent les cocotiers. Les plus voisins de la mer poussent obliquement parce que du côté où le sable est toujours humide les racines ne trouvent qu'un appui incertain. Les troncs, entraînés par leur poids, s'inclinent de plus en plus jusqu'au moment où, tout soutien leur faisant défaut, ils s'abattent et sont emportés par la lame. Les cimes échevelées sont toujours en mouvement, attentives à la brise la plus légère, et le roucoulement des colombes se mêle au bruit des palmes sèches qui s'entrefrottent. L'ombre est reposante au pied de ces troncs qui ont l'air faits au tour et entre lesquels on aperçoit l'horizon bleu de l'océan. Dans ce paysage heureux et dépouillé, on rêve de s'étendre au long du sable tiède et de ne plus rien faire que se détendre les muscles et la pensée et simplement accueillir la joie partout mêlée à l'air et à la lumière. Ainsi s'explique la subtile démoralisation que subirent à Tahiti les premiers marins qui s'y attardèrent et qui, s'ils parvenaient à secouer l'enchantement, ne souhaitaient plus que de retourner aux lieux dont ils s'étaient arrachés, pour à nouveau se laisser convaincre, avec la complicité du ciel et du climat, de l'inutilité de l'effort, alors qu'il suffit pour connaître la félicité de ne pas la repousser quand, spontanée et gratuite, elle vous sollicite, à la façon de ces charmantes Polynésiennes qui jugent leurs attraits dérisoires s'il n'est pas un homme à côté d'elles pour s'en délecter.

XIII

La langue dont on se sert à Singapour pour les contacts quotidiens avec l'habitant, et qu'ont même adoptée les Chinois qui, venus de provinces différentes, ne se comprennent pas entre eux, est non point l'anglais, mais une sorte de sabir à base de malais qui n'a avec celui-ci que les rapports les plus distants. Peu de mots qui ne soient déformés, pas un tour de phrase qui ne soit un travesti de la syntaxe et de la construction idiomatique. Le jargon, du reste, demeure purement oral, nul ne se soucie d'apprendre à lire ou écrire, ce qui exigerait qu'on se familiarisât avec l'alphabet persan

adopté par la langue malaise et dont la plupart des lettres ont quatre formes selon qu'elles sont isolées, au début, au milieu ou à la fin d'un mot. Le malais, de plus, ignore les points diacritiques qui dans d'autres langues orientales aident à jeter quelques lueurs dans le dédale de leur orthographe, si bien que pour déchiffrer il nous faut inverser le processus normal de la connaissance et non pas lire pour comprendre, mais bien comprendre pour pouvoir lire. L'effort, du reste, ne comporte qu'une mince récompence. La littérature malaise est d'une affligeante pauvreté et les quelques ouvrages qui la constituent ont fait l'objet d'éditions romanisées. Les Hollandais à Java et Sumatra, pour raisons politiques et afin d'éviter tout ce qui pourrait servir de ralliement au sentiment nationaliste, ont toujours découragé l'emploi et l'étude du caractère. Les Anglais suivent cet exemple et le plus complet, le plus utile des dictionnaires anglais-malais vient de faire l'objet d'une réédition où la transcription est intégralement phonétique jusque dans les citations.

Il n'est de réellement valable dans la production malaise que le *Pantoum* qui est un court poème, souvent improvisé, dont la structure et la prosodie sont nettement déterminées par la tradition, et le fond assez licencieux pour peu qu'on prenne la peine de réduire à leur sens strict les tropes et les métaphores dont il fait un abondant usage. La scène partout concourt à préserver et à propager la langue, mais le théâtre malais n'avait pas de répertoire; lorsqu'il a pris naissance, il lui a fallu improviser en s'inspirant du drame occidental, et pour être sûr de trouver audience auprès du public le plus large, il a eu recours tout naturellement au *pidgin* malais, ou *bazar-malay* de Singapour qui du coup en a tiré une sorte de consécration. Pour qui s'intéresse au malais, il lui faut aller l'apprendre soit à Sumatra, qui fut le berceau de la race, soit dans les sultanats de la Péninsule, mais l'instrument de travail dont nos grands-pères avaient la disposition a disparu; j'entends le dictionnaire de chevet, c'est-à-dire la jeune Malaise qui, partageant la couche et la table, non seulement enseignait la langue, mais encore l'expliquait, en vous initiant aux modes de penser et de sentir de son peuple. L'introduction massive de la femme européenne dans la vie coloniale a fait disparaître l'institution du *Sleeping Dictionary,* et porté un coup funeste aux études malaises qui n'intéressent même plus les Orientalistes parce que l'étroitesse du domaine philologique et littéraire dont elle ouvre

l'accès, restreint à des limites bien serrées le champ de l'érudition. Ajoutons que les relations avec le *Sleeping Dictionary* n'allaient pas sans entraîner parfois des conséquences tragiques. Lorsqu'il se voyait de moins en moins feuilleté, il est encore d'antiques résidents de Singapour pour vous conter que quelques pincées de poils de bambou, recueillis à l'intérieur de la pousse, et mêlé à la nourriture de l'Européen, assuraient en quelques semaines la disparition de celui-ci par perforation de l'intestin, sans qu'aucune autopsie permît de déceler les causes de l'hémorragie qui avait entraîné la mort.

POÉSIES

par GEORGES SCHEHADÉ

Hommage à St-John Perse

Donnez-lui la racine du laurier
Et non ces fleurs d'un jour qui font la cendre

Poète de la neige et du sablier
Quand ce qui est blanc est l'honneur de la mort



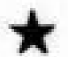
Pour retrouver le corps et l'âme de l'enfance
Dans une chambre douce allumée de voleurs
Mes mains sont légères lorsque je pense

Un âne venait de la patrie des tableaux
Les bruits alors n'avaient pas de mémoire

C'est ainsi que sont les objets de la grâce
L'oiseau de sucre avec sa romance et le ciel
bleu de rien



Après il y a le bruit dans l'immobilité
des anges
Le soleil qui fond et ne revient plus
Maintenant tu passes dans ta robe blanche
O tristesse première de tes ombres
O Chimère de tes habits



Le corbeau qui dérange l'étudiant
En buvant l'eau fraîche des arbres — dans le pays
de ma mère
N'a pas la plume noire du souci

Compagnon des puits dans la lumière
Et du chevreau seulement endormi
Ce n'est pas lui qu'on désigne comme la mort

Ses ailes sont ouvertes à demi
Juste le temps de noicir une brouette

DE L'AVENIR DES ÉTUDES

SUR LA MYTHOLOGIE GRECQUE*

par FERNAND CHAPOUTHIER

Depuis l'époque d'Ottfried Müller, la mythologie grecque a singulièrement perdu de l'importance qu'on lui donnait dans l'explication des faits religieux. Les excès du symbolisme qui foisonna vite autour d'elle, l'esprit de système des érudits qui voulaient y faire entrer de force tous les phénomènes naturels, les erreurs des linguistes s'aventurant avec audace dans l'exégèse des noms propres sont peut-être pour une part responsables de ce déclin. Il faut tenir compte aussi de l'essor pris à partir de 1870 par les disciplines archéologiques : elles ont complètement renouvelé l'étude des sanctuaires, des cérémonies religieuses, des figures divines; on a été aussi porté à mettre de plus en plus l'accent sur les aspects « cultuels » de la religion grecque et à reléguer au second plan les fictions légendaires. Il semble à première vue que les études mythologiques appartiennent à ces sciences vieillies où tout est déjà classé et dont rien ne rajeunira plus les catalogues ni les répertoires; la *Mythologie* de Preller-Robert, le *Lexique de Mythologie* de Roscher représentent pour beaucoup la somme de notre savoir. Je me propose, au contraire, de montrer ici quelles voies restent ouvertes à la recherche; dans quelle direction semble s'être engagée, dans ses trente dernières années, l'activité des érudits; quelles tâches, sans vouloir être prophète, on peut attendre de demain.

* Rapport présenté au 1er Congrès de la Fédération internationale des Etudes classiques, tenu à Paris du 28 août au 2 septembre 1950.

★

Je commencerai par la base de toute étude mythologique : la teneur des légendes, la description de leur contenu. Il est évident que les deux ordres de matériaux qu'utilisent les manuels et les lexiques n'en sont pas au même stade d'élaboration : les textes ont été, parfois depuis de longs siècles, examinés, discutés, datés avec toute la précision possible; les monuments figurés ont été utilisés à peine sortis de terre, rapidement déchiffrés, sommairement datés. On lit encore de nos jours des études, qui ne citeraient pas un passage d'Euripide sans en assurer la date à une année près, mais qui se contentent pour un vase peint de la simple indication : vase à figures rouges, c'est-à-dire recherchent la précision à moins d'un siècle près. Les érudits semblent se comporter à propos des images comme ferait un philologue qui ne mettrait aucune distance entre les *Suppliantes* d'Eschyle et les *Bacchantes* d'Euripide, qui confondrait l'expédition de Marathon avec la campagne de Décélie. L'imprécision se tolère en des domaines, comme la protohistoire, où nos moyens d'approche sont imparfaits; mais ici nous avons le devoir de nous montrer plus exigeants. Les céramographes, à la suite de J. D. Beazley, ont depuis un demi-siècle donné leurs soins à l'analyse stylistique et à la datation des vases peints; ils reconnaissent la main des peintres et recomposent leur carrière. Ils arrivent à proposer des dates à un quart de siècle près et souvent, comme pour la seconde moitié du VIe siècle et tout le cours du Ve, à dix années près. On voit l'intérêt de ces résultats, appliqués à l'étude des mythes; ils permettent d'en suivre de beaucoup plus près les variations. Certaines esquisses, comme celles de Charles Dugas à propos du mythe de Paris, ou de Beazley à propos de l'œuf d'Hélène, indiquent la marche à suivre. En voici un autre exemple : pour la légende d'Io, nous nous contentons encore des relevés établis, il y a plus d'un demi-siècle, par Engelmann dans sa thèse latine ou son article du lexique de Roscher; maintenant que les vases peints sont plus exactement datés et que les pièces d'Eschyle ont été soumises à une critique serrée, ne peut-on espérer aligner selon une suite chronologique les témoignages littéraires et les représentations figurées et

déterminer ainsi le rôle joué par la tragédie dans l'humanisation du type? D'abord figurée comme une simple vache, conçue parfois comme un type monstrueux de bovin à tête humaine, la princesse argienne, que poursuivit la haine de Héra, ne retient plus de sa métamorphose, dans l'art hellénistique, que deux minuscules cornes qui n'altèrent pas la séduction de la jeune fille. Une ordonnance rigoureuse des témoignages ne nous dira-t-elle pas qui fut responsable de cette évolution? Ne fut-ce point la pièce du *Prométhée* qui la produisit sur la scène? — On pourra étendre à presque tous les mythes des observations analogues; nous possédons, grâce à l'initiative de Beazley et Jacobsthal, une collection de monographies sur les peintures de vases, classées d'après leurs caractères stylistiques, *Bilder Griechischer Vasen;* je vois l'urgence d'une autre collection où les représentations figurées seraient distribuées selon les mythes représentés; ces sujets seraient ordonnés chronologiquement; une introduction, faisant leur place aux textes littéraires, retracerait l'évolution de la légende de l'époque archaïque à l'époque hellénistique. Nous disposerions de la sorte d'une *Kunstmythologie,* telle que l'avait conçue Overbeck il y a trois quarts de siècle, mais exécutée avec des moyens critiques et techniques dont on ne disposait pas de son temps.



Les découvertes archéologiques n'ont pas seulement renouvelé le matériel sur lequel se fonde notre connaissance des mythes; elles ont permis de poser en termes différents le problème des origines : à quel moment et sous quelles influences tel mythe grec a-t-il pris naissance? Certains érudits se sont bornés à faire le relevé des plus anciennes représentations de mythes antérieures au VIe siècle. Plusieurs ont abordé de front la question essentielle : le monde mycénien a-t-il connu quelqu'un des mythes qui se sont développés dans la Grèce classique? On sait la thèse de Martin Nilsson : l'origine mycénienne serait prouvée par la distribution géographique des légendes laquelle s'accorde avec la localisation des grands centres de la Grèce préhellénique. D'autres ont pensé reconnaître dans certaines images préhelléniques les prototypes de mythes grecs : Scylla ou

la chienne de mer, Héraklès et le taureau de Crète, Europe sur son taureau, la Chimère apparaîtraient dès l'âge achéen. On a même lu dans une inscription d'Asiné le nom d'une Néréide. Toutes ces thèses ont été contestées; les prétendus modèles iconographiques, soumis à un examen attentif, ont découvert d'autres sujets que ceux qu'on y croyait voir. La dérivation mycénienne est encore loin d'être assurée.

Elle reste d'autant plus problématique que l'abondance des figures mythologiques dans le style orientalisant du VIIe siècle indique une autre source : la mythologie orientale que divulguèrent du IXe au VIIe siècle avec les thèmes artistiques et les motifs décoratifs les produits assyriens ou « syriens » : tout ce que la mythologie grecque contient de monstres et de héros ne se serait-il pas introduit à cette époque? Les tablettes hittites ont tout dernièrement révélé des rapports insoupçonnés entre la *Théogonie* d'Hésiode et des légendes anatoliennes. Il est fort possible que l'avenir multiplie ces connexions; on suivra alors l'histoire de certains thèmes depuis la splendeur de Ur jusqu'à l'hégémonie d'Athènes. Notre connaissance des iconographies sumérienne et babylonienne est encore rudimentaire, mais une classe de documents, comparables pour les hautes époques aux vases peints de l'époque classique, nous offrira bientôt le plus riche répertoire, ordonné dans le temps, de l'imagerie orientale : je veux parler des cylindres gravés de scènes mythologiques. Les spécialistes travaillent encore à l'analyse et à la datation des diverses séries; le jour où l'exégèse en sera mieux assurée, — car la plupart des sujets nous échappent encore, — on aura peut-être quelque idée des vicissitudes d'un mythe avant son adoption par les Grecs. Le sphinx, le griffon, l'homme-poisson ont longtemps vécu en Asie avant d'aborder en Grèce. Un exemple significatif est celui du bird-man, l'homme-oiseau; jadis on n'envisageait pas d'autre origine que l'âme-oiseau égyptienne; nous savons aujourd'hui que l'iconographie asiatique en produit des images remontant aux débuts du second millénaire et nous constatons des essais pour combiner le corps de l'oiseau avec le buste humain ou la tête de lion en plein troisième millénaire, parmi des légendes dont nous ne parvenons pas encore à donner le sens. Il y a lieu de croire que dans un proche avenir l'histoire d'un mythe grec ne se séparera plus de sa préhistoire orientale.

Dans cette étude des origines mythiques, les poèmes homé-

riques donnent des indications isolées qu'on interprète fort diversement. Pour certains, l'*Iliade* et l'*Odyssée* reflètent l'état le plus ancien des légendes, leurs silences impliquent des absences réelles d'épisodes; elles forment le point de départ pour toute étude. D'autres au contraire contestent qu'on puisse y retrouver le principe des légendes; ils attribuent à la discrétion du poète des silences qui n'impliquent pas l'inexistence des mythes; ils supposent que des épisodes, attestés postérieurement, peuvent en fait remonter plus haut : ainsi du Jugement de Pâris ou du Sacrifice d'Iphigénie sur lesquels Homère se tait. On a pensé que les *Chants Cypriens*, rédigés notablement après l'*Iliade*, découvraient des aspects de légendes antérieurs aux aspects homériques. Il y a du danger dans cette méthode qui veut voir plus loin que le simple alignement des témoignages; mais, s'appuyant sur le folklore, elle permet plus d'une fois de dépasser l'étroitesse de la méthode philologique pure. Je n'en prendrai qu'un exemple : à lire dans l'*Iliade* que Castor et Pollux sont morts tous deux et ensevelis tous deux dans la terre de Laconie, et que la mortalité de l'un et l'immortalité de l'autre ne se distinguent que dans les *Chants Cypriens*, on serait enclin à faire de la version homérique la version primitive sur laquelle aurait ultérieurement travaillé l'imagination poétique. Le folklore prouve qu'il n'en est rien; la mortalité d'un des jumeaux et l'immortalité de l'autre sont une croyance si répandue et si primitive, qu'il est difficile d'admettre que la seconde version soit née après l'autre; les champions de l'antériorité des *Chants Cypriens* ont sur ce point incontestablement raison. La difficulté d'interpréter ces premiers documents littéraires donne à penser que de plus en plus dans l'avenir l'évolution du mythe s'établira à l'aide de l'imagerie populaire, plus abondante, plus continue, plus conforme à la vulgate, et que les témoignages des poètes, à qui l'on donnait naguère une place de rois, prendront seulement rang dans une suite établie d'abord en dehors d'eux.



A l'autre extrémité de l'histoire antique, les mythes ont retenu l'attention pour l'interprétation symbolique qu'en a donnée le paganisme à son déclin. Sur ce point, le progrès n'a pas consisté à découvrir de nouveaux symboles, — car

au début du XIX[e] siècle il n'est rien dans les mythes qui n'apparût comme tel, — mais à en limiter le nombre et à ne les reconnaître qu'à bon escient. Comparez aux exégèses de Creuzer et de Bachofen celles du début de ce siècle, l'excellence de ces dernières leur vient d'un refus à admettre un sens caché qui ne soit explicitement énoncé dans un texte, à appeler au secours de l'image des textes qui ne soient de la même date. Le mérite du livre monumental de Cook sur *Zeus*, — ouvrage où sont entassés plus de faits que de réflexions critiques, — ou des études d'érudits divers à la suite de Franz Cumont est de présenter pour chaque mythe ou chaque notion examinée un répertoire de textes de la fin du paganisme ou des débuts du christianisme, qui guident l'exégète d'une fresque ou d'un sarcophage. Sans doute doit-on procéder avec prudence : les textes émanent presque tous de philosophes et l'imagier n'en était pas nécessairement un; mais ces correspondances raisonnées ont sur les hypothèses gratuites de l'âge antérieur une incontestable supériorité.

On souhaiterait mieux encore que des enquêtes limitées. Nous manquons d'un dictionnaire de la symbolique qui, à propos de chaque objet, de chaque animal, de chaque plante nous renseignerait sur la valeur figurative que lui attribuaient les Anciens. Les *Glossary of Greek Birds* et *of Greek Fishes* d'Arcy Thompson, la *Mythologie des plantes* de Gubernatis comblent en partie seulement cette lacune. Nous sommes souvent fort embarrassés, devant un relief ou une statue, par la vue d'une grenade, d'un pavot, d'un lion; chaque érudit est alors obligé de se constituer pour son usage propre un catalogue de témoignages. Un répertoire méthodique, — qui pourrait contenir non seulement les indications des auteurs anciens, mais les enseignements du folklore, — serait un instrument de travail indispensable à tout commentateur de scènes figurées.

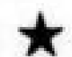


J'hésite à parler du sens, ou plutôt des sens donnés aux mythes; sur ce point, les thèses soutenues sont si diverses et même si contradictoires qu'elles semblent plus subjectives qu'objectives, moins caractéristiques des légendes que de l'époque qui a conçu les hypothèses. Les circonstances

réelles où naquirent les mythes ont dû être complexes et le détail n'en est pas parvenu jusqu'à nous, si bien que notre progrès dans la connaissance des épisodes et la suite de leur évolution n'implique pas nécessairement une meilleure connaissance des raisons qui les ont fait naître. On peut rendre compte des mêmes faits de façon tout opposée, suivant l'importance qu'on attribue à telle particularité de l'épisode. Weicker a dressé au début de ce siècle le dossier le plus attentif de tous les textes et monuments figurés relatifs à la Sirène; ce travail fait encore autorité et pourtant l'idée directrice sur laquelle il se fonde et qu'on trouve depuis lors partout reproduite, l'idée que la Sirène est l'âme-oiseau, est étayée sur une base si fragile qu'on pourrait tirer des mêmes textes et des mêmes images la conclusion contraire, à savoir que la Sirène grecque n'est jamais la représentation de l'âme. Buschor, sans se fonder sur un matériel bien différent, a reconnu en elle une « Muse de l'au-delà ». Et sans doute serait-il possible d'envisager encore une autre pensée fondamentale, tant il est vrai que nous apportons beaucoup de nous-mêmes dans le sens que nous donnons aux légendes.

Les tendances de l'époque actuelle se ramènent mal à l'unité; je crois voir pourtant se dessiner, dans l'école française tout au moins, une orientation précise : pour la première fois depuis de longues années, les explications par les rites printaniers et les cultes de la végétation, qui supplantèrent au siècle dernier les théories astronomiques, connaissent à leur tour quelque défaveur. Sous l'influence sans doute des travaux de Jeanmaire, de Gernet et de Dumézil, on est enclin à expliquer le sacré par le social, à voir dans le mythe une transposition dans le monde des dieux de ce qui a lieu effectivement dans le monde des hommes. Les figures des Courètes, des Amazones, voire des Géants, apparaissent comme les images de confréries archaïques passées de l'état humain à l'état divin. D'illustres savants étrangers se sont faits les champions de théories analogues; je me contenterai de mentionner l'explication si séduisante donnée par Weinreich du *Dodécathéon* comme une image de la dodécapole ionienne ou la critique de la démonologie minoenne réduite par Herkenrath à une suite de prêtres masqués. Si le XIXᵉ siècle avait commencé par transporter les mythes dans le ciel, si le XXᵉ siècle en enfonça les origines dans les profondeurs de la terre, il semble qu'on donne aujourd'hui la préférence au monde intermédiaire, celui des vivants et qu'on s'avise

de cette vérité évidente que l'homme a créé les mythes, comme les dieux, à son image.



L'utilisation qu'ont faite des mythes les artistes, les poètes et les prosateurs, la mise en valeur humaine et psychologique des épisodes, le recours aux vieux récits comme à des instruments probatoires ou à des soutiens de doctrines philosophiques, ont introduit dans la structure des fictions des transformations incessantes. Le mythe, comme le monde, est une création continuée; il s'augmente et se déforme par l'usage. Son rôle chez Homère, chez les Tragiques, chez Platon sollicite toujours la curiosité des érudits; c'est une inépuisable matière où les goûts et les penchants de chacun ne cesseront de découvrir des aspects nouveaux. J'insisterai seulement sur un point. Ce travail d'exploitation du mythe ne se limite pas au monde antique, il se poursuit dans les temps modernes; la tradition classique n'est pas un simple retour à des images archaïques et à d'antiques formules; elle continue à travailler dans le sens où travaillait déjà la pensée antique et reprend la route au point où celle-ci s'était arrêtée. On multiplierait aisément les exemples de mythes grecs où la pensée moderne porte à leur achèvement des tendances qui s'esquissaient déjà dans le paganisme gréco-romain. La légende de Narcisse qui, sous la forme où nous la présentent les peintures de Pompéi, remonte à l'époque alexandrine, se borne à l'histoire du bel adolescent qu'épuise l'amour de sa propre personne; il faut attendre, au XIXe siècle, l'école des symbolistes pour voir se dégager, du point de vue philosophique, l'opposition de deux mondes, le monde du réel et le monde de l'image, séparés par la nappe des eaux dormantes. Le mythe des Moires qui personnifient le destin, si brillamment utilisé par Platon à la fin de la *République*, posait des problèmes que la pensée antique n'a pas eu la force de résoudre. Peu d'écrivains se sont risqués à penser en termes clairs les relations de cette puissance inexorable avec la volonté personnelle des dieux; aucun artiste n'a osé les opposer sur une même image. La pensée moderne a connu cette audace; elle a tiré parti des angoisses de Zeus devant la destinée; elle a même, transportant à l'intérieur de la prêtresse le conflit de la vie et du destin, imaginé une Jeune Parque

qui aurait surpris les poètes grecs ou latins. Ainsi se prolonge, dans le domaine de l'intelligence pure, la vie des mythes passés. Plusieurs articles récents du Roscher ou du Pauly-Wissowa ont réservé à la fin de leurs analyses une rubrique consacrée au *Nachleben* de la légende; il n'y a pas à proprement parler survie, ni même renaissance; le mythe poursuit, à travers les cerveaux humains, son évolution que rien n'arrête.



De ce rapide examen des tendances actuelles dans les études mythologiques, je crois pouvoir dégager deux faits essentiels.

Depuis une trentaine d'années, ce qui fait progresser ces études, c'est presque uniquement le développement des recherches archéologiques; car, si l'exploration des ruines contribua en partie, comme je le disais au début de ces lignes, à détourner la curiosité des récits légendaires, l'abondance des monuments figurés illustrant des épisodes mythiques qui fut révélée chaque année au monde savant, agita la stagnation des sources écrites. Seules les représentations figurées sont assez riches pour fournir du déroulement du mythe une trame quasi continue. Les indications du théâtre, des lyriques, des grands penseurs resteront toujours sporadiques; la céramique pour l'époque attique, les reliefs et les peintures murales pour l'époque impériale permettent seuls de constituer des séries assez denses pour que les lignes de l'évolution se dessinent avec netteté. Ainsi peut-on espérer substituer au tableau immobile que nous ont transmis les manuels anciens, comme la *Bibliothèque* d'Apollodore, une vue vraiment historique du déroulement et du développement des légendes. Par une heureuse réaction contre les tendances intellectuelles de notre époque, l'archéologie vient nous rappeler que le mythe est fait d'abord d'images et non d'idées, et que ces images vivent et se transforment comme des êtres.

Le second fait, qui apparaît chaque jour avec plus d'évidence, c'est l'étroite solidarité des diverses provinces du monde antique. Il y a longtemps qu'on ne sépare plus la pensée grecque de son prolongement naturel : l'adaptation latine : les *Métamorphoses* d'Ovide ne sont-elles pas pour la plupart des légendes hellénistiques dont nous avons perdu la version originale? Mais on avait quelque peine à rattacher

ces imaginations aux fantaisies de l'antique Orient; et, de même, on marquait peu de curiosité pour ce qui était advenu d'elles après la fin du paganisme. Ce sera l'un des mérites du xxe siècle que d'avoir travaillé, plus qu'aucun autre, à combler le fossé qui sépare l'archaïsme grec des civilisations mésopotamienne ou égyptienne; par la découverte du monde minoen, par l'enrichissement de notre documentation sur les civilisations d'Anatolie et de Syrie, il a rendu possible l'étude suivie de thèmes iconographiques de part et d'autre de la mer Egée. En même temps, un humanisme, moins soucieux de rester fidèle au passé que d'en faire servir l'enseignement aux besoins du monde moderne, marque de la curiosité pour les formes prises dans la littérature ou l'art contemporains par les principes hérités des Anciens. On peut espérer un temps où la science mythologique pourra, de la Mésopotamie à l'Occident ou à la Grèce moderne, des cylindres et des tombes royales d'Ur aux poèmes de Valéry, retracer la courbe plus ou moins sinueuse de l'évolution d'un mythe et ses variations. Ce serait une nouvelle forme de « *Mythologie universelle* »; mais les mythologies particulières ne s'y présenteraient plus comme des modulations diverses autour de thèmes identiques supposés préexistants; elles se raccorderaient les unes aux autres, découleraient les unes des autres, seraient conçues non comme des systèmes clos, mais comme des courants d'images et d'idées qui ne cessent d'évoluer dans le temps.

Ainsi se compléteraient heureusement les résultats obtenus par la méthode comparative. J'ai peu parlé dans ce rapport de tout ce que l'on a tiré des données du folklore et de l'analyse des contes populaires. La signification de bien des épisodes légendaires est apparue plus clairement à la lumière des *Märchen* contés en d'autres pays; les érudits y ont puisé de brillants commentaires aux anecdotes d'Hérodote et aux récits de l'*Odyssée*. Mais, si utiles que soient ces rapprochements, il ne révéleront jamais que les constantes des mythes; ils ne montrent point ce qu'il y a en eux de spécifiquement grec, de lié à une civilisation et à une époque. L'histoire des mythes est une partie de l'histoire des religions et doit rester de l'histoire; comprendre la mythologie grecque, ce n'est point tant découvrir en elle un exemple de ce que produit partout l'imagination de l'homme que définir ce qui lui appartient en propre et la forme unique qu'elle revêt dans le déroulement de la pensée humaine. Dans ces études, il y aura toujours deux écoles : l'école que j'appellerais philosophique,

tend à dégager de toute légende le schéma général; l'école qui mérite seule le nom d'historique recherche avant tout l'individuel et le momentané et s'efforce de ne pas altérer la couleur de l'histoire. Les travaux de l'une n'excluent pas ceux de l'autre. Dans la seconde moitié du XIXe siècle, la première a pris sur la seconde une forte avance : l'absence de textes nouveaux condamnait l'école historique à marquer le pas. Faut-il penser que la seconde moitié du XXe siècle, disposant de tout le matériel apporté par l'archéologie, renversa les rôles et que, prenant à son tour appui sur les résultats des comparatistes, une école historique renouvelée et plus ouverte au monde des images, portera plus loin encore son élan et ses conquêtes?

ADAPTÉ DU SILENCE

par ARMAND LANOUX

à Louis Pauwels

LE PONT DU CARROUSEL. — Fallet et moi, nous nous sommes promenés sur les bords de la Seine. Au pont du Carrousel, des baigneurs dépareillés se rôtissaient sur les dalles. Deux agents à bicyclette, deux « hirondelles », parurent. Les baigneurs se rhabillèrent précipitamment. Sur la pierre du pont, s'étalait ce graffite séditieux :

VIVE LE SOLEIL

— C'est chic d'avoir écrit ça, dit René.

Je regardai s'éloigner les flics de l'ombre et de l'hiver.

LES BANQUES ANTÉRIEURES. — Je suis allé au Crédit Lyonnais. J'avais rendez-vous avec ma grand'mère, huit ans après sa mort, pour toucher le solde de son compte, son dernier cadeau.

On me donna un numéro de vide, des trous dans du cuivre. J'attendis longtemps dans la salle aux colonnes carrées, jouant avec le 547. Je voyais passer les commis, petits bras, maigres épaules, et le temps revenait où je faisais partie de leur troupe morne. Oh, on m'a laissé jouer du clavier aux souvenirs. Je revoyais le binoclard à col de céramique, qui tape à la machine de deux index, la jeune fille inexplicablement jolie qui ne fanera pas longtemps sous son abat-jour vert, le barbu toujours immobile qui attend l'heure de la sortie, des vacances et de la retraite, le comptable qui tente de ressembler

un peu plus encore à Jean Marais, avec les moyens du bord, et l'adolescent à cou de poulet qui joue les importants. Il est vide, ton dossier, petit, et tu attends l'heure, toi aussi. Je le sais puisque j'ai été toi.

Après quatre heures, le public s'en va et les cigarettes fleurissent aux doigts des employés. Celui qui veut évoquer les images du *Paramount* tourne sottement le dos à la dactylographe, qu'il admirera en vain demain quand elle sera devenue starlett, par un procédé chirurgical nouveau qui comporte la dessiccation du cœur. Il regarde la rue au delà des barreaux, la rue striée de soleil, la rue de la semaine réservée aux oisifs, aux chômeurs, aux vieux, aux honnêtes intermédiaires et aux télégraphistes. Il ne peut se détacher de ce spectacle interdit. La fille, elle, vérifie son avenir dans un miroir Monsavon. Une dernière cliente, sourde et râpée, tire vingt mille francs de son compte comme si elle s'arrachait les entrailles. Ce sont peut-être ses entrailles.

Je reste immobile. Je me souviens de la Barclay's, il y a vingt ans. Je dessinais sans cesse l'encrier sur mon sous-main, car c'était la seule chose qui fût belle autour de moi. Et je me souviens aussi d'autres banques, des banques antérieures, mais plus comme employé. Je deviens garçonnet; je tiens la main de ma grand'mère; elle sent bon; on vient d'entrer dans des salles urinaires et onéreuses, car je crois encore que ces adjectifs insolites ont partie liée avec la splendeur architecturale. Et...

Seigneur, oui, c'est ici même que ça se passait. Et je ne le savais plus. Je me souviens dans le lieu même du souvenir. Comment ne m'en suis-je pas aperçu plus tôt? Parce que tout me paraît sale, médiocre et rétréci? Grand-mère, je n'arrive pas à me revoir moi-même, enfant sans doute propre et poli, mais je te vois, habillée de sombre, mauve et dentelles, avec ta voilette qui te donnait l'air des dimanches. Je sens ta main, ta main, ta main. Grand-mère, ces billets rescapés que je garde pour mes vacances — si j'en prends — dis-moi combien ils ont représenté de corsets pour toi, pour toi qui faisais des corsets, combien de corsets pour tes doigts?

Grand'mère, on ne fait plus de corsets.

Quand le caissier a appelé le 547, le 547 a longuement hésité sur son identité vacillante, puis il s'est approché. Et l'employé a considéré sévèrement ce vieil enfant triste qui venait toucher un argent fantôme.

LES RHODODENDRONS. — Un jardinier a dit à Jean-Jacques Bernard : « Je soigne mes rhododendrons en les faisant souffrir. Je bêche leur pied pour les meurtrir et je leur donne juste ce qu'il faut d'eau pour qu'ils ne meurent pas de soif. Ils réagissent à la souffrance en donnant des fleurs magnifiques. » Il y a longtemps que je sais être jardinier de moi-même, mais j'attends encore les fleurs.

GILLES ET LES ARBRES. — Gilles fait des progrès. Il se passe la serviette sur la frimousse quand on lui dit : « Essuie ta bouche. » Il sait aussi feindre le sérieux, puis pouffer et nous guigner. Mme Marié prétend qu'il comprend tout : « Il est capable, ce petit cadet! » Non. Il ne comprend pas tout. Mais qu'il ait déjà une telle connaissance du monde me stupéfie. Oh, ce n'est pas l'exceptionnel qui m'émeut. Je ne le crois ni le désire exceptionnel. C'est l'enfant banal qui me touche. Je le regarde pousser comme les feuilles de mes pêchers, ce qui étonne toujours les voisins. Comment peut-on regarder si longtemps un arbre?

HUMOUR NOIR. — On parle beaucoup d'humour noir. L'adjectif me gêne. L'humour est toujours noir.

L'ENFER DU PORNOGRAPHE. — Ce monsieur-là gagnait sa vie en écrivant des romans juste assez salaces pour allécher la clientèle, juste assez retenus pour esquiver la loi. C'était un spécialiste. Un soir qu'il recevait un ami, celui-ci jeta un coup d'œil vers la bibliothèque et dit :

— Vous devez avoir un bien joli enfer.

— Certes, fit le brochurier.

Et il découvrit un rayon secret où s'entassaient des collections de *La Semaine de Suzette*, des romans de Delly et divers ouvrages de *la Bibliothèque Rose*.

INTERVIEW. — « Voilà, dit Dieu au journaliste, comprenez-moi, mon p'tit. Ça ne s'est pas passé comme vos confrères l'ont imprimé. J'ai fait le monde comme ça, quasiment sans m'en apercevoir. En toute simplicité. Si vous permettez de m'exprimer ainsi, ça s'est fait presque seul. Je veux dire sans effort de terrassier, froncement de sourcils ou roulement de tambour. Et je vous assure que, maintenant, quand je le considère, il m'apparaît étranger, plutôt détaché de moi. »

LA PETITE VACHE. — Je dis à Gilles : « Fais la petite vache. » Il exulte. C'est son numéro. Il abandonne ce qui l'intéressait, prend sa clochette, met l'anneau d'os entre les dents et secoue énergiquement la tête, en travers, ravi du bruit d'argent.

GRAFFITE. —« *A bas les klaxons, à bas les cornes d'auto. Les flics au-dessous du crapaud.* »

MANIFESTATION PUBLIQUE. — René me conte, que se trouvant faubourg Poissonnière, l'averse fouetta la rue. Alors, un clochard cria, tendant le poing aux nuages :

— A bas la pluie!

Sans doute le même qui avait écrit « Vive le soleil », pont du Carrousel, et qui poursuit, Dieu sait où, son activité secrète.

LE SPECTRE DE LA ROSE. — La radio parle de la Semaine de la Rose, et de Mme Auriol qui doit baptiser une fleur. Mme Marié écoute. Brusquement, elle me montre ses bras grenus :

— Ça me donne la chair de poule, dit-elle.

— Quoi donc?

— Ce qu'ils disent, les roses, les roses. Ça doit être si beau, les roses, à Bagatelle.

Je n'ai jamais tant regretté de ne pas avoir de voiture. Je l'aurais emmenée aussitôt.

LA CHAIR DE POULE (*suite*). — Un cousin de Pierrette est venu ce matin. Il a eu du mal à trouver notre maison.

Il demanda plusieurs fois où était l'avenue André Chénier. Une femme lui répondit :

— Ça doit être encore une de leurs rues des fusillés. C'est moi qui ai la chair de poule.

L'EMPAILLEUR ET LA MORT. — Une vitrine d'empailleur, rue d'Hautefeuille, montre un somptueux chat noir. La mort, on la décèle vite, en dépit du talent du naturaliste, dans ce rictus, ce retroussis rose sur les dents, et aussi l'écart extrême des griffes.

— Oh, le beau chat, dit une jeune fille, derrière moi.

Ce n'est plus un chat, mademoiselle.

Les bandagistes ont mis la Douleur en vitrine, et les empailleurs la Mort. La Mort loge aussi dans la boutique du coiffeur, sous la forme d'une Marie-Antoinette en cire dont les traits sont exactement ceux de la demoiselle qui admirait ce qui n'a plus de nom.

UNE FILLETTE. — Pierrette me rapporte ceci : elle a une cousine de dix ans. Le père de cette fillette a quitté la mère, à la Libération. Pierrette a demandé hier à l'enfant quelles avaient été sa plus grande peine et sa plus grande joie. Elle a répondu :

— Ma plus grande peine, c'est quand papa est parti en Amérique.

Elle a regardé ma femme et elle a dit, pensive :

— Ma plus grande joie, je l'attends.

PAROLE D'HONNEUR. — R. L. me communique ce début de jugement, signifié par huissier : « *Attendu que la double violation par M. X. de la parole d'honneur donnée par écrit ne constitue pas un élément suffisant pour le faire entrer dans la catégorie des locataires de mauvaise foi...* »

LE THERMOMÈTRE DE L'AMOUR. — Un remorqueur à fond plat, rouge et gris, tire une péniche de sable, sur la Marne. Dans la cabine vitrée, je vois un jeune marinier, torse nu, et une femme qui rit, cheveux dénoués. Ils s'embrassent. Le remorqueur jette des vaguelettes qui

me lèchent les pieds, et me dépasse. Je m'attends à revoir, de dos, mes amoureux imprévus. Pas du tout. C'est clos. Tout est verre et tôle. Il doit faire une chaleur à cuire un œuf, là-dedans. Pourtant, si peu que je les ai vus, ils m'ont paru exactement aussi heureux que les amoureux des canadiennes et des buissons.

JALOUSIE. — Dans une barque, sous un saule, olivier stérile de la Marne, un quinquagénaire et sa compagne, encore fristouillarde, plongent paisiblement le fil dans les eaux végétales. Et soudain, à cinquante pas, invisible pour eux, apparaît Margot la Folle, de Breughel. Elle les voit. Elle tend le poing. Elle grince des dents. Elle se penche tant pour fusiller des prunelles le couple heureux, qu'elle tomberait à l'eau si son bras décharné ne l'arrimait à une branche.

GILLES-MANIÈRES. — Gilles rit à certaines comédies à canevas, très simples. On lui dit de faire « ava-ava » à Madame la Lune. On feint d'être chatouillé quand il vous tripote l'oreille. On lui raconte avec une voix de gendarme : « On rechercherait un nommé Nanard (le petit canard, son surnom préféré) compromis dans une affaire de cerises... » Il connaît la pièce. Si on s'arrête après « un nommé », il sait nous souffler un « nana » malicieux qui nous enchante.

LIVRE DE RAISON. — Le grand conflit est entre l'ordre et l'absurde.

GRAFFITE. — Sur une affiche du Palais-Royal, cette menace :

Il faut que ça finisse, Monsieur le Chimiste!

LE PRIX DE LA LIBERTÉ. — Seule ombre à cet été heureux : encore une fois, je ne partirai pas en vacances. Je ne verrai pas la mer cette année. C'est ce que me coûte ma liberté.

MADAME MARIÉ PARLE. — Mme Marié croque malaisément des concombres, avec ses fausses dents. Elle se moque d'elle-même :

— On croirait un ch'val qui mange des févelottes!

COLOMBE. — Une toute jeune fille sur la berge, mutine, rieuse, nez en l'air, constate que le soutien-gorge de son maillot descend. Assise, les mains posées à la naissance des seins, tenant l'étoffe, elle tortille le buste, le séant presque immobile, le menton plaqué à la base du cou, et vérifiant la manœuvre. Puis elle tapote l'étoffe du bout des doigts, satisfaite, dessinant dans l'air des courbes qui prolongent celles de la poitrine. On dirait qu'elle caresse des colombes.

INTIMITÉ DE GAUGUIN. — Quel raffiné barbare fut le « grossier matelot »! Dans sa fresque « Qui sommes-nous... », à l'Orangerie je lis sa religion. Au tiers à droite, à la place que son ami Séruzier eût fixée en tenant compte du Nombre d'Or, se tient l'indigène debout dont les bras se tendent vers le ciel. On croit d'abord à un geste de prière. Puis on voit que l'homme cueille des fruits. L'un ou l'autre? L'un et l'autre.

Je me suis attardé devant le portrait de la famille Schuffenecker. Je suis sûr maintenant que Koké fut l'amant de Mme Schuff. Sa toile le crie. Comme il méprisait aussi ce mari que la ligne brisée du chevalet enferme dans l'angle, à droite! Et les yeux de Mme Schuff! Leur complicité! Schuff, ayant vu ce tableau plus révélateur qu'une lettre interceptée, a-t-il pu rester dupe? Mais non! Il n'est que de le regarder pour savoir qu'il savait! Aucune peinture ne m'a jamais donné une sensation aussi vive de secret divulgué.

LE PETIT D'HOMME. — Gilles a grimpé tout seul, à quatre pattes, l'escalier qui mène à mon atelier. Et depuis hier, il a quitté son berceau. Il couche dans un grand lit. « Comme un homme », dit sa mère, avec une ombre de tristesse.

FAMILIALE. — Dimanche brûlant. Une tribu revient de la Marne. La femme pousse une voiture avec un enfant. Il y a cinq autres petits. Le père attrape furieusement le marmot qui pleure. La mère proteste. L'homme rage et s'en va, beuglant : merde de merde de merde... Les autres gosses, rien que des filles, sont habillées de rayonne d'un bleu délavé. L'une, six ans peut-être, tire tant qu'elle peut sur la jupette, qui ne descend guère plus bas que les fesses. Elle marche en baissant la tête.

LE SILENCE. — Il se dégage du poète qui travaille un silence si épais, si lourd, si continu, qu'il trouble la maison.

MÉRIDIENNE. — Il est midi aux yeux de la chatte.

A BEAU MENTIR. — Brave Cendrars! Gueule de cuivre! Je lis *Le Lotissement du Ciel* avec délices. Il n'a retenu de ses voyages que les éléments poétiques, qu'il regonfle par hallucination. Le malentendu, fréquent entre certain lecteur et lui, vient de ce qu'il use d'un style qui donne l'illusion de la réalité. Le lecteur le croit sur parole jusqu'au moment où il se trouve devant le conseiller d'ambassade perdu dans un orage d'Amazone, et transporté en l'air, lévitation, par la vertu d'une plante secrète! Le lecteur s'étrangle d'indignation d'avoir été ainsi « possédé ». C'est bien ce qui lâchait cet excellent pasteur suisse, Sauzer, cousin de Cendrars, rencontré à Neuchâtel l'an passé, et qui fulminait : « Cendrars! C'est un bluffeur, un hâbleur, un menteur! Pensez! Il ne s'appelle même pas Cendrars! »

LA NAISSANCE DU DIABLE. — Mme Marié raconte : « Y avait une vieille dans m'pays, qu'avot l' soixantaine. Eh ben, elle a été enceinte pour l'quatrième fois. Son mari était un ivrogne et un jarnidieu. Quand on demandait à c'bougre : « qu'est-ce que tu veux, un gars ou une fille? » il répondait : « J'veux le diab' ». Eh ben, il l'a eu. Quand elle a accouché, on n'a jamais vu ce que c'était. Ça a

filé sous la table, comme un rat, et ça s'est glissé par la porte. C'était une bête, quoi, avec du poil marron. Quel lunatique, c't'homme-là. Il avait appelé ses trois premiers enfants : Fulgence, Salvador et Anita. Je les ai connus. J'ai été à l'école avec eux. Et le quatrième, celui que j'viens d'vous dire, quand il en parlait, il l'appelait Personne. Et il rigolait dans sa moustache. Un vrai nez d'bô! Ce n'est pas des contes, monsieur. »

LE BA. — Le jouet préféré de Gilles, c'est le ba. Pierrette lui a donné ce ba, qu'elle adorait lorsqu'elle était petite. Il porte une telle affection au ba qu'il a couché avec lui cette nuit, et que, tout à l'heure, il se mettait à plat ventre pour l'embrasser, dans un « câlin » qu'il venait de refuser à sa mère! Le ba est un balai O Cedar en réduction.

GRAFFITE. — Rue des Pêcheurs, à Chelles :
Monique est cocue par les trois cloches. — Jorisse.

LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ. — Le premier problème, c'est la liberté. Sartre a raison. Je lisais hier soir que, dans la dernière promotion de Polytechnique, on comptait juste un fils d'ouvrier. Les ouvriers sont libres de mettre leurs enfants à Polytechnique. Mais les moyens de cette liberté? Nos gracieuses civilisations oscillent entre une liberté politique presque sans limites (Angleterre, par le fait que des millions d'hommes n'ont pas les moyens de l'exercer, et une liberté économique (encore fallacieuse) à quoi on a sacrifié le droit, essentiel, de dire non.

DIALOGUE. — *P.* — Si tu restes là, cette après-midi, tu promeneras Gilles?

Moi. — Tu te figures que Mme Marié va me laisser sortir seul avec mon fils!

DE L'AMOUR. — Laforgue dit : « O jeunes filles, quand serez-vous nos frères, nos frères intimes sans arrière-pensée d'exploitation? » C'est le seul grand rêve qui puisse remplacer l'amour courtois, dont la mort a empoisonné notre temps.

CROYANT FAIRE SA TOILE. — Des enfants ont écrit ces vers cités par Pierre Bertin :

VOLEUSE

Quand la neige tombe sur moi
Je ressemble
A une voleuse de nuages

UNE ARAIGNÉE

Une araignée
Croyant faire sa toile
Tissait dans sa vallée
Une nouvelle étoile.

HÉRÉDITÉ. — Avant la naissance de mon fils, je remarquais peu les enfants. Gilles est ainsi le père de ceux que je vois partout désormais. Il est même le père de mes propres souvenirs, qui ne cessent plus de remonter.

Quand je songe à mon enfance, je vois bien que j'ai difficilement et tardivement liquidé le complexe d'Œdipe. Les querelles permanentes entre mon père et ma mère, m'avaient contraint à prendre parti. Naturellement, j'étais du clan de la mère. Mais je sais aujourd'hui que j'étais surtout du clan de ma grand'mère, super-mère. D'où toutes sortes d'injustices d'enfant dont je me suis rendu coupable à l'égard de mon père, et qui me font mal aujourd'hui. Il y a eu un moment de mon adolescence où je fuyais les miroirs parce que je lui ressemblais!

C'est à cause de Gilles que je pense ceci : à part les permissions, mon père a été privé de moi, lorsque je n'avais encore que dix mois. Il n'a connu aucune de mes joies d'aujourd'hui. On les lui a volées. Il ne m'a retrouvé qu'au début de 1919. J'avais cinq ans et demi : l'âge de l'école, le troisième décrochage, les premiers étant la naissance et le sevrage. C'est d'une telle importance que j'ai honte de ne pas avoir toujours pensé à mon père en fonction de cette arithmétique. C'était impossible. Je voudrais

refaire la trame du passé, lui rendre justice, comprendre à sa place, mais je n'en saurai jamais plus : tous les témoins sont morts. Nous traînons tous de modestes tragédies inachevées. Trop tard, jamais plus et nevermore.

Mais ces scrupules et ces regrets ne m'empêchent pas de me réjouir parce que Gilles ressemble trait pour trait à ma grand'mère!

NOTES DE STENDHAL
SUR UN EXEMPLAIRE DE
L'"HISTOIRE DE LA PEINTURE EN ITALIE"

par HENRI MARTINEAU

*Il s'agit d'un exemplaire de l'*Histoire de la Peinture en Italie *qui porte un certain nombre d'annotations de la main de l'auteur. Un exemplaire de la première édition bien entendu, la seule que vit jamais Stendhal, parue en deux volumes, à Paris, chez Didot l'aîné, en* 1817. *Exemplaire avec les cartons imprimés après le tirage pour dissimuler les plus grosses fautes d'impression et pour adoucir un texte trop tendancieux.*

Cet exemplaire qui m'avait été communiqué par M. Brunier, libraire à Paris, a été récemment acquis par la Bibliothèque Municipale de Grenoble. MM. Pierre Vaillant, conservateur de la dite Bibliothèque, et V. del Litto ont bien voulu contrôler pour moi quelques points litigieux de ma lecture. Je suis heureux de les remercier ici tous les trois.

Ces deux volumes sont reliés : les plats sont en papier vert jaspé, les dos en veau fauve. Deux pièces en peau rouge sont collées sur le dos, elles portent imprimées en or, l'une : Histoire de la Peinture en Italie, *et l'autre la tomaison :* 1 *et* 2 *(la seconde pièce du tome II est décollée et perdue). Au bas du dos les initiales H. B.*

Au verso de la feuille de garde des deux tomes, on lit la même indication, imprimée sur un papier bleu et collée :

Alessandro Carabelli
dottore in legge

et, au-dessus, également sur les deux volumes, à la main et d'une écriture inconnue, à l'encre noire : N° 34. Scanz[ia] 1ª,

lin[ea] posteriore, libr[eria] nuova, 13. (*N° 34, première étagère, rangée postérieure, nouvelle bibliothèque, 13.*)

En frontispice, une gravure au trait, sans beaucoup d'art, représente une tête d'homme avec, également gravée, cette inscription :

Esperimento d'Incisione fatto alla presenga della Signa Regina Grua.

Credi, o donna, oggi sol mi fu concesso
Nell'arte mia provar qualche diletto,
Ma sai perchè? perchè tu m'eri oppresso.

Locatelli fece 1813.

(Essai de gravure fait en présence de Mme Regina Grua.
Croyez, Madame, qu'aujourd'hui seulement il m'a été accordé
D'éprouver quelque jouissance dans mon art,
Mais savez-vous pourquoi? parce que vous étiez auprès de moi.)

Mais ce sont les notes de Stendhal sur cet exemplaire qui lui donnent tout son intérêt. Les voici avec leur orthographe.



TOME I

Les errata des deux tomes ont été reliés en tête de chacun des volumes correspondants.

Au-dessus de la gravure en frontispice (a l'encre) :

« 16 8bre 1815
« *a great battle.* »

Il faut voir là une date importante pour l'histoire de la liaison de Henri Beyle et d'Angela Pietragrua. Ce jour-là ils visitèrent, une fois encore, mais ils n'y étaient pas seuls, le musée de la Brera, et Angela lui donna « un effronté rendez-vous ». *Faut-il y voir le gain de la grande bataille? Toujours est-il qu'à ce propos, sur un autre exemplaire, il a noté :* « N'est-il pas plus heureux d'être dupe que blasé? »

A la fin de ce tome ont été reliés onze feuillets blancs. On y relève :

F° 1 (a l'encre) :

« Emissaire du
« Lac Albano

« voir *Vulpii Latium vetus.* Ce canal étonnant creusé dans « le roc a un trajet de près de 1.500 pieds, en quelques endroits « il est formé de grosses pierres carrées.

« Pignotti in-8°
« note à 60. »

Sur le canal du lac Albano on trouvait déjà une note à la page 53 du Tome I (édition du Divan, *T. I, p.* 117), *avec le même renvoi à* Vulpii Latium vetus.

« Le 13 août 1817.

« Sortant des marbres d'Elgin j'achète Alison : Traité du « goût, à peu près par hazard. J'y jette un coup d'œuil, à « la fin du 2[d] vol. le 30 mars 1818. *I fear the he shall be the « first for the* découv[te] *of* Beau antique, c'est-à-dire *of the « Beautiful.* »

Stendhal était demeuré à Londres du 3 *août* 1817 *au* 14 *août environ. Le* 13 *il y aurait donc visité la collection des marbres du Parthénon rapportée par lord Elgin et aurait acheté ce* Traité du Beau, *qu'il citera quelques années plus tard dans sa* Vie de Rossini. *On sait que l'ouvrage du Rev. A. Alison* (1757-1839) : Essays on the nature and principles of taste, *avait été publié en* 1790.

F° 6 (A L'ENCRE) :

« L'estampe représentant de repoussantes cruautés secou- « rant F. au moment d'enfi.

« Expérience plusieurs fois répétée, manger un morceau de « Wom[an] (?),

« fait extrêmement singulier. *Never* parole *of that.*

« (Londres) le 22 m. 1817. »

Je ne puis malheureusement apporter aucun éclaircissement au fait singulier que rapporte ici Stendhal. Je n'affirme même pas que notre lecture (à M. V. del Litto et à moi) est certaine, touchant les trois lettres wom *qui appuieraient cette expérience de cannibale. D'autre part, M. del Litto lit pour la date :* « le 27 m[ercredi] », *ce qui est conforme au calendrier d'août* 1817. *Il faut retenir toutefois que cette année-là, Stendhal n'était à Londres pas plus le* 22 *que le* 27 *d'aucun mois. Aussi a-t-il inscrit entre parenthèses le nom de cette capitale, ce qui souligne son absence de ce lieu au moment où il traçait sa note. Aussi bien, a-t-il pu l'écrire à Thuélin par exemple le mercredi* 22 *octobre, songeant à un fait vu ou entendu à Londres.*

F° 8 (A L'ENCRE) :

« Bataille et défaite du 29 mars 1818,
« ou *Mé's bancks.*

« Qu'elle en est la cause?
« *The ancient or the new lover?*
« *Or his* propre génie?
« à répondre *in* 1819. »

L'anglais capricieux de Stendhal rend le mot à mot difficile. Sans doute a-t-il voulu écrire à la seconde ligne que le résultat de la journée du 29 mars fut l'absence de Métilde : Mé's blanks. *Faut-il aussi bien comprendre que la scène s'est passée sur* (on) *les banquettes de Métilde; ou que cet événement fait partie des hauts et des bas, des banques, de Métilde? C'est ce jour, jour qui fut* recouvert d'un crêpe par cet événement, *que Métilde, dont il était amoureux depuis le 4 mars et qui semblait lui marquer de la bienveillance, lui a fait consigner sa porte.* (*Voir le* Mercure de France *du* 1-IV-1950 : Le Titien de Sthendhal.)

F° 11, AU VERSO (AU CRAYON) :

« Intr[roducti]on, les 3 ou 4 pages qui précèdent la « page LVI sont excellentes, surtout la page 54, LVI et la « suiv[ante] me paraissent plus faibles.

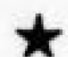
« 9 mars 1818. »

Beyle qui, ce jour-là, s'ennuie (I am weary) *et qui relit l'*Histoire de la peinture en Italie *trouve excellentes les dernières pages (de l'Introduction* LII-LV) *consacrées à Florence et aux Médicis, sauf les deux dernières* (LVI *et* LVII). (*Pages* 42-45 *et* 45-46 *de l'édit. du* Divan.)

SUR LA DERNIÈRE PAGE DE GARDE (A L'ENCRE) :

« 3 janvier 1813. J'arrive à Dantzig après la glace cassée du « 1er janvier, à 10 heures, *morning.* »

Nous savions que Stendhal avait quitté Kœnigsberg en traîneau, le 30 décembre 1812, et qu'il avait gagné Dantzig d'où il était reparti le 8 janvier. Cette annotation précise une date intéressante.



TOME II

Stendhal a ajouté en frontispice une gravure de Valperga (1812) qui représente Michel-Ange, et, entre les pages 392 et 393, au début du chap. CLXXVIII, une gravure représentant la basilique de Saint-Pierre.

On relève d'abord dans les marges du livre des remarques au crayon, toutes pour moi de la main de Stendhal (M. V. del Litto croit cependant reconnaître l'écriture de Louis Crozet sur quatre d'entre elles). Quelques-unes de ces notes ayant été coupées en partie par le couteau du relieur, on doit penser qu'elles ont été portées sur le volume encore broché.

PAGE 114 (*p.* 114 *de l'édit. du* Divan) :

Chap. CIV, lignes 8 et 9 : « le bruit de quelques feuilles qui tombent » est ainsi corrigé : « le bruit de quelque feuille qui tombe », et en marge :

« tombe au singulier ».

PAGE 120 (P. 121 *de l'édit. du* Divan) :

A la fin du chap. CVII, on lit : « Heureusement il y a des canapés », et en face :

« il y a là ».

PAGE 176 (P. 173 *de l'édit. du* Divan) :

En marge de cette note du chap. CXXV qui dit « qu'en Italie on juge moins bien des passions tendres » :

« moins bien de la peinture des passions tendres.
« (*for me :* car on juge très bien des passions tendres elles-
« mêmes et de leurs diverses phases). »

PAGE 186 (P. 183 *de l'édit. du* Divan) :

A la fin de la note du début du chap. CXXIX qui accorde « une expression sublime » à la tête du Léonidas de David :

« faux ».

*Nous connaissions déjà une semblable note manuscrite sur l'exemplaire Doucet de l'*Histoire de la Peinture en Italie : *« Faux. C'est une flatterie pour le malheur. »*

PAGE 329 (P. 316 *de l'édit. du* Divan) :

La dernière phrase du premier alinéa du chap. CLXII : « Ce fut la seule ironie que Michel-Ange osa se permettre » est ainsi corrigée en bas de page :

« Cette ironie fut la seule vengeance que M. osa se per-« mettre. »

PAGE 394 (P. 380 *de l'édit. du* Divan) :

Au quatrième paragraphe du chap. CLXXVIII où il est dit que « la manie des conseils et des examens excessifs tue les arts », ex de excessifs est biffé et en marge :

« successifs ».

MÊME PAGE :

Deux alinéas plus loin où il est dit : « A mesure que nous connaissons mieux la Grèce, nous voyons disparaître la grandeur matérielle que les pauvres pédants ont voulu donner à ce petit peuple. Il fut grand par la liberté et par l'esprit. » Et en marge :

« Amphibologie, grand ou grandiose ».

PAGE 410 (*p.* 395 *de l'édit. du* Divan) :

Au huitième paragraphe du chap. CLXXX où il est dit que Michel-Ange « ne traçait jamais un contour sans se rappeler s'il l'avait déjà employé. Ainsi ne se répéta-t-il jamais. » Ainsi est biffé et en marge :

« Aussi ».

PAGE 411 (P. 396 *de l'édit. du* Divan) :

Quatre alinéas plus loin : « Michel-Ange disait un jour à Vasari », un jour *est biffé.*

PAGE 414 (P. 398 *de l'édit. du* Divan) :

Dernière note du chap. CLXXXI où on lisait : «...si l'on veut, le reconnaître... » la virgule après veut est biffée.

A la page suivante dans la même note : « Tous les portraits gravés de Michel-Ange sont parmi ceux de la collection Corsini, qui en réunit plus de trente mille », en *est biffé, et en marge :*

« 30 mille portraits ».

PAGE 424 (*p.* 408 *de l'édit. du* Divan) :

Au début du chap. CLXXXIV : « Voltaire ni Mme Dudeffand ne pouvaient sentir Michel-Ange », en marge :

« amphibologie : sentir pour comprendre ».

PAGE 452 (P. 435 *de l'édit. du* Divan) :

« Cor[rigé] durant la réaction noble en 1815, imp[rimé] à « l'époque des jugements de MM. Rioust et Chevalier. De là « <beaucoup> (1) plusieurs notes, par exemple celle signée « Rioust Chevalier RI C, plusieurs suppressions exigées par « l'imp[rimeur]. <Voici les notes signées> (1). La pensée « obligée sans cesse à s'envelopper d'un voile. L'imprimeur « tremblant à chaque phrase. Les amis de l'auteur n'osant « suivre l'impr[essi]on. »

*Cette note rappelle et confirme l'histoire des suppressions et cartons exigés par l'imprimeur, les notes de prudence également imposées et que l'auteur imagina de signer du nom ou des initiales de Rioust et de Chevalier, deux auteurs alors poursuivis pour leurs écrits. On trouve sur ce sujet les précisions nécessaires dans la préface de Paul Arbelet à sa belle édition de l'*Histoire de la Peinture en Italie *chez Champion.*

A LA FIN DU VOL., F° 1 AJOUTÉ (A L'ENCRE) :

« 425 et suivantes trouvées *very good* le 30 décembre 1817, « après deux heures de promenades. »

Les pages 425 et suivantes, c'est le dernier chapitre de l'ouvrage : « Le goût pour Michel-Ange renaîtra. »

« Je me suis prescrit l'abandon d'*ogni opera d'inchiostro* « depuis le 10 janvier 1818. Celà dure encore le 2 février 1818. « Hier bal Rossi. »

MÊME PAGE (AU CRAYON) :

« 21 août 1818, adieu à la Nina; je suis content de 40 pages « que je lis au hasard dans Michel-Ange. »

Nina Vigano était, depuis un mois, rentré à Milan de son voyage à Paris, mais Stendhal allait à son tour partir pour une excursion d'une semaine dans la Brianza.

(1) < > mots biffés.

AU TEMPS DERNIER

par ARMEL GUERNE

N'AVOIR PAS...

N'avoir pas d'autre lieu
Que ce cœur douloureux
Toujours errant sur la terre,
Oh! pas d'autre saison
Qu'un corps de trahison
Mendiant et nu de larmes
Qui tombe dans les heures...
Et n'avoir de raison nulle autre que cette âme
Insaisissable et sa traction sur nous
Comme une voile au vent des visions!

A PASSE...

Le groin fugace a passé dans son rêve
Et ce fut vrai, Seigneur, et le souffle du monstre
Respire encore au fond de cette humanité!
Le deuil n'est rien encore; la solitude, ce n'est rien.
Mais l'amour arrêté! Et ce pâle soleil d'hiver
Au lieu de l'astre souhaité!
C'est aujourd'hui qui nous enferme, et ce miroir éteint
Où tremble la clarté ne reflète plus rien.
Il y a trop d'ossements sous le ciel
De cette terre où nous allons coucher.

IL GIT...

Il gît, le noir gisant
Sous le porche écroulé des orages,
O sentinelle des solitudes! Soldat
Muet, héraut du morne tertre
Où s'essoufflent les vents. La terre humide
Des autres printemps plus jamais ne reçoit
L'empreinte chaude d'aucun pas.
Personne. Un oiseau quelquefois, mais qu'importe?
Il reste nu dans son armure et l'armure est rouillée.
Le bien-aimé connaît la vie.

CEDE...

O mort, ô seul matin...
Georges Bernanos.

Cède au facile élan
Cède le pas
De la fraîcheur à ce qui vient
D'ailleurs et trouve son repos
Dans le sommeil inviolé
Du velours ancestral. Au fond de toi.
Si donc tu ne retournes
Jamais sur toi l'hésitation
De ton murmure et le saut conquérant
De tes eaux immortelles, tu es vainqueur.

AIGLE

Aigle blanc voyageur
Pèlerin du dernier été
Sur les méridiens du soleil
C'était donc toi! Et ton ombre sans poids
Vertigineuse et nue tombe sur nous
Avant de fuir encore.
Ta tête est couronnée d'étoiles

Et ton aile aiguisée entre la foudre
Et le gel glisse un ciel de silence
Dans le sel des hauteurs et la détresse accrue.

LE VENT DERNIER...

Le vent dernier
Ne pouvait arracher
Plus rien au monde des décombres,
Et sa lame était noire sur les déserts. Seul un cri
Semblable à l'églantine inouïe
De la terreur était resté
Pris dans sa robe ensorcelée
Et répandait comme un parfum de désolation
Ou comme une semence, le soupir de la création
Sur l'incendie éteint de la cendre des hommes.

CHEVAUX

Chevaux blancs de conquête
Et nasaux doux
Crinières folles dans la tempête
Où allez-vous?
Est-ce l'abîme ou le ciel
Meurtri par ce galop de diamant
Et de fer,
Ou l'éternité déchirée?
Un arbre seul est sur la plaine :
Regarde et comprends ton destin.

SERPENT

La procession notoire et sainte s'accomplit
Entre les astres des grands vents :
L'amen est dit aux enfants de la terre
Depuis le premier souffle de la création.
Et pourtant te voici, monstre tant millénaire

O Serpent! escaladant l'abîme blanc
Où ta voracité a rongé la ténèbre
Comme un vieux tronc! Et ton œil pluriel
Affreux de transparence et de lucidité
Est comme une lentille d'air dans nos poumons.

OUI...

Oui c'est le lait de la laideur
Souillé de sang dans sa mamelle d'ombre
Avant vos fils, villageois de la haine!
Vous mâcherez sans faim son immonde caillot.
Donc vous retournerez sans joie
À cette nourriture infecte du mensonge
Et rien ne restera du monde
Sous vos yeux fades
Pour apaiser aucune faim. Malheur!
Malheur à nous s'il est trop tard!

HOMMES

Aucun n'est essentiel et tous sont nécessaires :
Des hommes, on vous dit! — Des hommes, ça?
On a le droit de désespérer
D'un temps, si l'espérance est plus forte.
Mais qui dira le mot dernier
Si le verbe est perdu, si l'image
Est souillée, si la nuque s'affaisse
Sous le bras tendu? Qui parlera pour nous
Quand il faudra parler? Oh! comme vous lâcherez
Vos chiens sur le gibier transi de la Parole!

ARBRE

Songe à l'été
Où l'arbre s'exaspère
Criant de soif dans le désert

Obstinément muet de son écorce,
Lui le donneur de fruits
Qui tomberont plus tard
Avec un bruit de plénitude
Sur l'herbe lourde du verger :
Pour étancher la soif
Du voyageur et des démons insectivores.

MAIS QUI VA L'EVEILLER...

Mais qui va l'éveiller encore
La panthère du feu? Dans quel enclos
Somptueux de lumière? Au cri joyeux
De tuez-la! Tuez! La dévorante dort
Sur un seuil de douceur et l'arbre des félicités
La couvre de son ombre profonde assez
Pour oblitérer les soleils d'un temps et de deux temps
Et refouler le cri des hommes.
Rejetez loin de vous le dard de vos colères
O mon frère et dormez, s'il en est encore temps!

BALZAC ET GEOFFROY SAINT-HILAIRE

PROBLÈMES DE CLASSIFICATION

(*fin*) *

par S. DE SACY

III

Pas plus que dans les lignes de l'*Avant-propos* alléguant la théorie de l'unité de composition, les arguments du *Guide-Ane* ne sont ni repris ni rappelés, même indirectement, dans les pages où Balzac s'y explique ensuite sur ses propres classements. Si fier d'avoir introduit dans l'art romanesque des méthodes des sciences naturelles, et d'abord celle de la classification, craignait-il de déprécier l'innovation? Ou simplement jugeait-il superflu de revenir sur une question dont il venait de traiter ailleurs, et regardait-il comme allant de soi tout ce qu'impliquait cette référence à l'unité de composition? Quoi qu'il en soit, il faut se souvenir du *Guide-Ane* pour suivre la démarche sinueuse de Balzac lorsque à son tour, dans ses recherches de romancier, il se trouve aux prises avec des problèmes de classification.

On a beau jeu à relever alors ses incertitudes. Il met tantôt de la coquetterie et tantôt de l'acharnement à classer, et sans cesse il se dément. Il proclame des règles, et il ne les applique pas; ou s'il les applique, il le fait avec tant de repentirs qu'on croirait qu'il est le premier qui en doute. Ici regroupant le divers, là émiettant l'un, il paraît osciller, indécis, entre l'idée d'unité et l'idée de diversité. C'est que la méthode classificatrice est à la fois, pour lui, nécessaire et nécessairement imparfaite. La méthode elle-même est une hypothèse de travail : utile autant par les insuffisances qu'elle révèle en soi que par les découvertes qu'elle procure; féconde sans doute, mais par contre-coup, indirectement, et comme

* Voir le *Mercure* du 1er novembre.

négativement. La question n'est donc pas de choisir entre unité et diversité, mais de les éclairer l'une par l'autre. Les subdivisions n'ont de sens que dans un rapport à l'ensemble; l'ensemble ne prend valeur d'ensemble que dans la mesure où on le confronte à ses propres parties. Les notions de différence et d'analogie sont des complémentaires plutôt que des contraires. C'est dans ce mouvement — contrapunctique plutôt que dialectique — que doivent être replacées les classifications de Balzac.



« *Espèces sociales.* Histoire naturelle du Bimane en société (genre homo). » La note date de l'époque où Balzac prévoyait pour janvier 1838 la publication des *Etudes sociales* en vingt-quatre volumes. L'*Avant-propos* de 1842 développe le thème à partir de l'idée de l'unité de composition. « L'humanité » et « l'animalité » sont comparables; il n'y a qu'un homme comme il n'y a qu'un animal. Mais entre l'unité du « Bimane en société » et l'extrême diversité des individus — l'une trop globale et l'autre trop éparpillée pour permettre l'étude — il y a place pour un échelon intermédiaire où l'on considérera, en même temps que les analogies qui rapprochent les individus, les différences qui fragmentent le « genre homo ». « La société ne fait-elle pas de l'homme, suivant les milieux où son action se déploie, autant d'hommes différents qu'il y a de variétés en zoologie? Les différences entre un soldat, un ouvrier, un administrateur, un avocat, un oisif, un savant, un homme d'Etat, un commerçant, un marin, un poète, un pauvre, un prêtre, sont, quoique plus difficiles à saisir, aussi consirables que celles qui distinguent le loup, le lion, l'âne, le corbeau, le requin, le veau marin, la brebis, etc. Il a donc existé, il existera donc de tout temps des espèces sociales comme il y a des espèces zoologiques. » Le mot *genre*, le mot *espèce*, le mot *variété*, le mot *classe* reviennent sans cesse en effet dans les portraits de la *Comédie humaine.* Mais bien vite Balzac rappelle le caractère relatif ou « arbitraire », comme disait Geoffroy Saint-Hilaire, de telles distinctions.

S'agit-il d'individus? On doute si Mme Willemsens appartient « à la riche bourgeoisie, à la haute noblesse ou à certaines classes équivoques de l'espèce féminine » (44); Maxime de Trailles représente une « espèce amphibie qui tient autant

(44) *La Grenadière.*

de l'homme que de la femme » (45) ; les propriétaires parisiens, « dans la grande chaîne des espèces sociales, (...) tiennent le milieu entre l'avare et l'usurier » (46). Les espèces sont invoquées, distinguées, désignées; mais ces individus que Balzac y rapporte sont des hybrides, rattachés simultanément par quelque aspect à plusieurs d'entre elles. Le cadre qu'on applique sur eux fait ressortir à la fois les traits par lesquels ils s'y conforment et ceux qui le débordent, les signes de concordance et les signes de divergence.

De même la division du « genre homo » en espèces est niée aussitôt que posée. Car ces espèces ont des frontières imprécises et mouvantes : « La nature a posé, pour les variétés animales, des bornes entre lesquelles la société ne devait pas se tenir. » La femme même « ne se trouve pas toujours être la femelle du mâle » : si Buffon, ayant dépeint le lion, pouvait pour la lionne se contenter de « quelques phrases », en revanche les hasards de l'état social — hasards « que ne se permet pas la nature, car il est la nature plus la société » — obligent le romancier à décrire chacun des deux sexes séparément et complètement. L'intelligence varie selon les individus : les rivalités entre hommes deviennent bien autrement subtiles que les combats d'animaux. L'homme ne garde pas son rang dans l'échelle sociale comme fait l'animal dans l'échelle naturelle : au cours d'une seule vie « l'épicier devient (...) pair de France, et le noble descend parfois au dernier rang social ». L'animal « a peu de mobilier, il n'a ni arts ni sciences; tandis que l'homme (...) tend à représenter ses mœurs, sa pensée et sa vie dans tout ce qu'il approprie à ses besoins ». Et tandis que les mœurs animales, « à nos yeux du moins », sont constantes dans le temps, « les habitudes, les vêtements, les paroles, les demeures d'un prince, d'un banquier, d'un artiste, d'un bourgeois, d'un prêtre et d'un pauvre sont entièrement dissemblables et changent au gré des civilisations ».

Que peut-il rester d'une classification lorsque interviennent tant de variables et qu'elles réagissent ainsi l'une sur l'autre, sinon la notion même de classification? Hypothèse de travail, encore une fois, hypothèse nécessaire et néanmoins essentiellement impropre à traduire la réalité. Balzac s'est donc contenté d'affirmer qu'il existe des espèces sociales et d'en produire des exemples multiples; il n'a jamais prétendu aller plus loin dans l'imitation des naturalistes, inventorier les

(45) *Gobseck.*
(46) *La Bourse.*

espèces, définir les caractères distinctifs de chacune d'elles. Indispensables pour l'intelligence de l'existant, elles restent elles-mêmes étrangères, en quelque sorte, à l'existence. L'obstacle qui arrête l'histoire naturelle après une longue course, Balzac s'y heurtait dès le départ. Et pourtant il ne renonçait pas. Aussi bien trouvait-il dans la méthode certaines commodités d'ordre technique, qui peut-être faisaient preuve à ses yeux, ou commencement de preuve.

C'est un procédé dont il use fréquemment que de décrire les sentiments d'un personnage par son comportement. Car l'homme comme l'animal « est un principe qui prend sa forme extérieure, ou, pour parler plus exactement, les différences de sa forme, dans les milieux où il est appelé à se développer » (47) ; d'ailleurs, plus précisément encore que les idéologues, Gall, Lavater et même Sterne ont « démontré », pense Balzac qui n'est pas trop exigeant sur la rigueur de leurs démonstrations, dans quelle stricte interdépendance se trouvent le physique et le moral de l'homme; au surplus le romancier connaît et suppose connues du lecteur les vues de Cuvier sur la subordination des organes et la corrélation des formes (nous savons, et vingt passages de la *Comédie humaine* l'attestent, qu'il rendait pleine justice à Cuvier dès qu'il n'était plus question de la classification ou de l'unité de composition) (48) : il estime légitime de voir dans les caractères extérieurs des indices directs de l'intérieur. Mais il lui arrive d'user de ce système d'équivalence pour obtenir des effets de raccourci purement rhétoriques. Ainsi Vautrin : « A la manière dont il lançait un jet de salive, il annonçait un sang-froid imperturbable qui ne devait pas le faire reculer devant un crime pour sortir d'une position équivoque » (49) ; ou Rabourdin, en conclusion de son portrait : « A ces traits principaux, vous devinez le père de famille harassé par des contrariétés au sein du ménage, tourmenté par des ennuis au ministère, mais assez philosophe pour prendre la vie comme elle est; un honnête homme aimant son pays et le servant, sans se dissimuler les obstacles que l'on rencontre à vouloir le bien; prudent parce qu'il connaît les hommes, d'une exquise politesse avec les femmes parce qu'il n'en attend rien; enfin, un homme plein d'acquis, affable avec ses inférieurs, tenant à une grande distance ses égaux, et d'une haute dignité

(47) *Avant-propos.*
(48) Voir plus haut, note 34.
(49) *Le Père Goriot.*

avec ses chefs » (50). *Vous devinez... Il annonçait...* : les « traits principaux » du portrait ne sauraient aucunement justifier un tel jaillissement d'extrapolations, non plus que le « jet de salive » de Vautrin ne saurait trahir son homme si crûment; d'une simple concordance entre certains caractères moraux et certains caractères physiques, mais présentée par ellipse sous la forme d'un rapport nécessaire et pur de toute ambiguïté, Balzac fait un moyen descriptif de choc.

Ainsi des espèces sociales. En évoquant le prêtre-type, le noble-type, le commerçant-type, tout comme en classant sans débat une Mlle Goujet dans le « genre des grandes haquenées » (51), Balzac s'épargne l'énumération des traits communs à toute une profession, à tout un rang social, à tous les individus construits sur le même modèle. Une simple image, mais d'autant plus intense que le vocabulaire des sciences naturelles est encore neuf en littérature, suffit pour renvoyer le lecteur, sans discuter, sans réfléchir, sans y songer, à sa propre expérience; toute la force de la description est alors portée sur les traits particuliers qui, à l'intérieur de l'espèce prêtre, accuseront le contraste le plus fort entre un abbé Troubert et un abbé Birotteau.



L'unité de la *Comédie humaine* ne ressemble pas à l'unité de la *Recherche du Temps perdu :* chacune de ses parties est un tout qui peut se suffire. Le retour des mêmes personnages ne doit pas faire illusion. Le réseau qui se tisse ainsi d'une œuvre à l'autre — de telle œuvre à telle autre, et non pas entre *toutes* les œuvres — est un réseau parfois ténu. Balzac, on le sait (et M. Jean Pommier le rappelait dernièrement en analysant l'exemple de Rastignac) (52), ne s'avisa qu'assez tard d'user du procédé; les précisions qu'il donne ici ou là sur la vie d'un même héros ne s'accordent pas toujours, et le classement ne tient aucun compte de ces éléments biographiques. Les romans peuvent se lire dans un ordre quelconque : les *suites* comme celle que termine *Splendeurs et Misères* sont exceptionnelles. Et pourtant la *Comédie humaine* n'est pas une simple collection d'œuvres parti-

(50) *Les Employés.*
(51) *Une ténébreuse Affaire.*
(52) *Naissance d'un Héros : Rastignac*, dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France* d'avril-juin 1950.

culières — et ne le serait pas davantage si même on ne voyait jamais ressurgir des personnages déjà connus.

Buffon « a fait un magnifique ouvrage en essayant de représenter dans un livre l'ensemble de la zoologie » (53) : Balzac se propose d'être non seulement le Buffon de la sociologie, mais le Buffon du roman. Chaque pièce de la *Comédie humaine* doit être à l'ensemble ce qu'est à l'animalité chaque forme animale; la *Comédie humaine* constituera un *règne romanesque* comparable au règne animal. « Il ne suffit pas d'être un homme, déclarait Balzac à Félix Davin, il faut être un système »; et encore : « Le génie n'est complet que quand il joint, à la faculté de créer, la puissance de coordonner ses créations » (54). Pourquoi se donnerait-on le mal de tailler des pierres, disait de son côté Geoffroy Saint-Hilaire, « si on ne les assemble et ne les utilise dans un édifice » (55) ?

Cette volonté systématique remonte loin dans la pensée de Balzac, dès son enfance imprégné de mysticisme et tourné vers l'idée unitaire. Mais elle commença par s'égarer : « Avant d'entreprendre d'écrire l'histoire des mœurs en action, l'auteur de cette Etude avait patiemment et minutieusement étudié les principaux règnes de l'histoire de France (...). Son intention fut d'écrire une histoire de France pittoresque » (56). En formant ce projet (57) il suivait une mode, et songeait à la vogue de Walter Scott; mais, comme chaque fois qu'on le voit docile à la mode (il était fort sensible à de telles impulsions), il assurait sur elle des puissances qui lui étaient propres. Quand il crut avoir trouvé sa voie dans le genre historique, il ne se borna pas à vouloir écrire un nombre quelconque de romans historiques : bien vite — entre 1824 et 1826, semble-t-il — il conçut l'idée d'une série ordonnée et continue. Et comme pour en concentrer davantage l'unité, son intention était d'y exposer les faits de l'histoire dans leurs rapports avec les mœurs, les milieux et les décors, de les expliquer dans leurs relations démogra-

(53) *Avant-propos.*
(54) Introduction aux *Etudes de Mœurs.* Voir plus haut, note 31.
(55) *Fragments...* Voir plus haut, notes 20 et 26.
(56) *Sur Catherine de Médicis.*
(57) Sur ce projet d'une « histoire de France pittoresque », voir A. Prioult, *Balzac avant la Comédie humaine*, 1936; M. Bardèche, *Balzac romancier*, 1940; Raymond Massant, *Un fragment inédit de l'« histoire de France pittoresque » d'Honoré de Balzac : « la Fille de la Reine »*, dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France* d'avril-juin 1950; M. Bardèche, introduction à *La Femme Auteur et autres fragments inédits de Balzac*, 1950.

phiques et politiques, — de les éclairer d'une lumière philosophique.

De ce plan, en dehors des notes, ébauches, fragments et projets réunis dans la collection Lovenjoul, il ne devait subsister pour la *Comédie humaine* qu'un témoin, *Les Chouans.* Balzac pourtant ne se détourna jamais tout à fait du genre historique. Toutes celles de ses œuvres qu'Albert Béguin groupe sous la rubrique de « romans du passé » témoignent, à l'égard de sa première ambition, d'une sorte de fidélité que confirme encore en 1847 un fragment récemment publié, *Mademoiselle du Vissard.* Et le théoricien du roman s'accorde en lui avec le romancier. Daniel d'Arthez ne parle pas au nom du seul Daniel d'Arthez quand il conseille l'auteur de l'*Archer de Charles IX;* en suggérant à Lucien divers moyens de se distinguer de ce même Walter Scott dont s'inspire le débutant, en lui proposant les thèmes mêmes et jusqu'à certains termes de l'introduction de *Sur Catherine de Médicis,* il sert manifestement de porte-parole à un Balzac mal détaché. Et le plan de Daniel d'Arthez rappelle de bien près certains de ceux qu'on retrouve dans la collection Lovenjoul : « Chaque règne authentique, à partir de Charlemagne, demandera tout au moins un ouvrage, et quelquefois quatre ou cinq, comme pour Louis XIV, Henri IV, François Ier. Vous ferez ainsi une histoire de France pittoresque où vous peindrez les costumes, les meubles, les maisons, les intérieurs, la vie privée, tout en donnant l'esprit du temps, au lieu de narrer péniblement des faits connus » (58). Il faut voir des traces de cette conception dans les lignes de l'*Avant-propos* où Balzac, comme pour en sauver au moins ce qui en elle peut être affranchi des servitudes chronologique et documentaire, et cette fois à propos de la *Comédie humaine* elle-même, entremêle un souci d'historien à ceux du philosophe : « En lisant les sèches et rebutantes nomenclatures de faits appelées *histoires,* qui ne s'est aperçu que les écrivains ont oublié, dans tous les temps, en Egypte, en Perse, en Grèce, à Rome, de nous donner l'histoire des mœurs? (...) La société française allait être l'historien, je ne devais être que le secrétaire. (...) Avec beaucoup de patience et de courage, je réaliserais, sur la France au XIXe siècle, ce livre que nous regrettons tous, que Rome, Athènes, Tyr, Memphis, la Perse, l'Inde, ne nous ont malheureusement pas laissé sur leurs civilisations. » « L'historien de la société

(58) *Illusions perdues : Un grand Homme de Province à Paris.*

française », dit-il encore de lui-même dans la première page des *Petits Bourgeois*.

On le devine mal résigné à l'impossibilité de trouver une formule qui permît de considérer son système romanesque, comme un graphique, selon deux axes à la fois. Mais il fallait choisir. Et l'idée de l'unité qu'il abandonne, c'est l'idée élémentaire qui s'inspirait de la continuité historique. Nous reviendrons sur les raisons et significations possibles de ce renoncement (59); bornons-nous ici à noter qu'il était accompli bien avant que naquît cette « idée première de *la Comédie humaine* » dont Balzac raconte qu'elle « fut d'abord chez » lui « comme un rêve, comme un de ces projets impossibles que l'on caresse et qu'on laisse s'envoler; une chimère qui sourit, qui montre son visage de femme et qui déploie aussitôt ses ailes en remontant dans un ciel fantastique » (60). Les *Scènes de la Vie privée* de 1830 et 1832, les *Romans et contes philosophiques* et les *Nouveaux Contes philosophiques* de 1831 et 1832 ne sont encore que des groupements de commodité. Mais, une fois franchi le cap de l'année 1833, voici une première organisation : aux *Etudes de Mœurs au XIXe siècle* (1834-1837), divisées elles-mêmes en *Scènes de la Vie privée*, en *Scènes de la Vie de Province* et en *Scènes de la Vie parisienne,* font pendant les *Etudes philosophiques* (1835-1840) ; en tête des deux séries figurent les deux introductions où Balzac fait exposer par Félix Davin l'ensemble de son système.

C'est le plan pour 1838 qui achève la pyramide : un troisième terme, les *Etudes analytiques,* est introduit, un titre général, *Etudes sociales,* recouvre l'édifice, trois mots, « effets », « causes », « principes », dégagent pour chacune des trois parties une caractéristique. L'armature est désormais en place; la *Comédie humaine* est conçue, si son « acte de naissance », selon le mot de Marcel Bouteron (61), ne doit être que le traité de librairie du 2 octobre 1841. L'*Avant-propos* daté de juillet 1842 n'ajoute guère. Balzac se refuse à rien y dire des *Etudes analytiques,* dont il n'a encore publié que la *Physiologie du Mariage;* il laisse seulement entendre qu'elles couronneront la construction. Les *Etudes de Mœurs* — qui sont en 1838 la section des effets — (notons que la référence au XIXe siècle a maintenant disparu du titre) « forment l'histoire générale de la société, la collection de tous ses faits et

(59) Voir plus bas, § IV.
(60) *Avant-propos.*
(61) « Les Etapes de la *Comédie humaine* », dans *Liens,* 1er mai 1949. Voir plus haut, note 2.

gestes » ; elles constituent « l'assise pleine de figures, pleine de comédies et de tragédies sur laquelle s'élèvent les *Etudes philosophiques,* seconde partie de l'ouvrage, où le moyen social de tous les effets se trouve démontré, où les ravages de la pensée sont peints, sentiment à sentiment (...) ». La *Comédie humaine* ainsi articulée « embrasse à la fois l'histoire et la critique de la société, l'analyse de ses maux et la discussion de ses principes ».

L'unité de composition de Geoffroy Saint-Hilaire n'est pas dans l'animalité elle-même, où les méthodes des classificateurs auraient suffi à la faire apparaître; elle se trouve dans l'esprit exerçant ses « plus nobles facultés, le jugement et la sagacité comparative » (62). De même l'unité de la *Comédie humaine* n'est pas dans la *Comédie humaine* elle-même comme elle eût été dans une série historique, mais dans le jugement critique de l'auteur considérant sa propre création et philosophant sur elle; non pas dans les faits. Des deux caractères que Balzac voulait donner à son « histoire de France pittoresque » il a écarté celui qui tendait à chercher une unité, probablement factice, ou trop superficielle, dans l'ordre de succession et dans la continuité des événements; en revanche il donne son plein effet au souci qui pointait déjà de surmonter la diversité — en la respectant — par l'unité de la conception.



Il s'agit maintenant de reprendre les œuvres particulières à partir de leur foisonnement, et de les grouper selon leurs caractères de fait.

Le problème de la classification ne se pose que pour les *Etudes de Mœurs.* Car le cadre des *Etudes analytiques* est resté presque vide; quant aux *Etudes philosophiques,* on pourrait y distinguer des affinités, par exemple entre *Gambara* et le *Chef-d'Œuvre inconnu,* ou entre *Louis Lambert* et *Séraphita* que le *Livre mystique* avaient réunis autrefois (Balzac avait d'ailleurs songé un moment à subdiviser ses *Romans et Contes philosophiques* en trois sections, *Vie du Cœur, Vie du Cerveau, Vie d'Action*) ; mais à quoi bon? On ne compte pas plus de titres au total dans les *Etudes philosophiques* qu'on n'en compte en moyenne dans chacun des six « livres » des *Etudes*

(62) Geoffroy Saint-Hilaire, *Fragments...* Voir plus haut, notes 20 et 26.

de Mœurs; plus on pousse le détail d'une classification, plus on masque le grand courant de vie qui dans la réalité circule à travers nos cloisons arbitraires. C'est dans la masse des *Etudes de Mœurs* qu'il est indispensable de mettre quelque ordre : ces « deux ou trois mille figures (...) exigeaient des cadres, et, qu'on me pardonne cette expression, des galeries » (63). Mais quel ordre?

Pas de correspondance possible entre ces galeries et les espèces sociales, qui d'elles-mêmes se dérobent à l'inventaire, presque à l'observation, certainement au classement. Balzac, malgré son esprit de système, et précisément parce qu'il ne croit pas qu'une classification puisse suffire à traduire l'ordre des choses, ne s'obstine pas plus à forcer ce rapprochement qu'il ne s'est obstiné dans le préjugé historique.

Quand les naturalistes classent, ils se fondent sur des caractères réels, stables, observables et généralement indiscutables quel que soit l'observateur. Dans le cas même de l'Ornithorynque on ne conteste ni ses caractères ni le fait qu'ils le relient à la fois à l'Oiseau ou au Mammifère; il n'y a controverse qu'à partir du moment où l'on cherche à expliquer l'ambiguïté. Mais tout est ambiguïté dans le règne romanesque que considère Balzac classificateur. Chaque roman met en scène plusieurs personnages principaux, souvent fort nombreux; et chacun de ces individus, si changeants qu'ils passent presque sans cesse d'une espèce sociale à une autre, traverse aussi tant de milieux qu'on ne saurait déterminer de caractères dominants et constants dans leur apparence objective. Ce qui amène Balzac à asseoir son classement non plus sur des faits mais, ici encore, sur une interprétation des faits (laquelle consiste peut-être à chercher les constantes dans les équations des changements).

« Non seulement les hommes, dit-il, mais encore les événements principaux de la vie se formulent par des types. Il y a des situations qui se représentent dans toutes les existences, des phases typiques, et c'est là l'une des exactitudes que j'ai le plus cherchées » (64). La caractéristique de chaque roman doit donc se trouver dans le drame central autour duquel s'agence la multiplicité des épisodes et se polarise le

(63) *Avant-propos.* — En parlant aussi de « galeries », Davin entendait des galeries de tableaux. Balzac ne songerait-il pas plutôt à ces « galeries du Muséum » où Louis Lambert avait rencontré Mayraux (voir plus haut, note 33)?

(64) *Avant-propos.*

grouillement des personnages; un classement est possible dans la mesure où l'analyse et la réflexion peuvent réduire ces drames centraux à un petit nombre de schémas. Les *Etudes de Mœurs* se répartissent ainsi en six « livres » — les six séries de *Scènes* — répondant « à des idées générales » et portant des titres non pas descriptifs, malgré l'apparence, mais symboliques; « chacun d'eux a son sens, sa signification, et formule une époque de la vie humaine »; Félix Davin, à qui Balzac se réfère lui-même dans l'*Avant-propos* et aux *Introductions* de qui il renvoie le lecteur, disait déjà qu'ils « reproduisent les ondulations de la vie humaine » (65).

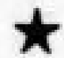
Dans les *Scènes de la Vie privée,* « la vie est prise, selon Davin, entre les derniers développements de la puberté qui finit, et les premiers calculs d'une virilité qui commence. Là donc, principalement des émotions, des sensations irréfléchies; là, des fautes commises moins par la volonté que par inexpérience des mœurs et par ignorance du train du monde ». Le trait de Balzac est bref : ces *Scènes* « représentent l'enfance, l'adolescence et leurs fautes ». A l'âge « des passions, des calculs, des intérêts et de l'ambition » sont réservées les *Scènes de la Vie de Province.* Alors, précise Davin, « les passions, les calculs et les idées prennent la place des sensations, des mouvements irréfléchis, des images acceptées comme des réalités. A vingt ans, les sentiments se produisent généreux; à trente ans, déjà tout commence à se chiffrer, l'homme devient égoïste. (...) La vie s'est rembrunie en vieillissant. » La province se trouve être le milieu le plus favorable à ce type de drame : « Là, dans des tableaux dont la bordure est étroite, mais dont la toile présente des sujets qui touchent aux intérêts généraux de la société, l'auteur s'est attaché à nous montrer sous ses mille faces la grande transition par laquelle les hommes passent de l'émotion sans arrière-pensée aux idées les plus politiques. La vie devient sérieuse; les intérêts positifs contrecarrent à tout moment les passions violentes aussi bien que les espérances les plus naïves. Les désillusionnements commencent : ici, se révèlent les frottements du mécanisme social; là, le choc journalier des intérêts moraux ou pécuniaires fait jaillir le drame, et parfois le crime, au sein de la famille en apparence la plus calme. » Cette étape à son tour franchie, voici les *Scènes de la Vie parisienne,* « tableau des goûts, des vices et de toutes les choses effrénées qu'excitent

(65) Introduction aux *Etudes de Mœurs*. Voir plus haut, note 31.

les mœurs particulières aux capitales où se rencontrent à la fois l'extrême bien et l'extrême mal » (Balzac). Davin explique : « Les questions s'élargissent, l'existence y est peinte à grands traits; elle y arrive graduellement, à l'âge qui touche à la décrépitude. Une capitale était le seul cadre possible pour ces peintures d'une époque climatérique, où les infirmités n'affligent pas moins le cœur que le corps de l'homme. Ici, les sentiments vrais sont des exceptions et sont brisés par le jeu des intérêts, écrasés entre les rouages de ce monde mécanique; (...) les calculs s'y font au grand jour et sans pudeur, l'humanité n'a plus que deux formes, le trompeur et le trompé; c'est à qui s'assujettira la civilisation et la pressurera pour lui seul. »

Les *Scènes de la Vie politique* et les *Scènes de la Vie militaire* se situent en flanquement, dans les marges de cette vie sociale dont les trois premières séries traduisent les trois âges actifs, celle-là « hors la loi commune » (Balzac) ou « au-dessus des lois » (Davin), celle-ci consacrée à la société « dans son état le plus violent, se portant hors de chez elle, soit pour la défense, soit pour la conquête » (Balzac), à « la vie des masses en marche pour se combattre » (Davin). Leur trait commun est de présenter la société dans ses rapports avec la nation; car, dit Davin, « les nations ont des intérêts, ces intérêts se formulent chez quelques hommes privilégiés, destinés à conduire les masses, et ces hommes qui stipulent pour elles, les mettent en mouvement » (on sait que sur les huit et vingt-trois ouvrages qu'énumère le *Catalogue* de 1845 respectivement pour les *Scènes de la Vie politique* et les *Scènes de la Vie militaire,* quatre et vingt et un sont restés en projets).

Les *Scènes de la Vie de Campagne* — titre à nouveau symbolique — « sont, en quelque sorte, déclare Balzac, le soir de cette longue journée, s'il m'est permis de nommer ainsi le drame social. Dans ce livre se trouvent les plus purs caractères et l'application des grands principes d'ordre, de politique, de moralité. » Et Davin : « On retrouvera » là « les hommes froissés par le monde, par les révolutions, à moitié brisés par les fatigues de la guerre, dégoûtés de la politique. Là donc le repos après le mouvement, les paysages après les intérieurs, les douces et uniformes occupations de la vie des champs après le tracas de Paris, les cicatrices après les blessures; mais aussi les mêmes intérêts, la même lutte, quoique affaiblie par le défaut de contact, comme les passions se trouvent adoucies dans la solitude. »



Balzac, comme Davin, a le ton fort assuré. Et il est vrai qu'il a joué scrupuleusement le jeu du classificateur. Mais, bien entendu, sa formule de classification, fût-elle la moins mauvaise, demeure imparfaite. Ne nous étonnons pas, comme autrefois André Le Breton (66), de rencontrer la *Recherche de l'Absolu* parmi les *Etudes philosophiques*, puisque la peinture du milieu provincial des Flandres ne devait pas suffire à en faire une des *Scènes de la Vie de Province;* mais le roman d'*Ursule Mirouet* ne serait-il pas à sa place dans celles-là aussi bien que dans celles-ci? Si l'on peut en voir la dominante en effet dans les « passions », les « calculs » et les « intérêts », n'a-t-il pas pour ressort un phénomène qui l'apparente à *Louis Lambert?* Les types de drames aussi restent parfois équivoques.

A Balzac lui-même il arrivait d'hésiter, de déclasser tel roman, au besoin pour le reclasser ensuite dans la série primitive. « Ces déplacements de sujets que certaines personnes ont pu reprocher » au romancier, Davin les explique avec simplicité. Les « travaux », dit-il, dont il vient d'exposer le plan méthodique ne pouvaient pas s'exécuter avec méthode : « La régularité du travail aurait tué » chez l'auteur « l'inspiration, aurait lassé la verve » (ce qui éclaire modérément les incertitudes d'un classement tout à fait indépendant de l'élan créateur); et des circonstances d'ordre pratique brouillaient encore les choses : « La mode, au-devant de laquelle courent les libraires, exigeait des livres à toute force; peu leur importait le sens des livres qu'ils publiaient. Ainsi, tel fragment n'avait rien de philosophique et convenait aux *Scènes de la vie privée*, tandis que telle *scène* était une *Etude philosophique :* la fatalité du commerce, le besoin du moment les transposait. (...) L'auteur ne s'inquiétait pas plus de ces transpositions qu'un architecte ne s'enquiert de la place où sont apportées dans le chantier les pierres dont il doit faire un monument » (67). A vrai dire, il n'était guère utile en 1834 de justifier des variations antérieures au plan, à moins que l'on ne cherchât à vieillir le plan par une feinte.

(66) *Balzac,* 1905.

(67) Introduction aux *Etudes philosophiques*. Voir plus haut, note 31. — Encore l'image des pierres taillées et du chantier, l'image même de Geoffroy Saint-Hilaire (voir plus haut, notes 26 et 55) : rencontre, ou échange?

Mais le flottement persiste après les premières éditions vraiment classées.

Madame Firmiani, Etude de Femme, Le Père Goriot passent des *Scènes de la Vie parisienne* dans l'édition de 1834 aux *Scènes de la Vie privée* dans celle de 1842. *Une Passion dans le Désert* et *L'Interdiction* ont figuré dans les *Etudes philosophiques,* où *César Birotteau* faillit s'égarer (et, malgré les apparences, non sans raisons). Marcel Bouteron dénombre « une bonne vingtaine » de romans « qui, dans les éditions successives, ont changé une fois, deux fois, trois fois, de catégorie ». « Un seul exemple, ajoute-t-il : *Une double Famille* a été d'abord une scène de la vie privée, puis a passé aux scènes de la vie parisienne, puis est revenue à sa place primitive. (...) Balzac n'a cessé de faire valser ses romans à travers les subdivisions de son plan, et l'édition qu'il préparait à la veille de sa mort devait, encore une fois, tout remettre en question, ainsi qu'en font foi les notes retrouvées sur un exemplaire de l'édition Furne. Et de pures raisons de librairie n'étaient pas les dernières à guider ces perpétuels remaniements » (68).

Gardons-nous toutefois de nous précipiter dans le chemin qui s'ouvre ainsi. Les romans erratiques sont en minorité dans la *Comédie humaine;* le classement de la plupart est inattaquable. Les erreurs et repentirs témoignent moins contre le système que pour la doctrine de Geoffroy Saint-Hilaire qu' « il entre nécessairement de l'arbitraire » dans toute classification et qu' « une méthode parfaite » est « une sorte de pierre philosophale dont la découverte est impossible » (69), ou que pour le mot de son disciple du *Guide-Ane* que « les nomenclatures sont bonnes pour nous rendre compte à nous-mêmes des différences, mais elles ne sont plus la science » (70). Ne disons donc pas que la classification de Balzac n'est qu'un pis-aller négligeable; mais plutôt que, toute classification étant nécessairement un pis-aller, Balzac a accepté les défauts du classement qu'il choisissait, en faveur des arrière-pensées philosophiques qu'à ce prix il trouvait l'occasion de pousser au premier plan.

(68) *Dialogue balzacien.* Voir plus haut, note 2.
(69) *Cours...* Voir plus haut, notes 11 et 19.
(70) Voir plus haut, note 43.

IV

Le projet de l' « histoire de France pittoresque » a peut-être rebuté Balzac d'abord pour la raison toute pratique qu'elle l'eût entraîné à trop de recherches. Trop de temps, pour trop peu d'effet. Trop de patience, trop d'ordre, trop de minutie, trop de critique, trop de ces qualités froides dont son tempérament n'était pas capable. Trop pour la documentation, trop peu pour la création. Il n'était pas fait pour ce dosage.

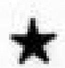
Mais aussi, où commencer, et comment s'arrêter? Le fil de l'histoire, ténu et rectiligne, mène impérieusement, mais ne mène nulle part. Il ne se prête pas aux écarts, mais vers l'amont il se perd vite dans l'obscurité du passé, et vers l'aval, s'il ne s'interrompt pas brutalement au milieu du présent qui se fait, il s'embrouille dans le labyrinthe des possibles. On n'en tient jamais qu'un petit bout qui, d'un côté ou de l'autre, lance l'esprit dans des directions où l'on ne trouve d'autre certitude que celle de s'égarer. Comment celui qui dès l'enfance entendait sa mère commenter les illuminés qu'elle lisait, qui dès le collège poursuivait des rêveries apparentées aux méditations qu'il devait prêter à Louis Lambert, qui demeurait obsédé par un sentiment mystique, esthétique, poétique de l'unité, comment ce chercheur d'absolu se fût-il contenté du bref éclair surgi entre les masses d'un inconnaissable dont sa lueur ne fait qu'épaissir les ténèbres?

Et si un écrivain se borne à son propre temps, peut-il s'en dire l'historien? Peut-il y avoir proprement une histoire du vivant, du mouvant, de l'instable, des possibles en nébuleuse, du chaos de l'actuel, de cette confusion des possibles et du réel, de cette existence encore brute que pétrissent les volontés en action, que travaille l'entremêlement de tant de forces indiscernables et à laquelle seule la sanction de l'avenir viendra après coup donner une orientation, une hiérarchie, une signification, — si jamais un sens doit y apparaître? Balzac lui-même remarquait en 1839 qu'on ne peut « raconter chronologiquement que l'histoire du temps passé, système inapplicable à un présent qui marche ». « L'auteur, ajoutait-il, a devant lui, pour modèle, le XIXe siècle, modèle extrêmement remuant et difficile à faire tenir en place » (71).

Tente-t-il d'ailleurs de se faire vraiment historien? Quel cas fait-il des événements contemporains qui signifient aujour-

(71) Cité par Jean Pommier dans l'article signalé plus haut, note 52.

d'hui de grandes ruptures? La plupart de ses héros traversent règnes, révolutions, bouleversements, écroulements et avènements de règnes et d'empires sans se trouver guère affectés, sinon par des effets indirects comme la hausse et la baisse de la rente, par des effets amortis ou dérivés. « L'histoire des mœurs », répond-il : mais l'histoire est dans le temps, la lente évolution des mœurs est peu sensible pour un témoin s'il ne confronte pas ses observations avec celles d'autres témoins d'autres périodes, et les événements politiques auxquels il faut bien que l'histoire accroche ses recherches n'ont sur elle qu'une incidence oblique; Balzac ne dit-il pas d'eux, en définissant ses *Scènes de la Vie politique*, qu'ils se passent « hors la loi commune » (72)? La *Comédie humaine* apporte sans aucun doute aux historiens un énorme dossier de documents pour servir à l'histoire de l'époque, — dossier d'enquête, reportage; mais la perspective romanesque de la *Comédie humaine* n'est pas une perspective historique. Les vrais événements qui y déterminent la trajectoire des personnages sont d'ordre privé. La rencontre de lord Grenville a pour Julie d'Aiglemont, et par contrecoup pour tous les héros de la *Femme de trente Ans*, plus d'importance, plus de portée, plus de grandeur relative que la chute de Napoléon, laquelle en est seulement l'occasion.



Du moins Balzac pouvait-il prévenir Albert Béguin et Marcel Bouteron, et chercher dans la chronologie romanesque un ordre qui correspondît sur le plan romanesque à l'ordre historique. Puisque les mêmes meneurs encadrent constamment le peuple balzacien, puisque les biographies des héros s'entrecroisent, puisque le réseau des parentés, la connexité des entreprises, la communauté des souvenirs et de l'expérience solidarisent tant d'existences en une existence collective soumise à un seul et même rythme temporel, le romancier aurait ainsi accordé aux conditions de son art ses aspirations historiennes. Il semble faire un premier pas dans cette direction lorsqu'il avance que les grands héros de romans, si leur « existence devient plus longue, plus authentique que celle des générations au milieu desquelles on les fait naître », sont presque toujours « conçus dans les entrailles de leur

(72) *Avant-propos.*

siècle » et « ne vivent qu'à la condition d'être une grande image du présent » (73); on dirait qu'il entr'ouvre ici une porte sur un domaine où quelques-unes de ses exigences contradictoires pourraient vivre réconciliées (et où viendrait dans une juste lumière plus d'une obscurité de l'art romanesque); mais il se hâte de refermer la porte; il ne veut pas aller par là. Il refuse la transaction. Le mouvement qui emporte ensemble ses propres personnages, il s'attache lui-même à le rompre sans cesse. Le cycle même de Vautrin, il le brise en éclats qu'il disperse dans les secteurs de sa rose des vents, assignant résidence à *Goriot* dans les *Scènes de la Vie privée*, à *Illusions perdues* dans les *Scènes de la Vie de Province*, à *Splendeurs et Misères* dans les *Scènes de la Vie parisienne*. Et inversement le *Bal de Sceaux* n'est en aucune manière la suite de la *Maison du Chat-qui-pelote* bien que les deux œuvres se succèdent dans les *Scènes de la Vie privée*, non plus qu'*Eugénie Grandet* la suite d'*Ursule Mirouet* ni que *Birotteau* ou les *Employés* celle de l'*Histoire des Treize* : en classant la *Comédie humaine* Balzac ne recherche pas un ordre naturel de lecture, il n'attend pas des lecteurs qu'ils épuisent la collection des drames du premier âge avant d'entamer la deuxième série. « Il m'arrive encore, écrit Albert Béguin, rencontrant Rastignac ou Florentine Gabirolle, de me prendre la tête à deux mains et de me demander : voyons, ceci se passe-t-il avant, ou après, tel autre épisode où ce même personnage apparaît aussi? Faut-il l'imaginer depuis lors vieilli, ou est-ce l'inverse? Sa vie est-elle montée vers les splendeurs, ou glisse-t-elle vers l'abîme et les déchéances?... » Balzac a pris ce risque; il l'a accepté, choisi, voulu. Après avoir si attentivement serré tant de nœuds, il les tranche; et, les morceaux une fois bien isolés les uns des autres, il les arrime de telle sorte (au point d'annoncer presque les recherches de la *Paix des Profondeurs* et du *Jeu de Patience*) qu'ils ne puissent plus se dégager pour céder à leur attraction naturelle et se remettre bout à bout. Il faut bien qu'il ait délibérément divisé pour régner sur le Temps.

Dans l'hymne à Cuvier de la *Peau de Chagrin*, et à propos des récentes découvertes paléontologiques : « En présence, s'écrie-t-il, de cette épouvantable résurrection due à la voix d'un seul homme, la miette dont l'usufruit nous est concédé dans cet infini sans nom, commun à toutes les sphères et

(73) *Avant-propos.*

que nous avons nommé LE TEMPS, cette minute de vie nous fait pitié. » Il contemple la suite des ères que révèlent des « os blanchis » interprétés par le « génie » de l' « immortel naturaliste », du « plus grand poète de notre siècle » (74) ; et plus il en admire l'immensité, plus il s'effraie « d'entrevoir des milliards d'années, des millions de peuples que la faible mémoire humaine, que l'indestructible tradition divine ont oubliés et dont la cendre, entassée à la surface de notre globe, y forme les deux pieds de terre qui nous donnent du pain et des fleurs ». L'image de la condition de l'homme dans le Temps ne lui est pas supportable. La perpétuité de l'écoulement des choses et des êtres le frappe à un point faible par où le désespoir a prise sur ce robuste.

Il savait pourtant les voir sous ses yeux se défaire et changer. Il croisait, il décrivait les épaves qui surnagaient d'une société engloutie. De nouvelles terres émergeaient devant lui : il les reconnaissait et les nommait. Il apercevait, saisissait, décomposait le pourquoi et même le comment des cataclysmes, des mutations, de l'évolution, de la relève; ses analyses en illuminent le caractère inéluctable, et cette irréversibilité qui est le propre du mouvement historique. Mais lui-même ne se résignait pas à en admettre la nécessité. Il suffoquait dans cette atmosphère héraclitéenne à laquelle les historiens depuis sa propre époque, un Bergson, un Proust, chacun à sa manière, nous ont accoutumés. Il voulait que le courant pût s'arrêter, peut-être se renverser. De toutes ses forces il faisait barrage. Il adjurait la société (dans les développements politiques du *Médecin de Campagne,* de la *Duchesse de Langeais*) de se reprendre et de revenir en arrière, l'existence de se hisser jusqu'à l'intemporalité de l'esprit, le Temps de suspendre son vol.

Alors que Proust devait sauver l'éternité qu'il sentait et éprouvait en lui en s'abandonnant d'abord sans réserve au fil du Temps perdu, Balzac n'acceptait pas de voir l'avenir se construire perpétuellement de l'effritement du présent; il voulait que la loi de sa pensée fût aussi la loi des choses. Tout se passe comme s'il avait eu l'arrière-pensée que la *Comédie humaine,* à moins qu'il ne trouvât le moyen de la soustraire aux servitudes que le Temps et l'histoire ont en commun — et c'est pourquoi il s'acharnait à lui donner par le classement les caractères d'une « critique », d'une « ana-

(74) Voir plus haut, notes 34 et 48.

lyse », d'une « discussion » de la société, et l'absolu d'une construction idéologique — prendrait l'attitude titubante, la physionomie hagarde, l'aspect incertain et gratuit que nous voyons aux périodes géologiques révolues, aux civilisations disparues. Il redoutait que ce monde qu'il créait ne parût à son tour surgir, gréé de tous ses attributs, d'un passé inintelligible, et ne se révéler à la lumière d'un éclair que pour s'effacer à nouveau dans la brume avec sa charge de vagues survivants, vaisseau fantôme emporté sans retour sur l'océan des âges. Laisser faire le Temps, c'était, pour lui, abdiquer devant l'absurde.



Le *Temps retrouvé* nous a aguerris. Albert Béguin saute le pas que Balzac ne s'est jamais risqué à franchir. Devant le flot il abaisse toutes les digues, et laisse l'œuvre dévaler sa pente. Et il efface ce Balzac qui se dressait devant Balzac. « L'une des maîtrises de Balzac, écrit-il, et qui fait de lui le Romancier entre les romanciers, tient à ce don extraordinaire qu'il avait de rendre sensible la durée vivante et d'en jouer comme d'un instrument aux nuances infinies. (...) Or, ce même sens subtil de la durée, qui soutient chacun des romans et par quoi le lecteur est captivé sans toujours s'en rendre compte, l'ensemble de l'œuvre, le roman total le révèle aussi.(...) On n'a jamais réussi à donner une définition valable et exhaustive du roman, mais il me paraît certain que dans cette définition doit entrer, avec le sens et l'importance de la durée, le sentiment d'un lien entre les aventures d'un seul et l'aventure de tous. (...) L'une des découvertes que l'on fera peut-être, en relisant Balzac dans notre édition, sera celle de cette mystérieuse texture du réel, qui fait que toutes les créatures balzaciennes s'en vont de conserve et poursuivent *ensemble*, à travers un temps continu, leur navigation régie par une aimantation centrale, à jamais indéfinissable, mais partout perceptible » (75).

Et cette fois, sur une observation malicieuse de Marcel Bouteron, l'auteur de *Balzac visionnaire* prend soin de marquer que « cette coïncidence au temps » n'enchaîne nullement Balzac à tout l'ensemble des conditions de l'histoire. « Du coup, remarque Marcel Bouteron, voilà Balzac historien de son temps, et on le relit comme le plus prodigieux « document

(75) *Présentation*. Voir plus haut, note 2.

vrai », comme la plus admirable chronique suivie de cinquante années » : « ce n'est pas votre « visionnaire », c'est le contraire ». Non pas le contraire, répond Albert Béguin : « Visionnaire, — et c'est Baudelaire qui, le premier, a donné à Balzac ce titre de noblesse, — non pas celui qui a « des visions », mais celui qui a *une* vision, celui dont l'œuvre entière est une seule vision *du réel*... (...) Dans cette vision cohérente, il y a un ordre chronologique, une chronologie interne qui, même si elle ne suivait pas les étapes du temps historique, — succession des règnes, événements marquants, changements des modes, etc., — serait encore *réelle* en cet autre sens qu'elle porterait du passé à l'avenir le temps romanesque, la durée intérieure, proprement balzacienne » (76).

Voilà donc ouvertement désolidarisés en Balzac le créateur du critique, le poète de « cet esprit systématique qu'il croyait être » (77). Baudelaire avait déjà noté, à propos des écrits d'Eugène Delacroix, que « les créateurs de génie, peintres ou littérateurs », lorsqu'ils laissent la création pour la critique, se trouvent poussés « à louer et à analyser plus voluptueusement les qualités (...) qui font antithèse à celles qu'ils possèdent surabondamment » : pourquoi en effet « chercher ce qu'on possède en quantité presque superflue, et comment ne pas vanter ce qui nous semble plus rare et plus difficile à acquérir? » (78). A la différence des naturalistes, qui étudient un objet *donné* et n'ont pas le pouvoir de modeler à leur guise ce qu'ils observent, Balzac manipule, analyse et classe ses propres créations; et pourtant il se comporte alors envers elles comme s'il leur était étranger. Un romancier nommé Balzac compose des romans suivant l'occasion, la pression des circonstances, les impulsions de son génie, les exigences de l'œuvre elle-même, sans se soucier d'un ordre quelconque, sans songer aux cases vides de son plan, sans se référer aucunement à ses propres directives. Après quoi survient sur ses pas un classificateur également nommé Balzac qui recueille sur le terrain un matériel de classification laissé par le romancier et à son tour se met à la besogne, ignorant superbement les intentions du romancier et ses penchants. L'homme qui classe et l'homme qui écrit — le critique et le créateur — semblent aussi détachés l'un de l'autre que Geoffroy Saint-Hilaire l'est de l'Ornithorynque.

(76) *Dialogue balzacien*. Voir plus haut, note 2.
(77) Albert Béguin, *Présentation*.
(78) *L'Art romantique*, « L'Œuvre et la Vie d'Eugène Delacroix », IV.

Le *parti* d'Albert Béguin ne consacre pas seulement cette autonomie de l'un à l'égard de l'autre; il ne maintient pas entre l'un et l'autre le rapport de compensation que posait Baudelaire : il appuie l'un et écarte l'autre. Contre Balzac, au nom de Balzac. « Plus nous avançons dans la connaissance de son œuvre, écrit Béguin, et plus nous apparaît la contradiction interne qui ne cessa d'opposer en lui un génie volcanique et un goût assez naïf des cadres fixes, des classements stables. (...) Sur le plan de la création romanesque, une œuvre toute organique, appréhendant la vie par la prise la plus immédiate, est canalisée à grand'peine par une volonté théorique. En réalité, le plan de 1842, comme celui de 1845, est un plan empirique, une solution de fortune. (...) La logique interne de l'œuvre est détruite par la logique d'un plan devenu tyrannique » (79). « Balzac est un faux esprit systématique, d'autant plus impérieux à vouloir imposer ses classements qu'ils sont plus contraires à son génie tout intuitif » (80).



« Goût assez naïf », « plan empirique », « solution de fortune », « faux esprit systématique »... Fallait-il condamner si vite? et frapper si dur? « Le génie est une entité comme la nature, disait Hugo de Shakespeare, et veut, comme elle, être accepté purement et simplement. » Le mot même de Hegel devant la montagne : « C'est ainsi. » La « contradiction interne » que signale Albert Béguin, et sur laquelle on bute en effet chaque fois que l'on tente de confronter Balzac avec lui-même, est ce qui le définit mieux que l'une ou que l'autre des deux tendances contraires qui le jettent sans cesse contre soi; elles l'expriment non pas même tour à tour, mais ensemble.

En réalité les formules de Béguin imposent avec force une idée que suggère d'une manière plus nuancée la sentence de Marcel Bouteron qu' « il y a une fidélité à l'esprit qui veut qu'on soit infidèle à la lettre » (81) : pour tous les deux, depuis la mort de l'homme qu'historiquement fut Balzac, l'œuvre balzacienne a poursuivi une maturation qu'elle achève seulement d'accomplir. Le jugement que le romancier portait sur elle, et que traduit son classement, n'a plus aujourd'hui, malgré que nous en ayons peut-être, qu'une valeur documen-

(79) *Présentation.*
(80) *Dialogue balzacien.*
(81) *Dialogue balzacien.* Voir plus haut, notes 2 et 5.

taire. Il ne s'agit plus de nos interprétations personnelles; nous ne sommes plus libres de départager à notre goût ce Balzac et cet autre Balzac dont le conflit composait le Balzac réel : le temps, l'épreuve et l'usage se sont chargés de trancher les complications et de dénouer les scrupules. Puisqu'après cent ans la *Comédie humaine* garde une « actualité vivante », la nouvelle édition, conçue expressément à l'intention du « lecteur d'aujourd'hui » (82), avalise et fixe une patine, un poli, un modelé, des tassements, un aménagement des perspectives acquis durant un siècle non pas d'érosion mais de rodage posthume. Insistant sur les traits que retient la postérité, estompant ceux qu'elle néglige, on aide un Balzac éternel à se dégager suivant le dicton de Mallarmé d'une *existence* où il n'est plus qu'à demi pris.

Ni Albert Béguin, il est vrai, ni Marcel Bouteron n'affichent une telle ambition, et ce serait dépasser leur intention que de la leur prêter : mais les dépasser sur leur propre chemin, — la route Homère. D'Homère nous ignorons même s'il a existé, et la seule certitude que nous ayons sur lui est que l'*Iliade* et l'*Odyssée* originales n'étaient pas celles où tant de siècles ont appris l'humanité; quand Platon en faisait tinter l'or pur, il ne s'inquiétait pas de ce que l'homme Homère aurait pu vouloir dire : il acceptait la parole de l'oracle telle qu'elle résonnait devant lui-même et il l'interrogeait avec cette naïveté nue qui était à la fois un comble de ruse et de droiture.

Des développements que peut prendre la *Comédie humaine* dans sa vie autonome un exemple nous est fourni par les marxistes. Engels déclarait y avoir plus appris « que dans tous les livres des historiens, économistes et statisticiens professionnels de l'époque, pris ensemble » (83). Cette vue a été reprise et largement exposée par la critique marxiste, en particulier au cours de ces deux années de commémoration (84). Peu importe, dit-elle, ce que Balzac pensait ou se figurait penser de la politique. Sa déclaration fameuse, « J'écris à la lueur de deux vérités éternelles : la religion, la monarchie, deux nécessités que les événements contemporains proclament (...) » (85), n'est pas, dit-elle, ce qui nous intéresse, non plus que toutes ses professions de foi, si catégoriques pour-

(82) *Présentation.*
(83) Lettre à Miss Harkness, avril 1888.
(84) Voir par exemple, en France, *Chronique de l'Année Balzac*, d'André Wurmser, dans les numéros d'octobre 1949 et suivants d'*Europe*.
(85) *Avant-propos.*

tant et si amplement déduites : ce qui nous intéresse, c'est ce que la *Comédie humaine* montre et prouve malgré Balzac. C'est l'effondrement des anciennes classes dirigeantes, désormais inefficaces, la promotion de la bourgeoisie, suite nécessaire de l'évolution économique, le rôle également nécessaire de la finance : il n'y a pas d'illustration plus fidèle des analyses du *Capital*, ou plutôt rien ne confirme avec plus d'éclat les thèses du *Capital* que cette vision et ce tableau de la société dus à un peintre que tout séparait de Karl Marx, et qui pourtant, à son insu, rencontrait Marx parce que, s'il pensait faux, il peignait vrai. Mais il ne suffit pas, ajoute la critique marxiste, de dire que le créateur a su voir mieux que le critique : il a prévu. Car la neuve société balzacienne contient déjà tous les germes de sa future décomposition; Balzac lui-même porte condamnation, et souvent, et de la manière la plus explicite, contre le régime de transition qu'était la bourgeoisie capitaliste régnante. Il s'imagine, il est vrai, que le mouvement est réversible, et que l'aristocratie déchue, si elle le voulait vraiment, pourrait remettre les choses en leur équilibre ancien, — méconnaissant ainsi la nécessité historique (ne serait-ce pas là le secret de sa dérobade devant sa propre aspiration historienne, qui l'eût mené inéluctablement là où il ne voulait aller à aucun prix?); mais qu'importe? Et, dit la critique marxiste, non seulement on hume dans la *Comédie humaine* la future fumée de la société capitaliste, mais l'épreuve d'un siècle a déjà vérifié le détail des prédictions que l'œuvre portait en soi : au point qu'en prolongeant la courbe qu'y amorce en fait ce principe de mobilité dont Balzac s'efforçait désespérément de détourner sa pensée, on rencontre tout juste le point où la marche du temps nous a portés aujourd'hui. Cette interprétation, à son tour, est un fait; l'œuvre avait commencé bien avant le Centenaire à se détacher de son créateur, à oublier les consignes qu'il lui avait fixées, à négliger ses dernières volontés, à se détendre, à s'allonger dans le lit du Temps, à s'ouvrir au fil du courant, à se laisser traverser de part en part.



Ne peut-on pas remonter plus près encore de Balzac? Peut-être jusqu'aux *Comédiens sans le savoir*. Œuvre étrange, où le sujet, le prétexte plutôt, est aussi mince et lâche que dans une revue de fin d'année. C'est une revue en effet, rapide et

brillante, de milieux, de motifs, de schémas d'action, de moyens de parvenir qu'avaient détaillés les *Scènes de la Vie parisienne*. Mais en même temps on croit y voir affleurer (plus nettement que dans la *Cousine Bette*, où l'éclat de l'intrigue éteint ces détails) un souci de mettre à jour le *curriculum vitæ* de quelques-uns des personnages dans la familiarité de qui Balzac vit depuis tant d'années, Léon de Lora, Claude Vignon, Maxime de Trailles, Rastignac, Canalis, du Tillet. Balzac semble ici s'essayer, sur modèle réduit, à des thèmes qui doivent prendre leur ampleur dans de grands romans qu'il laissera en mourant imparfaits ou inachevés après de longues années de gestation, le *Député d'Arcis*, les *Petits Bourgeois*, la *Femme Auteur*. Hypothèse que confirment les analyses de Maurice Bardèche sur les œuvres de cette période (86). Tout laisse supposer que Balzac, s'il avait vécu et s'il avait surmonté les bouleversements de sa vie privée, et soit de propos délibéré, soit par l'effet d'une évolution naturelle, se serait acheminé vers une nouvelle manière, caractérisée par la longueur des romans, par le nombre fort grand des personnages, peut-être par une contraction des exposés et descriptions au profit des dialogues et de l'action, mais surtout par une pression accrue des héros sur l'auteur, — par une sorte de soulèvement des créatures qui se mêlent maintenant de s'insurger et de revendiquer auprès du créateur leur droit à la durée.

« Les Lebas, les Camusot, les Popinot sont à la Chambre dans les *Scènes de la Vie politique*, il faut montrer la bourgeoisie parvenue », dit Balzac dans une note relevée par Maurice Bardèche parmi les papiers de la collection Lovenjoul. Tandis que le romancier était occupé ailleurs, les bonshommes qu'il avait mis en route allaient leur chemin, et le voilà soudain qui découvre qu'ils sont en train de lui échapper. Ils ont brûlé les étapes. C'est lui maintenant qui doit courir derrière eux s'il veut les reprendre en main. Suivons l'énumération de Maurice Bardèche. Le général Giroudeau, « devenu le bras droit du maréchal-gouverneur de l'Algérie », « ne ne souvient plus du temps où il faisait « broum... broum... » en cachetant des enveloppes dans l'antichambre d'un journal d'opposition ». Claude Vignon, qui déjà dans la *Cousine Bette*

(86) Introduction à *La Femme Auteur et autres fragments inédits de Balzac*, 1950. Le fragment *La Femme Auteur* avait été publié auparavant, sous une présentation critique et avec une introduction minutieuse de Maurice Regard, dans le numéro d'avril-juin 1950 de la *Revue d'Histoire littéraire de la France*.

s'est glissé au secrétariat du ministre de la guerre, se trouve dans les *Comédiens* titulaire d'une chaire en Sorbonne, d'une tribune dans la presse, d'un poste de maître des requêtes au Conseil d'Etat, et dans la *Femme Auteur* professeur au Collège de France et membre de l'Académie des Sciences morales et politiques. Lebas, depuis la *Maison du Chat-qui-pelote*, et après le Tribunal de Commerce et le Conseil général de la Seine, est devenu pair de France; Gaudissart, banquier et directeur d'une compagnie de chemins de fer... « Ainsi, conclut Maurice Bardèche, la société que Balzac « porte dans sa tête » vit de sa propre vie, mais son mouvement est exactement celui qu'a suivi l'histoire : elle est à la fois autonome et fidèle à la vérité historique. »

Mais est-ce assez dire? Ce mouvement parallèle ou symétrique à celui de l'histoire trouve son aboutissement romanesque dans une scène étonnante du *Député d'Arcis* qui demeure balzacienne même si un autre y a mis la main, celle de la soirée chez la marquise d'Espard. Henri de Marsay est mort, Maxime de Traills âgé de quarante-huit ans, Rastignac ministre pour la seconde fois. La marque du Temps sur les lionceaux d'autrefois est accusée avec une extraordinaire cruauté, dans une lumière livide qui est l'éclairage même de la danse macabre du *Temps retrouvé*. Simple rencontre? Non certainement; la dégradation, la déchéance s'expriment trop tragiquement — et Balzac depuis quelques années en avait avec trop d'effroi ressenti les effets sur lui-même : il a soudain pris conscience de l'horrible distance qui nécessairement, et sans que le romancier y soit pour rien, sépare ses héros de leur avide jeunesse. L'un a disparu, un autre abandonne, le troisième, comblé, n'a plus qu'à survivre à son ardeur. Désormais c'est le Temps qui mène; Balzac, toute résistance brisée, a renoncé à se défendre. Il ne se contente pas d'éprouver ou de traduire, il avalise un sentiment du Temps qui l'emporte bien au-delà de ses anciennes opinions et le dépose au seuil même du domaine où Proust devait venir rechercher le Temps perdu. Délibérément ou non, il laisse ce nouveau thème envahir son œuvre et lui donner rétrospectivement une nouvelle signification : c'est celle-là que — retournant contre lui les arguments que lui-même approuvait Geoffroy Saint-Hilaire d'opposer à Cuvier — consacre aujourd'hui l'édition d'Albert Béguin.

TRAFIC DE CHEVAUX

par JACQUES PERRET

Mon vieil ami Jules Dulle, retrouvé par hasard à Montréal, avait été mon condisciple au Lycée Montaigne. Nous nous étions perdus de vue, bêtement, lui s'engageant dans l'étude des sciences exactes et les carrières à concours, moi errant sans génie dans l'inexact, le facultatif et l'aléatoire. Rien de plus arbitraire au demeurant que la divergence de nos destins puisque son père était gonfleur de ballons libres et le mien caissier au bazar du Progrès : Jules Dulle n'était pas né lauréat, pas plus que j'étais né propre-à-rien, mais de fil en aiguille, de coq-à-l'âne et de pli en pli, il avait fini par ressembler à un ingénieur d'avenir et moi à une tête-en-l'air de petite pointure. Peu importe au fond : passé l'âge de quinze ans on ne prend plus d'engagements vraiment sérieux. Les pactes importants sont scellés coude à coude, sur le pupitre noir qui sent l'encre amère et dans le sillage des billes de verre.

Nous célébrâmes les retrouvailles dans le premier bistrot qui nous tomba sous la main, encore qu'à Montréal il n'y eût pas de bistrot, dans le sens vraiment bistrot du mot. Mais de tels moments sont exquis n'importe où, ils magnifient l'existence et, au besoin, vous racommodent avec elle. En deux canettes de bière nous eûmes récapitulé les principaux incidents de classe, rengaines, sobriquets et idioties diverses qui nous faisaient complices pour la vie, et les jours suivants se déroulèrent comme une récréation imprévue dans une existence qui prenait insensiblement tournure de cycle scolaire. Dulle n'aban-

donnait pas pour autant son maintien d'ingénieur distingué. Il avait un pardessus tirant sur le noir, un chapeau bordé, une montre à chaîne, des stylos et porte-mines à la petite poche de son veston et des principes dans les entournures. Mon apparence avait plus de laisser-aller, un laisser-aller qui, je l'avoue, trahissait moins les négligences d'un penseur distrait qu'un puéril défi aux professions intellectuelles, mais l'ami Dulle s'obstinait gentiment à n'y voir qu'un incident pittoresque et le petit côté amusant d'une défaillance passagère de mon destin. Lui-même, il faut bien le dire, était en chômage depuis un mois. Chômage empreint de dignité, cela va de soi, mais, à la longue, les expédients honorables furent envisagés à demi-mots. Jules Dulle était l'homme le moins débrouillard du monde et se persuadait agréablement que, de ce côté-là, j'avais de gros moyens. Il se trompait beaucoup. L'aveu de mon instabilité professionnelle et mon goût de casser la croûte dans les jardins publics avaient suffi à me parer d'une fallacieuse auréole d'aventurier. Je le prévins loyalement que mes relations dans le monde des ingénieurs ou des employeurs d'ingénieurs n'étaient pas sérieuses, mais que j'avais en vue un certain nombre de partis, et qu'étant moi-même en période de mutation, toute aubaine quelle qu'elle fût, serait mise en commun. En vérité, j'avais résolu de changer de climat et tous les matins j'allais rôder sur le port en quête d'un embarquement, traînant dans les bistrots, poireautant dans les antichambres des compagnies de navigation, exhibant deux ou trois certificats crasseux qui témoignaient, à la rigueur, de vagues emplois tenus à bord de bâtiments douteux à travers les golfes les moins fréquentés de l'Amérique tropicale et sous les pavillons les plus dérisoires. Et maintenant que j'avais trouvé une occasion absolument inespérée, mon ami Dulle faisait la fine bouche :

— Cette histoire de chevaux nous prépare des ennuis, disait-il, tandis que je l'entraînais d'un pas rapide vers le port.

Notre embarquement à bord du *Star of Ontario* se pré-

sentait dans des conditions qu'il estimait précaires. Il les jugeait en vérité indignes et malhonnêtes, mais, par délicatesse, il les disait simplement précaires. Jugez-en par vous-mêmes. Je me trouvais ce matin-là en méditation devant la muraille noire d'un cargo excessivement démodé. Sur le port et sur le fleuve pesait un épais brouillard tout vibrant d'innombrables sirènes. Un homme du bord venait de m'apprendre avec rudesse que « cette fichue canaille gâteuse de *Star of Ontario* appareillait le jour même pour les Bermudes, les Antilles et le Saint-Frusquin ». Je caressais donc l'idée d'un hivernage aux cocotiers lorsque j'entendis derrière moi comme un bruit de cavalerie et, avant même que j'aie pu m'écarter, une vingtaine de chevaux se pressaient autour de moi dans un désordre inquiétant. Ils semblaient aveuglés de brouillard et tourmentés par les odeurs marines. Plusieurs me bousculèrent de leur croupe chaude et, pour me frayer un chemin, j'en pris un au licol. Ce piétinement de sabots sur le pavé sonore, ces bruits de naseaux soufflant autour de moi dans la brume, tout ce remuement qui me prenait à partie, indiquaient assez clairement que le destin avait réglé ce carrousel à mon intention. En effet, du haut du bastingage, une voix commençait à m'injurier.. C'était le second du cargo. Un des jureurs les mieux doués que j'aie connus, non qu'il eût la voix particulièrement offensante (elle était plutôt monotone et cassée), mais il avait le souffle, le sens des enchaînements et un tel génie de la cadence que je crus un instant qu'il m'injuriait en vers. De longtemps, à mon avis, il n'avait eu à portée de voix si belle occasion de fulminer sa pleine mesure. Quelquefois il reprenait haleine et je voyais sa haute silhouette, à peine penchée vers moi, comme l'impassible envoyé de la colère des dieux. Le tapage des chevaux me gênait beaucoup pour entendre ses paroles mais je dois dire que, même en possession de tous mes moyens, par temps clair et vent nul, je suis loin d'apprécier toutes les subtilités de la langue anglaise. Pourtant je distinguai quelques bribes, assez pour comprendre que le second voyait en moi le conduc-

teur accrédité des cavales de brume, que ce lot de canassons portuaires devait être embarqué tout de suite avec le convoyeur, qu'on s'étonnait fort de voir confier de si fiers palefrois à la plus indescriptible andouille de l'Empire Britannique, qu'il ne fallait pas confondre la marine avec le farouest et que j'eusse à rassembler incontinent mes pouliches de mauvaise vie en colonne par un, vu que le *Star of Ontario* n'avait pas l'habitude de rater la marée pour aller au circus. La conviction du second était si bien établie que j'en fus pénétré moi-même et que j'enfilai la peau du personnage avec une aisance, une promptitude qui font encore mon admiration. Je n'insiste pas sur les démêlés confus qui s'ensuivirent; avec les chevaux d'abord dont plusieurs s'étaient éloignés sous des prétextes divers dans les ruelles avoisinantes et dont l'un avait déjà happé un kilo de beignets sucrés à l'éventaire d'un Italien ambulant; avec le second ensuite, descendu en même temps qu'une poignée de matelots qui s'élancèrent à la poursuite des chevaux en poussant des cris sauvages. Nous eûmes, lui et moi, une conversation très agitée. Par un filin passé dans les licous je tenais enfin une demi-douzaine de chevaux, nerveux, agacés, humant les paquets de brouillards venus du fleuve saumâtre et flairant l'odeur des lendemains peu sûrs. Le second me parlait sans arrêt. Quelquefois nous étions séparés par l'épaisseur de trois croupes fumantes et brusquement un remous, comme une figure de manège, nous affrontait dans un cercle de chanfreins baveux. Il me fallait à tout moment intercaler dans mes réponses des apostrophes de cocher que le second prenait pour lui, et plus d'une fois nos explications furent anéanties par un hennissement lugubre et prolongé. Tout cela n'était pas compatible avec un dialogue vraiment clair et satisfaisant. Voici un passage, expurgé de ses blasphèmes; il se situe peu après que j'eusse tendu au second mes papiers personnels entre les oreilles d'un bai brun :

— Vous ai demandé les papiers des chevaux, imbécile, etc...

— Prenez votre temps, ce sont de bons certificats, monsieur.

— Papiers des chevaux! sacré figure de... etc...

— Oui, une bouchée de foin les calmerait un peu, monsieur.

— Ils ont bouffé les papiers?

— Moi, je croyais que vous étiez prévenu, monsieur.

— Je ne peux pas embarquer n'importe quels fichus, sacrés chev...

— En tout cas, voilà les chevaux, monsieur.

— Qu'est-ce qui me prouve?

— J'ai quand même de bons certificats, monsieur.

— Au bistrot?

— Pour ça oui, de bons chevaux, monsieur.

— Et foutu palefrenier, fils de... bon à... tête à...

— Pour le matelotage vous n'aurez pas à vous plaindre, monsieur.

— En somme, vous êtes écuyer ou matelot?

— Oui, bien sûr, monsieur.

— Bon. N'empêche que des chevaux sans papiers, c'est dur à avaler.

— Vous l'avez dit. Un coup de whisky ça chasse le brouillard, monsieur.

Et ainsi de suite. Pourtant, sans en avoir l'air, la conversation progressait et ma solidarité avec les chevaux se confirmait de réplique en réplique. Et tandis que le mât de charge venait pêcher les bêtes une à une sur le quai pour les hisser dans le brouillard, pieds ballants comme des hippogriffes sinistrés, mon destin s'amarrait solidement à celui du *Star of Ontario*, sympathique raffiot qui braconnait les équidés vagabonds avec des engins de pêche prohibés. Le second ne parut même pas attacher d'importance au fait qu'il manquait un cheval. Plus exactement il dit qu'il en manquait au moins un ou deux. En guise de compensation, il voulut bien accepter d'embarquer mon ami Jules Dulle, à condition qu'il fût tant soit peu palefrenier, lui. Je répondis qu'il était un garçon d'écurie très distingué. Il me conseilla d'aller le chercher en vitesse parce que l'hiver approchait et que

le *Star of Ontario* n'avait pas l'intention de se laisser coincer par les glaces, ni par qui que ce soit. En effet, les treuils fonctionnaient à toute allure, les chevaux s'enlevaient du sol à cadence rapide dans un vrai style de foire pour se recevoir lourdement sur le pont garni de paille, tandis qu'un docker agitait fébrilement l'avant-bras pour accélérer la manœuvre.

Jules Dulle était en train de faire chauffer l'eau de sa barbe sur notre petit réchaud quand je fis irruption dans la chambrette :

— Eteins ça, dis-je, nous quittons la ville.

— Pour aller où?

— Aux Bermudes.

— Qu'est-ce que tu veux que j'aille fiche aux Bermudes?

— Les Bermudes ne te disent rien?

— Ça dépend.

— Tu réponds toujours à côté. Les Bermudes ne dépendent de rien. C'est un archipel qui existe en soi. L'idée Bermudes doit te plaire ou te déplaire par rapport à rien, absolument.

— Soit. Ça me plaît. Mais qu'y ferais-je?

— L'ingénieur, pardi.

— J'ai ouï dire que ces îles étaient encombrés d'ingénieurs en retraite.

— Ça vaut mieux qu'une cité encombrée d'ingénieurs en chômage. Dépêche-toi.

— Tu es subtil, mais oiseux.

— Je suis réaliste. Il vaut mieux attendre son destin au souffle des alizés que dans les galetas d'une métropole.

— Et comment iras-tu, à ces Bermudes?

— Déjà le vaisseau tire sur ses amarres. Grouille-toi.

En courant vers le port je lui exposai brièvement la situation mais le côté merveilleux de la conjoncture lui échappait :

— Je maintiens mon opinion, disait-il, essoufflé par la course et peut-être impressionné par le mugissement des sirènes qui le hélaient dans le brouillard. Non, disait-il, cette histoire de chevaux n'est pas pleinement satis-

faisante. Je ne crois pas à la fortune des malentendus.

En réalité, il voulait dire : abus de confiance, mais, par délicatesse, il disait malentendu. Néanmoins le pacte scolaire jouait à fond et nous étions deux gamins séchant le cours de botanique pour nous dessaler au hasard des rues.

— Je persiste à croire que cette histoire de chevaux, obscurément irrégulière, nous ménage des ennuis, disait-il encore après que je l'eusse présenté au second. L'entrevue que je redoutais un peu fut heureusement abrégée par les soucis de l'appareillage. Le second, malgré ses idées larges et sa longue expérience relative au bizarreries fondamentales de la condition humaine, malgré son habitude d'expédier avec une rondeur l'ordinaire et l'extraordinaire, n'avait pu dissimuler un léger flottement de l'âme à la vue de mon ami Dulle qui, en pardessus noir et boutonné, avait exécuté un coup de chapeau exemplaire dans le style ancien élève des grandes écoles. S'adressant à moi, le second demanda si le copain était lauréat du collège des palefreniers royaux, ou vétérinaire de district, ou avaleur de parapluie à corbin, ou quoi? Et sans attendre la réponse, il envoya mon ami Dulle s'installer dans l'entrepont, l'air de me dire : mettez le paquet sous la banquette, on verra ça plus tard.

Ls chevaux furent placés à l'avant, sur le pont, dans des boxes de fortune appuyés au bastingage et grossièrement bricolés avec des bouts de planches, débris de caisses et bâches de rebut. Je n'ai jamais su par quelle voie licite ou illicite, quels enchaînements calculés ou fortuits, quelles négociations commerciales, maquignonnage de dupes, clearing à la sauvette, commission d'Etat, coups de pot ou foire d'empoigne, les chevaux étaient venus de la Prairie à bord du *Star of Ontario*, toujours est-il que cette cavalerie était embarquée pour les Bermudes, moi étant convoyeur avec l'ami Dulle pour commis. Peut-être ignorez-vous que l'accès de ces îles fortunées, à l'époque en tout cas, était rigoureusement interdit aux véhicules automobiles dont les pétarades eussent contrarié une population extrêmement pointilleuse sur

les conditions de son repos. Là, vivait une colonie britannique tout ce qu'il y avait de huppée : retraités de Sa Majesté, commodores à gros foie, oisifs à pedigree, majors à moustaches d'honneur, tous attentifs à faire respecter une règle sévère concernant le rituel de la sieste, la liturgie du bridge, l'impérial ennui du thé sous la véranda, et l'assoupissement des consciences à l'abri du *Times*. Les routes n'étaient entretenues que pour les victorias et les tilburies. Tout bruit mécanique ou échappement de gaz était proscrit d'une atmosphère soignée comme un gazon de golf et l'archipel devait sentir exclusivement la brise de mer, les fleurs, l'eau de Cologne, le havane et le noble crottin. Ainsi ces chevaux anonymes, bâtards de l'imposture et du brouillard, grossièrement parqués sur un vieux maraudeur qui puait l'huile chaude, inquiets et prostrés comme des émigrants, étaient-ils promis aux plus aristocratiques servitudes que puisse rêver un cheval domestique.

Nous voilà donc sortis du Saint-Laurent par un temps froid et bouché, avec nos écuries en proue. Les chevaux étaient rangés face au large, mais le nez sur la cloison de planches et privés du spectacle de la mer. C'étaient de jolies bêtes, encore qu'un peu négligées : deux ou trois bais, un noir et le reste gris moucheté. Entre les deux rangées de croupes, la paille et le foin s'entassaient sur le panneau de cale et chaque matin, après lavage du pont, je retapais les litières et distribuais le fourrage. Je n'étais pas assez marin pour trouver la besogne indigne et il n'y avait pas si longtemps que je travaillais dans une ferme du Manitoba pour ne savoir empoigner avec aisance un manche de fourche. Et puis, par ce temps glacé, il n'était pas négligeable de pouvoir circuler entre les bêtes chaudes et se dégourdir les mains sous les naseaux fumants; cela compensait largement l'inconvénients de travailler en vue de la passerelle. De ce côté-là je dois reconnaître que les officiers n'étaient pas tellement sur l'œil. Mais la première fois que mon ami Dulle vint exercer près de moi ses fonctions mal définies et qu'il crut devoir secouer un peu de paille, il se fit comme un remous sur la dunette.

Le capitaine, un homme triste et doux, déclara que s'il revoyait encore une fois cette espèce de kangourou à paletot tourner autour des bêtes, il ne répondait plus de la conduite du navire. Dulle prit assez bien la chose et se cantonna désormais à l'arrière, avec les deux autres passagers d'entrepont qui étaient un chinois quelconque et un nègre de qualité. Bien qu'enclin à l'arrogance le nègre lui témoignait un peu d'estime, ayant décidé que mon ami Dulle était non seulement un homme savant mais un homme de Dieu, timide missionnaire des entreponts. Souvent, après le travail, j'allais bavarder avec Dulle qui, pendant les longues heures du jour, couché sur sa paillasse dans l'ombre glacée, l'odeur sûrie et le ferraillement des chaînes de gouvernail, avait rassemblé patiemment quelques souvenirs de lycée pour en débattre avec moi, fumant une cigarette au crépuscule. Je notais alors le délabrement progressif de son vêtement : le chapeau résistait bien, comme tous les chapeaux bordés, mais le pardessus, col relevé, commençait à s'aveulir et sur sa chemise crasseuse la cravate papillon faisait une coquetterie un peu louche. Mais Jules Dulle n'avait pas faibli. L'embarquement frauduleux continuait d'alarmer sa conscience demeurée sévère quant à l'imposture hippique, cependant que l'amitié ne bronchait pas, solidement ancrée par delà le bien et le mal. Parfois je croyais bon de le stimuler en évoquant le soleil qui bientôt nous inonderait d'ineffables promesses, mais, à franchement parler, son moral n'était pas gravement atteint, il ne posait aucune question amère sur le but vasouillard de ce voyage infect, se plaignait à peine du dormir et du manger, m'épargnait enfin les remords de l'ingénieur déchu. Ses allusions aux chevaux, jouets innocents de ma fourberie, avaient même, parfois, un léger accent de sollicitude enjouée.

Pour m'aider au pansage du matin et à l'entretien des fragiles écuries on m'avait adjoint un certain matelot qui répondait, avec une satisfaction puérile, au sobriquet de Scotch. Ce n'était pas qu'il fût écossais mais il avait un penchant pour le whisky, comme beaucoup de ses

pareils qui, pour si peu, ne prétendent pas au surnom de Scotch. Il était jeune et pétulant, avec une figure poupine de chérubin voyou et tenait pour dégradant d'avoir à piétiner dans le crottin. J'aurais voulu lui expliquer que ces relents de fumier joints à l'odeur de mer composaient un fameux bouquet historique où surgissait la vision des croisés bichonnant leurs auferrants pommelés dans l'entrepont des nefs bénites, ou l'image des compagnons de Cortez abreuvant d'eau croupie leurs destriers en sueur au fond des caravelles. Mais l'anglais épique ne m'est pas familier, je manque de vocabulaire, et Scotch au surplus n'était pas de ceux qui ont besoin de références ou d'allusions pour se tenir solidement dans le quotidien.

Les choses allèrent fort bien ainsi jusqu'au large de Halifax où le temps se gâta. Forte brise et grosse mer. Le boscot, un maigrichon râleur aux yeux rouges, nous fit assurer les coins de bois des panneaux de cales et visser les portes de fer. Du côté des chevaux ça n'allait pas trop mal, mais on les sentait préoccupés, embarrassés de leurs jambes et maladroits à compenser le roulis. Nous n'embarquions encore que des paquets de mer sans gravité mais nous dansions déjà beaucoup; bientôt quelques bêtes furent prises de nausées avec de larges ondulations du ventre et de sinistres glouglous, et la plupart commencèrent de s'énerver, trébuchant et perdant l'équilibre. Nous allâmes vérifier leurs attaches.

Le premier soir du mauvais temps je trouvai mon ami Dulle accroupi sous l'abri du charpentier, le chapeau enfoncé jusqu'aux oreilles, nullement pressé d'aller rejoindre le nègre et le chinois qui vomissaient dans l'entrepont. Son visage était pâle mais serein, presque méditatif, comme si les mouvements du navire lui eussent révélé quelque aspect nouveau du monde et de lui-même. Il avait reçu de bonnes fouettées d'embruns et son paletot mouillé commençait à perdre les derniers stigmates de la distinction industrielle pour s'orienter vers une carrière encore indistincte. Il faut dire que la lumière pisseuse du crépuscule suait la malveillance; tout ce qu'elle touchait devenait non seulement sinistre mais

sordide et la silhouette ballottée du *Star of Ontario* faisait penser à un vieil ustensile en fer-blanc chahuté dans un flot d'égout. C'est à cette lueur que je voyais le visage de mon ami Dulle et pourtant il m'apparut d'abord tout empreint d'une espèce de noblesse, de cette noblesse qu'il faut bien consentir, en quelques occasions, à certains bourgeois qu'on dit indécrottables. Puis, à regarder mieux son visage un peu distrait, son air plus pensif qu'inquiet, je crus y découvrir les premiers signes d'une altération essentielle et me trouver en présence d'un ingénieur qui fait sa mue.

Enfin la tempête vint. Je vous ferai grâce de la description. Je ne prétends pas que le coup de tabac fut extraordinairement dur, encore que je sois naturellement porté à dire que, de mémoire de marin, on n'en vit de pareil; c'est humain. Tout de même, le vent soufflait fort et la mer se maniait mal. C'est au cours de cette nuit-là que le *Vestris*, paquebot américain, se perdit à quelques milles de nous. Nous prîmes bonne note de ses appels mais nous-mêmes étions en vilaine posture et vraiment ne pouvions rien pour ce confrère en péril. Déjà pour fuir la tempête nous avions changé le cap. Les deux bordées étaient sur pied. L'eau courait dans le poste et pour rejoindre l'un des deux gaillards il ne fallait pas avoir les mains dans les poches. Les écuries avaient volé en éclats.

Une demi-douzaine de paquets d'eau bien ajustés avaient mis en pièces les frêles cloisons de planche et les chevaux effarés s'ébrouaient dans l'écume. Toute la journée nous essayâmes, tant bien que mal, de maintenir le troupeau emmêlé dans ses liens rompus, trébuchant parmi les espars, brinqueballé d'un bord à l'autre, et la nuit nous surprit avec cette folle cavalerie sur les bras. Deux projecteurs braqués du haut de la passerelle isolaient des ténèbres un spectacle rarissime qui tenait évidemment de l'apocalypse et de la mythologie mais qui me rappelait aussi le souvenir du *Nouveau Cirque*, rue Saint-Honoré, où la piste était inondée pour le numéro final. J'avais souvent rêvé être clown et de me mêler à ces

jeux extraordinaires. Voilà qui était fait. C'était drôle, dans une certaine mesure. Les bêtes caracolaient parmi les débris flottants, ruaient, trépignaient dans un clapotis mousseux alourdi de fumier, tandis que le bateau, cul en l'air, hélice folle, tremblait à tout casser. Il y avait là conjonction absolument hétéroclite sinon inadmissible entre deux phénomènes qui devaient raisonnablement se suffire à eux-mêmes. Etaler la tempête et contenir une charge de cavalerie sont deux choses qui, dans un monde bien réglé, ne sont pas appelées à la coïncidence sous peine de surenchère et de cumul nuisible à la pureté du drame, et quant à moi, je n'avais pas encore vu assez de tempêtes pour désirer voir cette rareté qu'est la tempête écuyère ou hippocyclone. Le côté cheval l'emporta; j'étais l'homme fatal de ses carcans de fortune, tout le monde à bord avait le droit de s'en fiche, sauf moi. Tel est le pouvoir de la conscience professionnelle que le souci des chevaux me fit presque oublier les ennuis spécialement marins de la situation, allant même jusqu'à me faire dire aux instants critiques : « Après tout, si ça tourne au vinaigre, j'enfourche un canasson et je me débine de cette chienlit. » Cependant, la fantasia hauturière se cavalait sous le vent et taillait son chemin dans l'hippodrome amer. Quelques bêtes écœurées suivaient le train sans conviction, mais la plupart, soudain délivrées par l'ouragan de leur servitude millénaire, et magnifiées par la peur, se livraient à toutes sortes d'excentricités; les unes se jetaient contre la vague dans un beau mouvement de poitrail à la Marly, les autres dérapaient, glissaient, rebondissaient sur les manches à air ou se cabraient comme les chevaux du Pharaon engloutis dans le sillage des Juifs. Les crinières mouillées vibraient au vent mêlées aux fouets de l'écume et sur les robes ruisselantes passaient des reflets de monstres marins. Ebloui par les rayons d'un projecteur, un cheval étincelant de blancheur s'ébrouait furieusement dans la paille flottante comme le coursier d'Apollon tombé dans les sargasses, tandis que le cheval noir se laissait emporter sans résistance par un retour de lame, comme un chien crevé,

pour revenir presque aussitôt, galopant sur une crête écumeuse dans un style très classique, genre *Passage du Rhin*, puis s'engloutir encore, filer entre deux eaux le long du bastingage et ressurgir devant le guindeau, les flancs zébrés de phosphorescences et les babines retroussées par le vent comme une damnée cavale échappée des infernaux paluds. C'est alors qu'à son licol je vis sauter mon ami Dulle, noir écuyer de ce noir palefroi. Pour venir jusque-là, il avait dû traverser le gué tumultueux de l'arrière submergé, se hisser à l'échelle à demi arrachée par les lames et se paumoyer dangereusement jusqu'au plus cafouilleux de ce carrousel flottant. Nous échangeâmes le grand cri de ralliement des bizuths de la 3[e] A2, et le chahut défiait alors tous les pions du ciel et de l'océan. Bondissant des humides pacages les étalons marins montaient à l'abordage de la nef argonaute, et le *Star of Ontario*, titubant et roulant, fonçait dans la nuit emporté par son attelage en furie. D'un instant à l'autre Amphitrite allait surgir quelque part dans les haubans pour rassembler le quadrige emballé de son cortège, et nous, comme des tritons zélés, heurtés, boulés par le ressac, nous nous affairions dans la chevauchée, pendus aux naseaux des hippocampes dételés.

Par instant les phares de la passerelle, braqués sur nous, donnaient à la scène un caractère artificiel et postiche. L'authentique s'effaçait dans la lumière des projecteurs et tant que j'évoluais sous leurs feux, le sentiment du danger s'allégeait, faisant place à l'ivresse du figurant gagné par le jeu. On devait répéter le clou d'une production mythologique. Là-haut, le second braillait ses exhortations comme le metteur en scène un peu débordé par ses machines et, dans les cintres, Boré en salopette soufflait à pleins tubes pour imiter le chœur des sirènes et la colère des cinquante filles de Nérée. Parfois le roulis m'envoyait dinguer dans la zone d'ombre, contre la paroi immergé, avec de l'eau jusqu'aux oreilles et devant moi le flot vertical et luisant. Puis, cherchant à nettoyer à tâtons les dalots engorgés par les bouchons de fumier, je mettais le pied sur une planche hérissée de clous et

le roulis me renvoyait brutalement en scène sous la lumière grisante et tutélaire, tandis que la voix inouïe de mon ami Dulle gueulait ici comme un charretier de village et là comme un aurige d'Olympiades. Je crois que nous étions tous enivrés par ces rôles de palefreniers de Neptune et que nous apercevions aux flancs de nos chevaux le scintillement des écailles.

Le jour suivant, vers le milieu de l'après-midi, le temps calmit enfin et nous vîmes s'éclairer dans le ciel un pan d'azur qui déjà nous payait de nos peines. Nous n'avions perdu que trois chevaux. Enfin délivrés du cauchemar épique les survivants attachés au bastingage séchaient au doux soleil leur poil mouillé de tempête et de peur. Ils me parurent vieillis. Fantômes de coursiers vidés à jamais de tout esprit chevaleresque. Ils avaient la tête basse, immobile, avec ce gros regard intérieur qu'on voyait jadis aux chevaux de fiacre en stationnement sur l'asphalte humide.

Mon ami Dulle avait regagné son coin, à l'arrière, et, modestement assis sur une bitte, avec le buste bien droit, il se livrait lui aussi aux caresses du soleil. Je lui offris une des cigarettes que le stewart nous avait distribuées. Jules Dulle était en bras de chemise et nu-tête. Etalé sur le panneau, son pardessus séchait, fumait, exhalant les ultimes traces de son passé intègre et le dernier fumet d'une estimable carrière. On n'osait dire encore à quel service il comptait se vouer, mais ce n'était déjà plus un paletot d'ingénieur diplômé.

— As-tu réfléchi, demanda mon ami Dulle, à ce que nous allons faire, au juste, aux Bermudes?

Sa voix ne laissait supposer aucune intention désagréable, elle avait même un accent très détaché qui me surprit et derrière lequel je pouvais craindre encore le dernier sursaut contre l'aventure, le dernier cri de sa conscience d'ingénieur distingué :

— Tu pourras commencer, dis-je prudemment, par faire valoir tes compétences et tes titres.

— Oui, bien sûr, répondit-il, évasif et d'un ton qui

signifiait : si c'est tout ce que tu as trouvé... Puis, après un silence, il reprit :

— Ces chevaux bizarres à la destinée desquels nous nous sommes frauduleusement mais dûment attachés...

— Eh bien?

— Ces carnes hasardeuses pour qui nous avons dépensé un zèle illicite mais sincère...

— Vas-y?

— Eh bien, dit-il en soufflant sa fumée du coin de la bouche avec autorité, eh bien, pour commencer, on pourrait essayer de les vendre?

MERCVRIALE

LETTRES

L'EXEMPLE DE GEORGES NAVEL. — Les lecteurs du *Mercure* connaissent Georges Navel. Ils ont lu de lui, dans la livraison d'août, un récit qu'ils retrouveront dans *Parcours* (1); ils en ont mesuré les qualités. Elles n'apparaissent pourtant pas au premier regard; il faut un plus long compagnonnage avec l'auteur pour les découvrir toutes. Le livre, à cet égard, satisfait davantage qui place peu à peu le lecteur dans un état propre à mieux entendre « le chant profond » de Georges Navel, un auteur si peu auteur qu'il remet comme sans le vouloir les pieds dans les pas de son premier livre : *Travaux*.

Travaux était, sous forme de tableaux pittoresques et attachants, le récit d'une vie de prolétaire : enfance rude pendant la guerre de 1914-18 en Lorraine, apprentissages difficiles et découverte de la condition ouvrière, métiers nombreux et divers. Ce prolétaire, toutefois, n'apitoyait pas sur son sort, pas plus qu'il n'entendait le montrer comme exemplaire ou magnifique. Il ne sacrifiait pas non plus, dans son récit, à l'esthétique à peu près habituelle à ce genre d'ouvrages : la « tranche de vie ». Tout ce qu'il disait de la façon la plus simple, était comme entouré d'un halo poétique.

Encore était-il surtout préoccupé, dans ce premier ouvrage, de faire connaître ses humbles aventures, de nous introduire dans sa vie. Sans abandonner tout à fait ce souci dans *Parcours*, il ne prend plus ces aventures, cette vie, que comme tremplin. Elles sont là, mais débarrassées de leur pittoresque, et comme pour seulement gager de façon solide l'expérience que Navel en tire. Si son ouvrage se présente encore sous forme de récit (non de roman comme il est affirmé sur la couverture), il est, en fin de compte, de méditation.

Méditation sur la condition ouvrière. A l'âge où la plupart

(1) Gallimard.

des enfants vont encore à l'école, l'auteur connaît la vie d'atelier et de chantier. Vie rude, brutale, qui succède sans transition à celle, malgré tout protégée, du foyer. Au contact cordial mais bourru des adultes, la vive sensibilité de l'enfant se hérisse. Il entend parler de la guerre dont il a vu en Lorraine les premiers engagements, et des hommes sur le front. Il comprend que, de cette guerre, il supporte aussi le poids. Il entend surtout parler du désir qu'ont les travailleurs de mener une vie meilleure, de la nécessité pour eux de lutter s'ils veulent l'obtenir. Son frère aîné, antimilitariste parti à la guerre, a versé en lui des idées qui fermentent au contact des militants syndicalistes. Il aime leur sérieux, la dignité de leur vie, leur désir de s'instruire; il se met à leur école. Les événements se précipitent : en Russie, grande révolution ouvrière de Lénine et de Trotsky, grèves en France, fin de la guerre et rebondissement des grèves. L'adolescent participe à celles-ci, devient la proie d'une fièvre d'idéal et de connaissance. Il lit, pêle-mêle, des auteurs fort difficiles, rebâtit en esprit le monde sur des principes justes; découvrant en même temps la solidarité ouvrière, il devient, en compagnie de jeunes gens de son âge, le pionnier des temps futurs.

La fièvre tombe en même temps qu'en France le grand élan ouvrier. Le jeune homme n'abandonne pas ses idées « libertaires », son plus sûr acquis, mais il se convainc du peu de chances qu'elles ont de triompher. Surtout, il voit que si son destin ne se sépare pas de celui de sa classe, il doit, dans les limites de celle-ci, se le forger lui-même. Toujours poussé par le désir de connaître et celui d'éprouver la vie, il commence alors une existence vagabonde. De Pont-à-Mousson à Lyon, à Nice, aux Pyrénées, à Paris, il passe de l'usine au champ, de la carrière au chantier, tâte de tous les métiers, se donne à toutes les tâches, enrichit sa connaissance des hommes, du travail, de la vie. On se bat dans le Rif marocain et il y court (pour se mettre du côté des Arabes); au pied des Pyrénées, il mesure les difficultés de l'entreprise (il lui faudrait d'abord se faire engager chez les Espagnols) et revient. Il se dérobe en même temps au service militaire. Plus tard il va combattre aux côtés des républicains et anarchistes barcelonais, s'aperçoit que dans l'état de désorganisation où ils se trouvent, le don de sa vie comptera pour rien et s'en retourne. Avant que la seconde guerre mondiale ne commence il fait sa soumission aux autorités militaires et connaît la prison. Il clôt le récit de ses expériences sur quelques tableaux de « sa » guerre et de l'occupation. Il sait raconter. Ses notations fines, ses images fraîches et personnelles, ses descriptions discrètes font voir, entendre,

toucher. D'une phrase il reconstitue une atmosphère. Par là, il pourrait retenir même le lecteur pressé.

Pourtant, il attache par des qualités plus profondes, et si l'on s'intéresse à ses aventures, on s'intéresse bien davantage à l'homme qui les vit. Fidèle à l'idéal de sa jeunesse, loyal, fraternel, lié d'abord et avant tout aux hommes de sa classe. Sa condition est celle du paria et c'est bien pour qu'elle change qu'il entend lutter; mais s'il en souffre, il n'en est pas humilié. Elle est le fait des rapports sociaux; elle n'affecte pas ce qu'il sent en lui de commun avec tous les hommes. Il l'assume et, parce qu'il l'assume, il en passe les limites. Qui le verrait casser des cailloux sur une route, creuser une tranchée, façonner à son étau une pièce d'acier trouverait illusoire le sentiment qu'il a de sa liberté, de son indépendance. Il éprouve pourtant tout à fait concrètement ce sentiment et, sauf exceptions, dans l'exercice même de sa tâche.

Parce qu'il ne l'envisage précisément pas comme une tâche, mais comme une épreuve, comme la possibilité à lui offerte d'exercer ses forces, de faire jouer ses muscles, ses sens, son intelligence. Ce n'est plus la matière à transformer qu'il voit, mais lui-même aux prises avec elle, dans la combinaison harmonieuse qu'ils forment ensemble; il finit même par l'oublier. Par une extrême attention à ses mouvements, ses attitudes, il « pousse » sa conscience dans le muscle qui travaille, connaît la portée de son action, évalue sa force de résistance, se rassemble tout entier en lui. Il entre alors dans un sentiment d'euphorie; son travail devient une « danse » où s'exprime la vie de son corps; elle coule de ses doigts, bat dans ses artères, joue dans ses muscles : il est un être vivant. Se sentir vivant, il n'y a pas de joie plus grande au monde.

Cet exercice curieux, renouvelé croirait-on, de quelque pratique hindoue, possède d'autres effets. Il ne donne pas seulement à Navel la sensation d'habiter un corps, de voguer sur un fleuve de vie, il l'invite à sortir de ce corps et à se laisser dériver, c'est un courant qui le traverse. Il n'y a plus de frontière entre le bras qui tient la pioche ou la lime et la matière qui lui résiste, plus de frontière entre la terre et l'homme qui est planté dessus, la conscience s'extravase : « le sol humide me rejoignait en sève d'éther. Comme une eau souterraine, elle traversait mes jambes, rejoignait directement mes tempes, plaçait un linge de menthe au-dessus de mes yeux... » Ou bien au contraire : « La chaleur grésillait sur mon torse nu, j'étais torche solaire. » L'espace disparaît et le temps s'abolit. Buvant à la régalade, il observe : « Dans le geste, mes souvenirs s'éva-

poraient. Je buvais au commencement du monde avant que l'homme soit devenu triste. L'eau et l'azur chantaient dans mes veines. Mon gosier était anonyme, grec ou indien, hors d'époque et d'histoire, une coulée primitive. Je ne savais plus que les usines et les armées existent, qui étaient mes parents, mon âge, mes rapports de prolétaire avec la société. Je buvais du temps pur, un bref instant d'illumination... » C'est l'ivresse cosmique. Elle entraîne deux effets contraires : la dissolution du moi, son rassemblement à l'extrême pointe de la conscience. Autour de l'homme « qui est là », les voiles tombent, les limites disparaissent; on dirait qu'une force universelle, unanime et vague, a choisi de s'exprimer à travers tout ce qui vit, qu'elle l'anime de sa vibration, et qu'il suffise à l'homme de se rendre « poreux » pour entrer dans le courant des échanges. C'est une sensation que bien souvent les poètes nous ont communiquée et restituée par les mots. Le curieux est que Navel, poète sans le savoir, la provoque à volonté et l'éprouve à l'occasion du simple travail manuel.

Ce travail doit pourtant répondre à certaines conditions. Il faut qu'en général il s'effectue en plein air, garde un certain caractère artisanal, et que l'ouvrier possède une autonomie suffisante pour ne pas dépendre de l'ouvrier d'à côté. Le terrassement, la cueillette des fruits et des plantes donnent cette autonomie. Au contraire l'usine avec sa « chaîne », ses contremaîtres, sa taylorisation l'enlève. Rivé à l'étau dans un espace clos grondant de machines, Navel est visité par le phénomène inverse de ratatinement sur soi, d'automatisme, d'assimilation à une mécanique et transporte jusque dans sa vie hors de l'usine la souffrance qu'il y gagne. Sa diatribe contre le « bagne industriel » rejoint alors les revendications de sa classe. Elle doit s'émanciper parce qu'elle a le devoir de vivre humainement. On voit le chemin tout particulier qu'il emprunte pour en venir à des conclusions qu'on justifie en général tout différemment.

On voit aussi quel singulier prolétaire il est. Lié à sa classe et bien de son époque par la perception intellectuelle des problèmes que lui pose sa condition, en fait, ayant transcendé l'une et l'autre par son comportement poétique. Devant l'objet à façonner, la terre à creuser, le fruit à cueillir, il n'est de nulle époque et n'appartient à aucune classe : Adam lâché dans la Création et nouant avec elle des rapports élémentaires qui lui permettent le double mouvement de s'affirmer contre elle et de se sentir comme l'une de ses parties intégrantes. Il « oublie », il s'évade, il fuit, portant par là une condamnation sans appel

contre ce que les hommes en société ont fait du travail. Sa démarche exemplaire ne pourrait être généralisée sans une refonte complète des principes que le monde actuel révère.

Cette expérience d'une vie, cette expérience de la vie, nous est communiquée avec une pudeur et une discrétion admirables. Navel s'est forgé un style net, dépouillé, concret, sans ornement. Monotone sans doute, mais comme pour nous inviter à aller plus loin que le mot et la phrase. Les richesses sont à l'intérieur, lourdes comme un métal précieux auquel l'éclat du jour confère une paradoxale légèreté.

Maurice Nadeau.

Le Balzac de M. de Guermantes, par *Marcel Proust;* in-16 (13×19 cm.), 136 p. (Ides et Calendes). — Trois longs fragments datant de 1909, accompagnés de quatre dessins de Proust et présentés par M. Bernard de Fallois. Ces textes, qui devaient figurer dans une étude sur Sainte-Beuve, sont trois fois précieux. Ils traduisent non seulement une connaissance mais un sentiment de la *Comédie humaine* qui était bien rare à l'époque. Ils montrent à quel degré extraordinaire une recherche apparemment critique était chez Proust vivante et intimement personnelle. Et ils révèlent, sous une forme qui émeut, un état antérieur de quelques grands thèmes du *Temps perdu.* — S. P.

Une mort irrégulière, par *Béatrice Beck;* in-16, 168 p., 250 fr. (Gallimard). — 1940; Barny et sa fille France, âgée de trois ans et demi, sont quelque part dans les Alpes; son mari, Vim, militant communiste, juif, apatride, est mobilisé; il va se suicider. Tout l'absurde, tout l'incertain, tout le désespéré de la vie de Barny : mais pas un seul « grand mot ». Le récit même est dépouillé jusqu'au squelettique; et presque jusqu'à la fin, d'une netteté qui tranche. La petite France a des « mots » étonnants. — S. P.

Les princes du tumulte, par *Pierre Fisson;* in-16 (14×19), 256 p., ill., 360 fr. (Julliard). — Le *Voyage aux Horizons* valut en 1948 le prix Théophraste Renaudot à Pierre Fisson. Son second roman, *Les certitudes équivoques,* paru la saison dernière, était éclairé de ces lumières d'apocalypse qui offrent à la fois un moyen d'expression sincère et des facilités excessives à plusieurs jeunes romanciers d'aujourd'hui. Cette fois, Pierre Fisson traite un sujet réaliste et même technique : les courses automobiles, vues du côté des coureurs et des mécaniciens. Tout près de l'objet, tout près du reportage : l'un et l'autre transcendés par un sentiment de l'épique. — S. P.

Jean Cavaillès, philosophe et combattant, par *Gabrielle Ferrière,* avec une étude de son œuvre par *G. Bachelard,* in-16, 236 p. (Presses universitaires de France). — Pourquoi ce livre est-il aussi émouvant? C'est probablement parce qu'il ne raconte pas simplement la mort d'un grand résistant, mais la vie d'un homme dont les qualités non pas guerrières mais humaines et philosophiques expliquent le sacrifice. Cette tendresse pour ses parents, pour sa sœur, ces amitiés, cette curiosité pour tout ce qui est humain et vivant (cf. ses lettres sur l'Allemagne, ses rapports avec des groupes philosophiques et chrétiens), cette passion pour la recherche philosophique et scientifique, tout cela était fait pour l'attacher à la vie. Mais parce que ses recherches et sa vie même perdaient leur sens après la défaite, il décida de tout sacrifier, même son œuvre, et de lutter. Pour sauver sa raison de vivre, il donna sa vie.

Mme Ferrière a su nous parler de son frère avec la simplicité et la discrétion d'une sœur et d'une amie. Les souvenirs d'enfance sont contés d'une façon charmante, les lettres (qui forment une partie importante du livre) sont bien choisies et nous permettent un contact direct avec cet homme qui aurait probablement été l'un de nos plus grands philosophes et qui

mourut en chef de réseau, sacrifiant non seulement sa vie mais son œuvre. « Tous les éléments d'une grande doctrine étaient à pied d'œuvre, nous dit Bachelard. Après des efforts sans nombre, un grand bonheur de l'intelligence, le bonheur de la synthèse harmonieuse et solide attendait Jean Cavaillès. Il touchait à la récompense de la plus austère des vies intellectuelles. » — A.-M. B.

Seigneur du Nord, par *Henry Castillou*, in-16, 320 p., 350 fr. (Arthème Fayard). — Un beau sujet : l'homme d'action ne cédant pas à la tentation de l'action. Quelques remarques pénétrantes dans le dialogue entre le général chinois Touan et la femme noble et intelligente qui devient sa maîtresse, mais l'ensemble du récit est bien gris. — A.-M. B.

La Demoiselle du Pont-aux-Anes, par *Jean-Jacques Gautier*, in-8 couronne, 360 p., 390 fr. (Julliard). — Si ce roman évoque le monde du théâtre dans sa pittoresque variété, il est surtout l'étude d'un caractère. Un style précis et souple permet à J.-J. Gautier de fouiller son personnage, l'auteur dramatique Lauricoste et de nous montrer en lui l'écrivain, tantôt exalté tantôt aridement lucide, faisant souffrir l'homme, qui voudrait vivre. Une fille étrange libère les forces que Lauricoste étouffait en lui. Grâce à elle, il écrit son œuvre la meilleure : Le Pont-aux-Anes. Mais ces forces une fois libérées le dévorent. Le roman se termine de façon hallucinante (on pense à la *Dame de Pique*, au *Joueur d'Echec*) par le déchainement d'une pensée qui mêle le vrai et l'imaginaire, et obéit simultanément à la magie et à la logique. Bien composé et bien écrit, ce roman repose sur un fond d'observations fines et souvent pleines d'humour qui donnent beaucoup de vie aux différents personnages (dont certains sont réels, nommés ou reconnaissables) et au fantastique lui-même. — A.-M. B.

Cinq filles et un fusil, par *Jean Orieux;* 334 p., 390 fr. (Flammarion). — Fusil est un surnom; et cela fait six filles en tout. Jolies, et vives, et gaies; mais six filles quand même, ce qui, vers l'an 1880, joint au phylloxéra dévastateur, suffit à vous parachever une ruine, celle de la maison de Montramé, rejet de haute souche qui s'étiole dignement dans son manoir périgourdin. Un excellent roman, ni cru, ni mièvre, et bien français, tout assaisonné qu'il est d'ironie légère avec un parfum de vieille race et de terroir. — S. B.

Eva, par *Daniel May*, in-8 couronne, 224 p. (Corrêa). — A peine un prétexte à ces pages, confession (dédiée à qui pour nous reste l'inconnu) d'une jeune fille juive, trop intelligente sans doute pour une vie de surface et qui poursuit en vain sa quête sentimentale et sensitive. La forme, très pure, autant que l'intérêt valable de cette analyse féminine, donnerait à ce livre un suffisant attrait; on admire mieux encore qu'il soit écrit de main d'homme. — S. B.

Les joies de La Tulipe, par *Celou Arasco;* in-8 couronne, 224 p., 360 fr. (Julliard). — La Tulipe est le sobriquet d'un pauvre gosse mal venu — mais pur et profond comme le sont parfois les attardés — qui n'a que le pauvre amour de sa mère pour le protéger des malfaisances humaines. Pour peu vraisemblable qu'il soit (et ne cherchant point à l'être), ce récit touche par son étrange climat de simplicité naïve et presque pathétique. — S. B.

Les Lys et les Chênes, par *Antonio Aniante;* 124 p., 250 fr. (Ed. Universelles). — Frappé d'abord par cette idée que les génies s'éteignent jeunes (et parmi les lys figurent Raphaël, Shelley, Bellini...), A. Aniante a dû constater qu'il en était de perdurants. Les chênes, ce sont Moïse, Michel-Ange, Gœthe, Maeterlinck, etc... La mort de chacun devient prétexte à méditations qui ne résolvent rien, mais n'y prétendent pas. — S. B.

Les dents longues, par *Jacques Robert* (Julliard). — Littérature? Si l'on veut... On a le choix entre Défense et illustration de la langue journalistique ou Servitude et petitesse de la presse (une certaine). Avec recette fleur bleue pour concilier la passion du métier, qui est censée le purifier, et l'amour conjugal. L'aveu est dans le titre comme le ver dans le fruit. Pages vivantes en tout cas, le moins qu'on puisse pour évoquer un monde entre tous fiévreux. — S. B.

Livres reçus. — *L'an Mil*, par Ed. Barthélemy (L'Amitié par le livre); *La Seine a pris la mer*, par André Stil (Ed. Français Réunis); *Découverte du Monde*, par Robert Serrou (Ed. de la Revue « Terre des Hommes », Bateau ivre); *Un amour allemand*, par Georges Auclair (Gallimard); *Ludovic le Pos-*

sédé, par Pierre-Jean Launay (Corrêa); *Les Années trente. I. Aux Innocents les mains pleines*, par Jean-Marie Delettrez (Émile Paul); *Le meurtre rituel*, par Paul Seraut (La Table Ronde); *Les coqs de minuit*, par Pierre Gamarra (La Baconnière); *Autre temps, autres mœurs*, par Rosita (Ed. La Tour du Guet); *On ne remonte pas les fleuves*, par Rémi du Rhône (Regain, Monte-Carlo); *L'Amour en bouton*, par François Denœu (Editions de Minuit).

POESIE

CENDRIER DU VOYAGE, par *Jacques Dupin*. Avant-propos de René Char. Frontispice d'André Masson. (G. L. M.). — C'est dans le premier poème de cette remarquable plaquette de début, *Les Enfants du Glas*, qu'il faut chercher la représentation de la vie antérieure de Jacques Dupin — qui est aussi, pour reprendre les termes de l'avant-propos de René Char, celle des « échecs successifs de l'homme finalement innocenté par la poésie ». Si l'on en croit la parabole du poète, cette vie est aujourd'hui révolue, au point que « l'homme innocenté » a quelque peine à reconnaître l'ancien coupable, ou « l'enfant du glas » qu'il était : « En allée, cette voix, sans échos — les murs sont souvenirs — et je suis le dernier à l'entendre, et de si loin que ce n'est plus ma voix. »

Dans les textes qui suivent, la métamorphose n'est pas toujours accomplie. L'esprit du poète se heurte parfois à de la prose opaque, et « le rameau du nouvel amour » se mêle encore à des branches mortes. Mais — « qui verra ira » —, par delà les maladresses et les références aux maîtres bien-aimés, il y a dans ces pages un besoin violent de traverser le miroir ou le rideau de flammes, une lucidité généreuse qui accepte d'avance tous les risques de « la folle incorporation du hasard à la chair » :

« Volcan, je te jugule. Et le tendre moribond vit sa jeune fumée s'étonner et disparaître. Il aimait ceux qu'on tue par erreur, ceux qui passent sans regard. Il est mort d'une orgie de lumière, entre deux fatigues, entre deux nuages. »

Il y a aussi des Fêtes et des Noces, et d'étranges débats vus à travers « les brisées de la lumière ». Il y a enfin cette lutte incessante du poète contre la suffocation des mots. — Toutes choses qui font augurer qu'au terme du voyage à l'intérieur des murs de l'enfance dont ce bref recueil est le reliquaire, c'est la liberté aperçue de toutes parts, et « c'est la naissance illimitée qui commence de naître... »

LE THEATRE DE LA CHRYSALIDE, par *Romain Weingarten* (Jean Aubier). — L'esprit de prophétie qui anime les mieux doués d'entre nos jeunes poètes est l'un des phénomènes remarquables de cette époque sans issue bien nette, et — si l'on en juge par ceux qui ont choisi le néant comme thème principal de leurs rêveries ou de leurs réflexions — sans espoir et sans regret. L'esprit pas encore incarné s'en va donc à la conquête d'un corps qui l'héberge pour la durée de la vie, pour la traversée de la saison. Et c'est là le spectacle (car il s'agit de théâtre autant que de poésie) que nous proposent, avec leurs moyens propres, Henri Pichette, l'auteur des *Epiphanies*, et Romain Weingarten, l'auteur d'*Akara*.

Il faut dire tout de suite que cette génération de poètes n'est pas aussi spontanée que l'on pourrait croire. Antonin Artaud doit être considéré comme le grand initiateur de cette projection panique dans le futur, qu'accompagne ce besoin de confession intégrale — cette volonté de dénudation qui fait de l'*Age d'Homme* de Michel Leiris (et des « illustrations » lyriques contenues dans *Haut Mal* du même auteur) une œuvre parfaitement exemplaire.

Il est vrai qu'Artaud ou Leiris opèrent aux confins, et comme en dépit de la littérature : ils témoignent de leur saison humaine. Romain Weingarten et Henri Pichette, eux, parlent avant l'expérience et, pourrait-on dire, du sein de la chrysalide qu'ils ne sont pas encore à même de rejeter. D'où cette langue un peu folle, pleine d'effets radiophoniques, qui fourche à la fois dans l'audace et la convention. Qui fait que les plaisances (« l'étoile au creux de ta main est une eau douce à boire ») succèdent aux déplaisances (« Lorsque les seiches crieront sur tous les rivages du monde ») presque sans transition.

De ces deux « poètes parallèles », Pichette est sans doute le plus inventif. Mais il y a plus d'apparente logique dans Weingarten, dont le drame semble noué autour d'un certain totem et de ses métamorphoses : « C'est l'irruption du totem dans cet être, lorsque par sa voyance il a suffisamment remué l'écharde de ce totem, quand ce totem le concernait encore. » Cette guerre intérieure, cette alternance de viols et d'expulsions peut-elle être exprimée par les moyens de l'écriture? Nous voudrions qu'elle le fût — malgré l'affirmation contraire du poète — parce que *Le Théâtre de la Chrysalide* nous intéresse, et nous *concerne* peut-être, qui sait?

•

INTRODUCTION A LA PSYCHANALYSE DE MALLARME, par *Charles Mauron* (A la Baconnière). — L'excellent essayiste de *Sagessse de l'eau* et de l'*Homme triple* — qui est déjà l'auteur d'un très utile *Mallarmé l'obscur* — s'applique à recomposer, à partir de l'œuvre discontinue et de dimensions réduites que nous connaissons, la grande œuvre cohérente que Mallarmé avait en projet. Il n'est pas douteux que les « fragments » mallarméens sont « comme autant d'îlots reliés par l'ampleur des grands fonds », ou des grands thèmes de son inconscient. Charles Mauron dégage lumineusement le plus important, peut-être, de ceux-là : il s'agit de la mort de Maria Mallarmé, jeune sœur du poète, qui le frappa dans sa quinzième année, et dont il n'est pas exagéré de dire qu'il assombrit toute son existence. (Plus tard, le nom de « sœur » sera donné tour à tour à Ettie Yapp, l'amie de Cazalis, à celle qui devint sa femme, et à Méry Laurent.)

Charles Mauron critique ensuite, avec beaucoup de finesse et de bon sens, le diagnostic un peu simpliste du Dr Jean Frétet contenu dans l'*Aliénation Poétique*, livre qui fit quelque bruit il y a trois ou quatre ans. Puis il met en évidence la sensibilité de Mallarmé aux saisons — été faste et hiver néfaste —, et son hésitation à fonder un foyer, bien compréhensible au demeurant : le poète se sent écrasé d'avance par son futur rôle de père de famille et de maître de maison.

La seconde partie de l'essai est consacrée à l'étude de la crise métaphysique comprise entre *Hérodiade* et *Le Coup de dés*. Elle met au jour ce triple mouvement de l'angoisse mallarméenne : *a)* Creusement de l'angoisse jusqu'aux frontières du suicide. *b)* Résignation à l'angoisse, ou « l'ennui derrière la vitre ». c) Echappatoire à l'angoisse par l'érotisme.

Cet ouvrage s'achève par l'application du mythe d'Orphée à Mallarmé, et par une passionnante discussion des diverses méthodes d'investigation poétique possibles à partir de l'explication de textes. Toute question de psychanalyse écartée — Charles Mauron sait qu'il rend un hommage peut-être excessif à la mythologie et à la terminologie freudiennes —, cette scrupuleuse « explication souterraine » marque une date et comme un nouveau départ dans l'exégèse mallarméenne. C'est à la fois l'ouvrage le plus probe et le plus audacieux que nous ayons à ce jour sur cette vaste question.

Maurice Saillet.

Rimbaud, par *Etiemble* et *Yassu Gauclère* (« Les Essais », Gallimard). — Edition corrigée, et augmentée d'un appendice (Rimbaud vingt ans après), d'un ouvrage qui rendit service en critiquant avec beaucoup de verve et de bon sens les diverses interprétations de Rimbaud (catholique, communard, logicien, voyant, voyou, etc.). Relu aujourd'hui — sommes-nous plus exigeants? — il semble un peu trop cavalier pour une étude littéraire, et pas assez pour un pamphlet. Nous attendons avec impatience « Le Mythe de Rimbaud », auquel Etiemble travaille depuis douze ans.

Trouvé dans la rue, par *Jean Welle* (Pierre Seghers). — En révolte contre le réel et le surréel, et en quête de paroles simples et chaleureuses dans les divers lieux où la misère humaine tient ses assises. Une voix d'homme et de vrai poète.

Le poème de la mer, par *Luc Estang* (G. L. M.). — Il s'en faut que l'ambition de composer un grand poème bien articulé trouve ici sa récompense. Il s'en faut d'un rien de *fatalité* en plus et de rhétorique en moins. Luc Estang était sans doute trop sage quand il écrivait *Transhumances*. Mais il était naturellement sage, et peut-être plus original. Aujourd'hui, ses alexandrins évoquent Valéry; ses quatorzains, Pierre Emmanuel; et *Le Poème de la Mer :* une parade de mots abstraits.

Cahier d'histoires naturelles, par *Jean l'Anselme* (Pierre Seghers). — Désolant de grâces minaudières et d'orthodoxes niaiseries. Est-ce là un « poète militant »?

Francis Jammes, par *Robert Mallet* (« Poètes d'Aujourd'hui », Pierre Seghers). — Parmi les maitres de l'abandon et du naturel poétiques, Francis Jammes fut sans doute, avant Apollinaire et la guerre de 1914-1918, le plus imité et le plus visité de tous : le pèlerinage à Orthez était alors de rigueur, pour le jeune poète russe Ilya Ehrenbourg comme pour le riche amateur A. O. Barnabooth. Après *De l'Angélus de l'aube*, hélas, la grande province exotique de Jammes s'est peu à peu rétrécie. A sa mort, elle n'était plus qu'un canton, ou si l'on veut, une grande paroisse. Robert Mallet proteste à juste titre contre cette désaffection. Et il dit bien ce que fut l'art du poète, et ce qui, dans son œuvre, mérite de demeurer.

Trophées de la pénombre, par *Florence Milo* (G. L. M.). — La rose de l'allégorie est toute barbelée d'épines. C'est dire que les poèmes de Florence Milo sont comme des pétales teints d'un léger sang.

Pétrus Borel en Algérie, par *Enid Starkie* (Basil Blackwell, Oxford). — « Jeune France » et poète aux environs de 1830, Pétrus Borel fut inspecteur de la Colonisation en Algérie, de 1846 à 1859, année de sa mort. Enid Starkie étudie ses rapports tumultueux avec l'administration. C'est une besogne méritoire, mais ingrate — dont s'était dispensé Aristide Marie, à qui l'on doit le seul ouvrage d'ensemble sur la vie et l'œuvre du Lycantrope.

Pont de l'Etoile, par *Christian Maurel* (Pierre Seghers). — Fables et comptines qu'un Petit Poucet joueur, mais bien d'aujourd'hui, égrène le long de sa route. Une pointe d'âpreté et une fantaisie déjà personnelles. Bon petit livre de début.

Jean Cocteau (« Empreintes », N° 7-8, L'Ecran du Monde). — Les vivants et les morts se sont joints pour tresser à Jean Cocteau une volumineuse couronne de louanges et d'affections. De son côté, il apporte sur lui-même d'inappréciables documents, allant de la lettre de famille qui le décrit à sa naissance (« il n'est pas laid du tout c'est un joli petit vieux »), aux plaisanteries calligraphiées d'Erik Satie, qui lui donne du « gros vieux ». Et c'est bien ainsi que nous voyons ce cher Jean, dont la jeunesse se perd dans la nuit des temps.

Le scaphandrier des rêves, douze collages par *Max Bucaille* (G. L. M.). — Max Bucaille « fait avouer » (pour reprendre l'expression de son préfacier, le poète Jean Laude) les illustrateurs de Jules Verne, de Gustave Aymard, de Ponson du Terrail, ainsi que les « artistes nobles » du genre Olivier Merson. C'est un système d'accusation parfois poétique et, en tous cas, un aimable passe-temps.

Jean Sans Terre, par *Yvan Goll* (Pierre Seghers). — Ces chansons de Jean sans Terre — Juif Errant mâtiné de Jean de la Croix — sont les meilleurs poèmes d'Yvan

Goll. Ils méritaient la réimpression.

Feuilles d'almanach, par *Robert Guiette* (G. L. M.). — Petits soupirs quotidiens et remarques diaphanes qui s'évanouissent dans l'air du temps.

Le voleur de feu, par *Robert Goffin* (L'Ecran du Monde). — Le poète Robert Goffin a la malchance d'avoir sept oncles (pour reprendre le sous-titre du *Panama* de Blaise Cendrars), et au moins autant de fées marraines, qui tirent à hue et à dia dans ses romances, dans ses blues, dans ses viornes. Sans parler des familiarités que n'excuse nullement « l'amour de la poésie », cet itinéraire entre les rois du jazz et les reines des poètes, avec arrêt obligatoire dans l'inspiration patriote, est un peu trop chargé pour être convaincant. — JUSTIN SAGET.

THEATRE

POOF, d'Armand Salacrou *(Théâtre Edouard-VII)*. — Il y a un peu plus de vingt-cinq ans, Jules Romains, se souvenant d'avoir étudié l'art d'Hippocrate, nous donnait *Knock ou le Triomphe de la Médecine*, où les médecins déclarèrent volontiers trouver une satire de la clientèle plus encore que de leurs congénères. Et voici que Salacrou, qui fut lanceur de produits et fabricant de slogans nous donne *Poof*, dont le sous-titre pourrait être : *Le Triomphe de la Publicité*. Ce n'est pas imitation certes, mais observation parallèle, par deux esprits clairvoyants, de deux phénomènes sociaux propres à notre temps. Les deux pièces s'évoquent irrésistiblement l'une l'autre. On se prend même à rêver que la fantaisie d'un troisième auteur le conduise à confronter les deux héros. Tristan Bernard avait ainsi projeté un *Malade Imaginaire soigné par le Médecin malgré lui*. Knock en présence de Poof, que se passerait-il? Knock réussirait-il à droguer Poof? Poof parviendrait-il à suggestionner Knock?... La pièce de Salacrou pourrait s'intituler : satire féerique. Les personnages circulent, dans une manière de farandole aux brèves répliques, entre les angles de trois coins de rues, parmi des maisons qui changeront de façade comme Cendrillon change de costume. Comédiens grimés et toiles peintes semblent participer à une seule vaste danse, fouettée d'allègres tirades et piquée de brillantes sentences. Du Salacrou *swing* qui se calmera quelque peu dans la seconde partie de l'action pour laisser la parole, pendant deux scènes excellentes, au Salacrou satiriste historien.

Poof, malchanceux distributeur de prospectus dans une petite ville somnolente, est brusquement frappé d'un éclair de génie. Il devine qu'il faut d'abord créer un état de confiance et de désir chez le client éventuel, faute de quoi la meilleure marchandise est dédaignée. Pour vérifier son hypothèse, il tire de sa

poche son ultime billet de cinquante francs et entreprend de l'offrir à tout venant pour vingt sous. L'affaire est tellement insolite que personne n'y croit, bien entendu, et que le billet reste sans acquéreur. D'où Poof conclut que le secret essentiel d'une réussite commerciale ne consiste pas à fabriquer telle ou telle marchandise, mais à fabriquer des clients. Il entreprend donc de cultiver en grand le slogan « cet engrais que fait fleurir le désir » et bientôt il éblouit et bouleverse par ses fantaisistes démonstrations les médiocres boutiquiers qui se sont accoutumés à végéter sur la place de la petite ville. Le maigre et pâle pharmacien a mis vainement au point dix-sept spécialités excellentes pour dix-sept sortes de maux. Il lui démontre qu'une seule suffirait, car, ajoute-t-il, « par vos diverses poudres, élixirs et sirops, le client n'achète jamais qu'une seule et même chose : la santé ». Le pharmacien (il s'appelle Rampan) accepte de se transformer en vieillard florissant et chevelu, et de sauter à pieds joints par-dessus les chaises, aux yeux de ses concitoyens, ce qui permet à Poof de lancer une première formule : « Sautez et bondissez grâce aux sels du pharmacien Rampan ». Il en ira de même pour le marchand de savon : « Ne vendez pas de savon, vendez la beauté de ce portrait de votre aïeule quand elle était jeune fille, les gens achèteront cette beauté à travers votre savon ». De même pour le garagiste : Ne vendez pas des pneus, mais les paysages que vos pneus permettront de visiter. Et le tableau se couronne d'une manière d'apothéose, où Poof réussit à envoyer tous ses concitoyens chez le fabricant de médiocres conserves, au moyen de ce slogan génial : « Les primeurs nous attendent! »

Poof, à l'acte suivant, est devenu une manière d'empereur, assuré de faire penser et agir dans le sens décidé par lui les millions d'individus suggestionnés par ses campagnes. La petite ville ruisselle de panneaux éclatants, et flamboie, le soir, des néons multicolores. Les timides boutiquiers de naguère sont devenus les opulents membres de son conseil d'administration, standardisés d'ailleurs dans leurs vêtements, leurs moyens de transport, leurs nourritures, leurs soins et leurs jeux par les commandements publicitaires de Poof. Au sommet de la gloire et de la puissance, Poof connaît la satiété et la mélancolie. Il voudrait un jour être admiré pour lui-même, et non parce qu'il possède l'art de fabriquer chez autrui l'admiration. La publicité a communiqué à sa propre vie son déconcertant caractère de chimère lucrative. Il découvre un jour que sa parfaite secrétaire est belle : il fait de sa photographie l'enseigne de son trust, et il en inonde magazines et murailles. La jeune femme est bientôt obligée de ruser

quand elle rentre au modeste logis maternel, avec une foule de pèlerins curieux de la contempler. Poof se sent amoureux d'elle, mais cet amour est peut-être né lui-même du mirage publicitaire : Poof ne peut arriver à démêler s'il n'a pas obéi à sa propre suggestion. Knock ne va pas si loin, et ne réussit pas à se mettre soi-même en traitement...

Enfin le pouvoir toujours grandissant de Poof suscite des réactions : quelques révoltés entreprennent de se grouper dans une ligue contre la publicité. Mais quoi? pour agir il faut être forts, pour être forts il faut être nombreux. Où et comment atteindre des sympathisants, proclamer ce que l'on croit juste, provoquer des enthousiasmes, décider des adhésions? Une campagne publicitaire est inévitable, et les ennemis de la publicité deviennent eux-mêmes obligatoirement les clients de Poof.

Toute la pièce est traitée dans un style de féerie fantaisiste et ironique où l'humour de Salacrou étincelle et chatoie tout à son aise. Elle avait été écrite voilà tantôt quinze ans pour la Compagnie des Quinze, première postérité de Copeau. Ceux-ci craignirent ses allures, alors insolites, de satire-ballet. Depuis lors, nous nous sommes accoutumés à ces libertés scéniques, notamment avec Grenier-Hussenot. C'est d'ailleurs Yves Robert, leur inoubliable Liliom, qui joue Poof, et qui a orchestré tout le spectacle dans leur style si agréable.

Il est escorté, depuis les débuts de son personnage en homme-sandwich jusqu'à son apothéose, par un copain futé, dévoué et enthousiaste qui ne s'exprime qu'en pantomime. L'acteur se nomme Guy Piérault, son jeu est d'un humour, d'une cocasserie et d'une vivacité proprement admirables. Voilà un succès de muet dont il sera beaucoup parlé.

Dussane.

CINEMA

ASSEZ DROLE, ASSEZ TRISTE. — Un excellent hebdomadaire a, cet été, sollicité des opinions sur le cinéma. Odette Joyeux et Gabriel Marcel ont répondu avec une pertinence qui n'a surpris personne. Rachilde a parlé avec son cœur et n'a pas proféré de sottises. Mais je préfère les autres réponses. Le duc de la Force a trempé sa plume dans l'airain : « Le sage de l'antiquité ne

disait-il pas que la langue était à la fois, etc. » En revanche, les parallèles de Rosemonde Gérard ont un gracieux envol :

> *Devant le Cinéma je suis deux fois ravie*
> *Puisqu'il est à la fois le Théâtre et la Vie!*

Il me plaît bien que les enquêteurs d'été entreprennent de sonder l'opinion. Le principe du referendum auprès des profanes est lourd d'enseignements probables. Que dis-je même? Il donne naissance à un ensorcelant chapitre de sociologie. Pour moi, il est encore deux ou trois techniques et spécialités que je n'ai pas explorées complètement, telles que la scénopégie, la scicissiparité et la schistoïde. Je signale le fait aux enquêteurs d'été, en leur laissant un généreux délai de réflexion de plusieurs mois. Ils pourront, le moment venu, faire l'ample moisson de mes opinions excédentaires.

Toutefois, l'enquêté doit-il se garder d'être prolixe. Jacques Lemarchand nous en avertit. Voilà un romancier sensible, comme chacun le sait. Voilà encore un chroniqueur aimable, disert, peut-être un peu bien retors. Donc, cet excellent garçon, respecté de toute la tribu, sort, sans provocation, du domaine théâtral qu'il a élu, où il s'ébroue pour le plaisir du lecteur. C'est pour déboucher dans la province voisine. Deux longs articles, dont il résulte, une fois dépouillées les transitions, ronds-de-plume, amuse-gueules et menues ironies, qu'il n'aime décidément pas le cinéma parce qu'il a rencontré Tarzan à Angoulême. Les mauvaises fréquentations perdent ainsi les âmes les meilleures. Evidemment, la prochaine fois que je rencontrerai Jacques Lemarchand, je lui communiquerai quelques titres. En attendant, qu'il me laisse lui rappeler l'histoire de ce canonnier qui dit à Henri IV :

— Sire, nous n'avons pas tiré le canon pour sept raisons. La première, c'est que nous n'avions pas de canon.

Je ne dis pas que Jacques Lemarchand a sept raisons de ne pas prononcer sur le cinéma, mais seulement une. Henri IV, donc, répondit :

— C'est bien, mon ami, vous pouvez disposer.

Cette fable peut s'entendre d'ailleurs comme un documentaire sur l'âme des canonniers. On se fût passé d'un documentaire sur l'âme de Jacques Lemarchand aux prises avec la non-découverte du cinéma, ou de la scénopégie. Il est d'ailleurs regrettable que Jacques Lemarchand n'ait pas regardé au delà de Tarzan, car il eût armé sa plume de quelques arguments, et nous aurions ri avec lui d'assez bon cœur.

Les festivals, par exemple, dont le critique du *Mercure* s'est prudemment absenté cette année, mais dont il lui revient quelques échos. Celui de Venise a bénéficié du forfait cannois et du splendide isolement communo-tchèque de Marianské-Lazné. Un jury italien d'attachés de cabinet et d'ecclésiastiques auxiliaires a donc prononcé, à l'usage du monde occidental. *Justice est faite* a reçu le grand prix. C'est, comme on croit l'avoir dit déjà, une œuvre pesante, habile, ambitieuse au niveau de la médiocrité. Le sort d'une accusée est suspendu au verdict de jurés qui représentent le kaléïdoscope de l'opinion et des classes. Censément. Chacun a son problème, une maîtresse ou un enfant malade. Jouent alors les réflexes conditionnés, et c'est d'eux en suprême analyse que dépend le sort de l'accusée. Quelque chose comme un assez bon film d'Henry Bataille. Le plus cocasse, c'est que ces ecclésiastiques auxiliaires n'auraient pas élu *Justice est faite* si l'un des jurés n'y proclamait la relativité du jugement des hommes et l'équité de la justice de Dieu. Pitié pour Dieu! Notez qu'*Orphée*, *La vie commence demain* et la *Ronde* — pour ne mentionner que le meilleur de la seule participation française — étaient en compétition avec cette œuvre pédestre; enfin que l'on établirait sans grand mal une liste de vingt films qui, selon le consentement commun, sont de plus haute qualité et qu'on a pu voir à Paris en 1950. Mais rien de tout cela ne paraît importer à personne. Un film français a gagné, la presse française est bien contente. Un, deux, trois, Vive la France!

Justice est faite et l'implacable sérieux avec lequel l'ont accueilli les hebdomadaires et leurs enquêtes d'automne — faut-il être pour ou contre l'euthanasie? la justice populaire? l'homme peut-il tuer l'homme? — font un assez bon exemple de l'horrible médiocrité didactique et du coq-à-l'âme qui submergent notre province. On commence par distinguer entre la forme et le fonds, avec quelques siècles de retard sur le critique littéraire, mais comme les certifiés d'études. On finit comme on devait finir. Par se réjouir qu'un consciencieux jury catholique romain-vénitien, composé par le ministre de l'Intérieur, décerne son coquetier à *Justice est faite*. Pitié pour le coquetier! Peut-être a-t-on acquis le droit de rire un bon coup, justement parce que, au lieu de se faire l'intrépide champion de l'art pour l'art à tout prix et en toutes matières, on n'a cessé de plaider pour le réalisme et l'honnête incarnation sociale; parce qu'on pense que la représentation des hommes entre eux est la vocation centrale du cinéma; parce qu'on voit que même une comédie simplette gagne à se dérouler, plutôt qu'à Vienne ou Tanger comme les décorateurs

de film imaginent Tanger ou Vienne, à Puteaux précisément, ou dans l'île de Todday, comme *Whisky à gogo*. Un temps, on espéra que le *Voleur de bicyclette* (que Jacques Lemarchand n'a pas vu, mais il préfère l'*Ambigu*, et tranche qu'il faut bannir le cinéma des pages de spectacles, d'un joli mouvement de plume), on espéra, disons-nous, que le *Voleur de bicyclette*, par sa seule éloquente existence et parce que le mouvement se démontre en marchant, ferait table rase de ces insanités sur la forme et le fonds. Voilà un film qui posait sans discours le seul problème qui nous poigne tous. Comme il ne conclut pas qu'il faut entrer en religion, les partisans du fonds l'ont, aux Etats-Unis, amputé de plusieurs scènes et, dans les autres Etats-Unis, ils lui ont adjoint un discours, justement, de M. Togliatti et emprunté aux actualités. On peut prévoir et prédire la victoire totale des partisans du fonds. Ce jour-là, pour tout film et potage, on nous offrira des montages mythologiques sur un pape ou l'autre. Les esthètes trouveront des qualités d'avant-garde à *Justice est faite*, à Charles Spaak et à Henry Bataille. Jacques Lemarchand aura gagné. Nous sommes sur la route.

Jean Quéval.

Captives à Bornéo. — Ce film américain de Jean Négulesco consacré aux civils — hommes, femmes, enfants — de Bornéo, sous l'occupation japonaise, est, que l'on sache, le seul témoignage du cinéma anglo-saxon sur l'univers concentrationnaire. Il est tiré du livre d'une Américaine, Mrs. Keith, incarnée par Claudette Colbert. Je ne connais pas le livre. Il y a toute apparence qu'il s'agit d'un témoignage sincère, respecté par le film, dont les qualités sont claires. Vérité des épisodes, variété des caractères — anglais ou japonais — absence de charge. Le principe de semblables adaptations est légitime, pourvu qu'elles soient fidèles, en reconstitution dramatique et en couleur locale, ce qui semble être le cas. Légitime au nom de la vulgarisation du problème sociologique le plus pressant de l'époque; au nom de la charge supplémentaire d'éloquence que la vision apporte avec elle. Quelques réserves, pourtant. La narration est terriblement littérale. Ensuite, se pose, de plusieurs façons, le problème de l'auteur, Mrs. Keith. Son point de vue de mère de famille encore en compagnie de son fils mais séparée de son mari ajoute et ôte de l'intérêt au récit. Personnellement, j'aurais préféré, à partir de la matière du livre, une construction franchement unanimiste. Je trouve étrange aussi qu'elle soit incarnée, sous son nom, par Claudette Colbert. Imagine-t-on les mémoires de Thyde Monier interprétées de son vivant par Viviane Romance? Non que Claudette Colbert soit mauvaise. Tout au contraire se tire-t-elle mieux qu'honorablement d'affaire, bien, et d'autant plus que ce n'est pas exactement son emploi de prédilection, et que nous ne pouvons pas ne pas voir une autre Claudette Colbert en surimpression.

L'éternel mirage. — Bien joué, bien cadré, des éclairages savants, comme dans tous les films suédois. Construction centrale habile — la substance de l'anecdote consiste en un long récit au passé qui s'encadre entre le prologue et le dénouement. Pourquoi le film manque-t-il son objet et fait-il sourire? C'est que l'histoire — père guetté par la cécité et fils bossu, tous deux amoureux d'une demoiselle de théâtre qui sombre dans l'alcoolisme et la prostitution, et tous deux marins, comme il se doit — est trop banale pour tant

de prétention symbolique et psychanalytique, pour tant de lenteur, de componction, de complaisance. La morale de l'histoire est toujours comme en surcroît de l'histoire, comme chargée de signes, de signes soulignés. En outre, l'accent, tout au moins pour une sensibilité française, est toujours à contre-temps. Quand papa se jette par la fenêtre après avoir feinté les flics, après s'être barricadé, après avoir laissé entendre depuis une heure qu'il est aveugle quasiment, après avoir martyrisé l'équipage, sa dame et sa concubine, ce sommet dramatique fait rire. Pourquoi, enfin, cette histoire? C'est comme si la prophylaxie sociale avait tué les sujets de films, comme s'il n'en substituait plus, en Suède, que d'anachroniques, comme si, aux yeux des Suédois, par effet de mélancolie et de compensation, le cinéma s'était arrêté depuis l'*Ange bleu.*

Les amants du Capricorne. — Anglais d'Hollywood, Hitchcock a connu une période faste, celle de l'Angleterre, celle d'avant Hollywood; puis une période de grand metteur en scène selon les canons de la recette. Après la *Corde*, où il réussit la prouesse sans objet de tourner en un seul plan et où il révèle une Amérique universitaire de trente ans en retard sur l'Europe (mais enfin, c'était un filon de quelque importance), voici les *Amants du Capricorne*. On avait remarqué déjà sa tentation, celle de la complaisance pour les acteurs, celle de la complaisance pour lui-même, qui entraînent le grossissement des effets, l'alourdissement du récit, un empâtement presque obscène. D'une part, il est le maître incontesté de l'angoisse et de l'ambiguïté du *suspense*, comme il le prouve notamment dans *Soupçons* et dans l'*Ombre d'un doute*. Dans ce dernier film, en particulier, l'économie des moyens ajoute à l'intérêt de la vision. D'autre part, souvent, il s'attarde et il en ajoute. C'est ce qu'il fait dans *Rebecca* (1940). Dans les *Amants du Capricorne*, il s'abandonne complètement, et il s'effondre. C'est l'un des récits les plus lents, les plus pompeux de tout le cinéma, aggravé par des extérieurs et des toiles qui sont d'insupportables chromos, par le *Technicolor* qui boursoufle les visages de vermillon étalé, pour ne rien dire de l'impossible sujet. Il s'agissait cette fois d'une production anglo-américaine avec pour centre d'intérêt l'Australie du XIX[e] et les anciens forçats qui veulent grimper quelques places dans la hiérarchie sociale. Là-dessus, un mélo, comme d'habitude. Mais alors qu'Hitchcock, dans ses bonnes années, escamote le mélo, le pauvre, cette fois, patauge sans fin. Malgré des comédiens consciencieux et de quelque talent (Ingrid Bergman, Joseph Cotten, Michael Wilding), tout cela confond.

Dimanche d'août. — L'idée et la réalisation sont de Luciano Emmer. Luciano Emmer est, sauf erreur, un moins de trente ans, et dont le nom gouverne le meilleur de l'école italienne en matière de films sur l'art. Il fait ici ses seconds débuts de cinéaste en abordant la prise de vues directe, et pour la seconde fois son coup d'essai est un coup de maître. Un dimanche d'août à Ostie; les pauvres et les riches; les âmes simples et les faiseurs d'embarras; les jeunes et les vieux; les jeux et les pleurs. Douze intrigues sont amorcées et jamais nous ne perdons le fil. Certes Emmer n'a pas plus découvert le genre qu'il n'avait découvert le film sur l'art, domaine où l'avaient précédé l'Allemand Curt Oertel et les Belges. *Le rythme de la ville, Waverley Steps, Come Saturday, La partie de campagne, A propos de Nice* ont de même précédé *Dimanche d'août*, couvrant le genre de ce qu'on pourrait nommer son extrême pointe sociologique (*Come Saturday* ou *A propos de Nice*) à ce qu'on pourrait nommer son extrême pointe naturaliste (*La Partie de campagne*). Mais ce n'étaient que des courts métrages. Emmer porte ainsi le genre à ce qui est à ce jour son plus haut point d'ambition, en ajoutant à ces essais la dimension dramatique. Il l'a fait selon la méthode fréquemment utilisée en Italie de recourir, outre sa propre contribution centrale, à plusieurs scénaristes. Il a eu raison. Pas de film qui fasse en effet un plus grand appel aux vertus de l'écriture et de la dramaturgie. L'émotion au ras du sol (comique, dramatique, poétique) exige la plus stricte observation, impitoyable ou amusée, de la vie quotidienne, même dominicale; fait appel à des personnages nombreux et aux ressources conjuguées du sketch et de la dramaturgie; veut que tout l'anecdotique disparaisse sous l'unité de temps et de lieu. La conception et la construction sont ici presque parfaites. Tout au plus disputera-t-on de l'utilité d'introduire un fait divers violent. La réalisation est d'une convaincante simplicité, dont les effets sont bannis, peut-être trop systémati-

quement, et qui est nourrie de mille justes détails. En vérité, quel prodigieux voyage en Italie! Et combien apparaissent vaines les pauvres descriptions de la plume! Et quels comédiens, hier, que l'on sache, presque tous inconnus, et tous admirables, sans doute parce que les Italiens sont les premiers — on est même tenté d'écrire les seuls — comédiens du monde; mais aussi parce qu'Emmer s'affirme un excellent meneur de jeu. De surcroît et presque incidemment, il renouvelle, formule et style, le néo-réalisme italien qui paraissait à bout de souffle. Jean Fayard a écrit de *Dimanche d'août :* c'est Courteline, Maupassant et Apollinaire. C'est en effet cela, et il se pourrait que ce fût le film de l'année.

Dieu a besoin des hommes. — En ce temps-là, la misère contraignait les habitants de l'île de Sein à piller les épaves, et parfois à pire. Le curé abandonna ces tristes paroissiens, qui prièrent le sacristain de se substituer à lui, pour satisfaire aux exigences de leur sentiment religieux. Ce qu'il fit plus ou moins, non sans de constants scrupules, jusqu'à l'arrivée d'un autre prêtre, accompagné de militaires venus enquêter sur quelques vilaines affaires. On a reconnu le thème du beau roman d'Henri Queffélec, *Le recteur de l'Ile de Sein*. Il a été adapté avec une intelligente liberté par Pierre Bost et Jean Aurenche. Si j'ai bonne mémoire de ce que m'a dit le premier nommé de leur méthode, le « constructeur » est Aurenche, et lui, Bost, le « dialoguiste ». Consciencieuse mise en scène de Jean Delannoy, comme d'habitude. Or, cette équipe est protestante. Elle a réalisé un film solide, émouvant, sérieux, le premier, certes, qui porte à l'écran le problème de la part du sacré, quelques œuvres scandinaves exceptées. Tout au long, Rome et la Réforme s'y renvoient la balle, du moins pour qui sait entendre. Les gens qui-vont-à-la-messe seront choqués, mais les salles populaires éprouveront peut-être le sentiment que les auteurs ne se moquent pas. Dommage que le récit soit un peu dépourvu d'invention visuelle, et d'une plus vigoureuse musculature. Aussi, que la force armée introduise une note d'opéra parmi le réalisme rétrospectif. Pierre Fresnay (le sacristain) est admirable et parfait, bien entendu (au passage, on remarquera que voilà encore un protestant). Jean Brochard (le curé) charge un peu. Les bonnes âmes de la démocratie chrétienne d'Italie ont voulu interdire le film au festival vénitien. Puis les jurés de l'Office Catholique International du Cinéma, rassemblé à cette occasion, lui a décerné son prix. Il semble qu'il y ait, de plus en plus, deux catholicismes. Des agnostiques de formation chrétienne, des protestants, pensent que le dialogue serait fructueux, s'ils ne redoutaient l'inquisition intégriste pour leurs interlocuteurs. Mais je m'égare. En tout cas, que *Dieu a besoin des hommes* conduise, entre autres, à des réflexions de cette sorte, est un bel éloge. Inutile de l'ajouter, cette œuvre probe, intelligente, aux résonances multiples, est à mille coudées au-dessus des *Cloches de Sainte-Marie* et autres sornettes américaines.

Les fous du roi. — Un roman — traduit chez Stock — sur la corruption politique aux Etats-Unis. Un film en est né. On peut réussir au jeu des adaptations, de la scène ou des lettres. Pourquoi, pourtant, ne pas écrire directement pour le cinéma sur des sujets qui s'y prêtent, et ne pas subir ainsi les servitudes d'un livre célèbre et les risques de trahison qui s'attachent à l'entreprise? La réponse générale tient à ce qu'il y a de moutonnier et de paresseux chez les producteurs. Il s'y ajoute dans ce cas-ci qu'on imagine mal Hollywood puisant sa matière originale dans un reportage sur la corruption américaine. Mais il faut alors faire passer vingt épisodes dans un film parce que le sujet du roman le veut. D'où d'abord l'impression de surcharge, de manque d'art outrageant, de sommets dramatiques qui se nuisent, de récit riche mais malhabile et bourré de clichés cinématographiques; impression aggravée encore par une mise en scène d'une platitude assez affligeante, malgré une estimable tentative à la Wyler de présenter plusieurs personnages dans le champ, par contrastes dans la simultanéité. En outre, la durée dramatique est celle d'un tiers de vie, et de cela nous n'éprouvons jamais le sentiment, en dépit de l'effet accumulatif des épisodes et de la courbe de la fable. La dimension spécifique du roman, celle du temps qui passe, est difficile décidément à capter à l'écran. Maintenant, le sujet, qui est d'une riche ambiguïté. Un fermier ambitieux et idéaliste veut devenir gouverneur d'état. Il est élu, après avoir failli servir une première fois de candidat de diversion et d'homme de paille inconscient. Grâce à lui, l'instruction sera gratuite, les hôpitaux seront ouverts

à tous, les routes faites pour l'usager. Une fois au pouvoir, il veut s'y maintenir. Il emploie tous les moyens de la corruption, son ambition trahit son idéal, il répand la terreur morale, s'entoure d'hommes de main, et se couvre de sang. Il est tué par une de ses victimes. Cette histoire se prête à plusieurs interprétations. On y peut lire une réflexion sur la fin et les moyens, et conclure qu'il ne faut pas mentir; on y peut, avec quelque mauvaise foi, y découvrir la vanité des réformes; ou, plus véridiquement, les racines de la démagogie et du système fasciste; on peut se dire que le mal est dans l'homme; ou encore se borner à déchiffrer un témoignage sur un peuple jeune que guettent Savonarole ou les charlatans. En tout cas, il y a, dans ce film, adapté et mis en scène par Robert Rossen, un ton de virulente vérité qui prend à la gorge, et, pendant qu'il est projeté aux Champs-Elysées, il se fait une qualité de silence qui ne trompe pas et que mérite sa sincérité. L'interprétation en est l'autre point fort. Elle est à peu près uniformément excellente, et il est bien pour une fois qu'Hollywood ait décerné deux Oscars aux deux meilleurs comédiens des *Fous du roi :* Broderick Crawford et Mercédès Mac Cambridge, cette dernière inoubliable dans les trois ou quatre premières séquences. Pas un film réussi, non, ni même un bon film; mais un film considérable, au sens littéral comme au sens extensif du mot, bien qu'il ait négligé les meilleures intentions du livre (mais ne sont-elles pas implicitées, ce qui, à l'écran, est, après tout, une vertu?).

Suite du précédent. — Incidemment, le livre de Robert Penn Warren, et donc le film après lui, sont en grande partie basés sur la vie de Huey Long, le gouverneur qui, pourrait-on dire, régna sur la Nouvelle-Orléans. Les mœurs politiques d'Amérique du Nord dont il fut en quelque sorte le prophète et le champion sont curieusement apparentées au naïf semi-fascisme de tant d'états d'Amérique du Sud.

La ronde. — La pièce est d'Arthur Schnitzler. La mise en scène de Max Ophüls. La musique, d'un Strauss. Le lieu, Vienne. Voilà pour l'Autriche. Sur la philosophie hédoniste et désabusée de ces Autrichiens se greffe sans embarras une construction française, pareillement aérienne. Jacques Natanson adapte la pièce, et ses dialogues sont ravissants, dans une ligne Guitry - Duvernois - Fayard (pour Guitry, le Guitry d'avant le fou Guitry qui se prend encore pour Guitry). Les décors viennois sont bien jolis, mais ils ont été imaginés par le Français d'Eaubonne. Française enfin l'interprétation, l'excellent Anton Walbrook excepté, qui mène le jeu. C'est la plus éclatante qu'on ait vue à l'écran depuis des mois et des mois. Danielle Darrieux efface complètement plusieurs performances douteuses. En vérité, elle est continûment au niveau de l'excellence et presque tous les autres comédiens avec elle — Simone Signoret, Serge Reggiani, Simone Simon, Daniel Gélin, Fernand Gravey, Odette Joyeux, Gérard Philippe, Isa Miranda. Un mot dit tout. Jean-Louis Barrault est le moins bon, sans doute parce que le poète qui descend jusqu'à la grisette est le seul passage faible du texte. L'argument est libertin à l'innocent niveau de la sagesse des nations, et le titre le décrit assez. La ronde passe par le soldat, la prostituée, la bonne, le fils de famille, la femme du monde, son époux, la grisette, le poète, l'actrice et l'officier. Puis l'officier rencontre le soldat. « Eh bien », lui dit-il, « on ne salue plus? » Les deux principaux mérites de Max Ophüls me paraissent être, plutôt que d'un ordre étroitement technique, d'avoir tout mis en place avec du goût, et d'avoir tiré un parti homogène de tant de vedettes. L'excellente photographie de *La Ronde* est de Christian Matras, comme l'était celle de la *Valse de Paris*, deux films apparentés, fort jolis l'un et l'autre.

Le guet-apens. — Un officier britannique et ses complexes. Maman irlandaise, volonté de puissance, etc. Vous voyez? Le portrait, en somme, de William Joyce, le traître de la radio allemande. En effet, il trahit. Toutefois, la *Metro-Goldwyn-Mayer* en a fait un communiste, par substitution des accents et uniformes, pour des raisons que l'art ignore. D'où le titre.

RADIO

A PROPOS D'ITHAQUE DELIVREE. — A la suite d'une de mes dernières chroniques un lecteur m'a écrit : « Chaque jour voit éclore dans les différents ciels du monde des jeux ou des drames radiophoniques. Le théâtre radiophonique vaut ce qu'il vaut, mais il existe. Qu'en restera-t-il? Une pièce radiophonique qui a eu du succès peut-elle survivre comme œuvre littéraire? »

La question mérite examen. Mais commençons par une petite querelle. La plupart des pièces ne sont émises qu'une ou deux fois. Il est impossible, du moins en France et présentement, de savoir si une pièce a eu du succès. La critique? Elle est encore rare et brève; et puis on a vu mainte pièce de théâtre avoir mauvaise presse et grand succès. Le courrier des auditeurs? Il ne prouve ni pour ni contre. Il peut arriver qu'une nouvelle pièce ait été écoutée par un million d'auditeurs, qu'elle ait plu à la plupart, et que pas un d'entre eux, je dis : pas un (et quoi d'étonnant?), ne prenne la plume pour le faire savoir à la radio émettrice. L'enquête? L'enquête genre Gallup permet de mesurer, de chiffrer l'écoute habituelle d'une série d'émissions comme le *Grenier de Montmartre* ou la *Reine d'un Jour*, d'un programme quotidien ou hebdomadaire, mais non pas d'une émission sans lendemain.

Voici donc la question. Une pièce ancienne ou même antique, qu'elle ait été représentée ou non, qu'elle ait été représentée avec ou sans succès, et même si elle ne doit jamais ou jamais plus être représentée, n'en survit pas moins. Si elle a été imprimée, son destin se poursuit. Une tragédie de Rotrou peut encore avoir des lecteurs, intéresser, remuer même, en 1950. Sera-t-il vrai que tout ainsi le public d'une pièce radiophonique ne se limite pas à l'auditeur?

J'ai lu, et je n'ai pas entendu, *The Rescue*, la pièce de M. Edward Sackville-West, que M. Maurice Druon a traduite excellemment sous le titre *Ithaque délivrée* (1). La B. B. C. l'a donnée en 1943 et la Radiodiffusion Française en 1946. Le célèbre compositeur Benjamin Britten a écrit pour elle une partition originale.

M. Sackville-West a demandé à cette partition, non seulement de situer les scènes et d'assurer les transitions, mais encore de soutenir et souligner le texte. Il ne m'en voudra pas d'avouer que cette dramatisation du dénouement de l'*Odyssée*, que son texte nu, sans bruits ni musique, se suffit et même porte en soi sa musique.

(1) Editions Albin Michel.

Quiconque possède à la fois une longue expérience de lecteur et d'auditeur assiste, quand il lit un ouvrage radiophonique, à un débat curieux entre le lecteur de fait et l'auditeur en imagination. Il se souvient de la phrase fameuse sur les bons sentiments qui font la mauvaise littérature, et il se demande si une pièce de qualité n'est pas d'autant meilleure pour l'impression qu'elle est moins bonne pour les ondes. En d'autres termes, une œuvre très propre à la radio ne serait-elle pas impropre à la lecture?

Ithaque délivrée s'ouvre par un monologue du poète Phémios : « Quelle voile combat seule contre le vent sur ma tranquille mer? et quelle lueur d'été trace, ligne d'argent, mon horizon tendu? La vision du midi — suspendue entre l'arc achevé de l'avenir et le passé aux ruines qui s'effritent — corrige l'âme nordique, redresse le regard, et de nouveau brasse en discours les fragments du sanglot. » Je goûte ces paroles denses et ailées, et je me demande si, placées ainsi au seuil d'une action aussi simple que belle et destinée à intéresser tous les publics, elles n'ont pas fait tourner certains boutons. L'auditeur, surtout français, est un animal ombrageux, qu'il faut séduire dès l'abord pour ne plus le lâcher.

La radio est le plus populaire de tous les arts, avant même le cinéma. Le théâtre radiophonique sera populaire ou ne sera pas. Cent représentations d'une pièce de théâtre vont à peine à deux cent mille personnes, une pièce radiophonique peut avoir en une fois plusieurs millions d'auditeurs. Un tel public existe déjà. Pour certaines émissions de variétés. La radio fait le plein, mais c'est pour les tréteaux, pour le théâtre de la foire. Elle en est au moyen âge. Puisse-t-elle être en marche vers son Shakespeare et son Molière!

M. Sackville-West se passe du récitant et dédaigne les effets. « Le goût des effet, déclare-t-il dans la préface de son ouvrage, est le signe de l'inexpérience. » Cette préface abonde en très bons conseils pour les auteurs radiophoniques. L'intervention d'un récitant ralentit l'action et relâche l'intérêt. C'est au dialogue, c'est aux personnages mêmes du drame à « indiquer clairement, sans avoir l'air de le faire, qui parle, où et pourquoi ».

On constate dans la radio actuelle une certaine pente vers le dépouillement, la sobriété. Notre auteur dit très justement que la plupart des effets peuvent être rendus beaucoup mieux par la musique, et que la musique elle-même ne doit intervenir que quand elle est absolument nécessaire, par exemple quand il y a changement de lieu ou de temps. (Dans son ouvrage, elle est beau-

coup plus généreuse, mais il n'importe.) N'avons-nous pas ainsi réponse, et la plus encourageante, à notre question de tout à l'heure? Plus un ouvrage radiophonique demandera à son texte et moins au bruit et à la musique, plus il conviendra à l'impression.

J'abonde dans le sens de mon correspondant : quoi qu'en disent les Zoïles, le théâtre radiophonique existe. Et même il évolue. Il semble aller vers une sorte de classicisme. Qu'en adviendra-t-il quand régnera la télévision? Il y a des gens qui prétendent que le cinéma, cet art (ô miracle!) universel à sa naissance comme la musique, s'est suicidé le jour où il s'est donné la parole; ces mêmes gens doivent se demander si la télévision ne cassera pas les reins au théâtre pour les seules oreilles.

A. Dubois La Chartre.

ARTS

AUTOUR DU DEPART DE L'ANNONCIATION D'AIX. — Avec la dispersion de l'exposition de la Vierge, au Petit Palais, le retable de l'Annonciation d'Aix va se trouver à nouveau disloqué. Le panneau central va reprendre sa place à l'église des Prêcheurs d'Aix, le volet de droite retournera au Musée de Bruxelles, la partie supérieure du volet de gauche au Rijksmuseum à Amsterdam, la partie inférieure chez Van Beuningen, à Vierhouten, en Hollande.

Le dépeçage du tableau n'est pas récent. Il était déjà accompli au XVII[e] siècle, puisque les descriptions de ce temps ne mentionnent que le panneau central dans le baptistère de la cathédrale Saint-Sauveur d'Aix, où il resta jusqu'à la Révolution. Le XVI[e] siècle méprisait déjà les œuvres du XV[e] siècle, le XVII[e] siècle les ignorait, et cette mutilation dut s'effectuer au milieu de la plus parfaite indifférence.

Tandis que le panneau central poursuivait à Aix une vie sans histoire et parvenait tout doucement à la célébrité, les trois autres fragments couraient le monde, Deux d'entre eux terminaient leurs péripéties dans des Musées, tandis que le troisième passait tout récemment de la collection Cook, de Richmond, à la collection Van Beuningen, en Hollande.

Repérés depuis longtemps, les quatre panneaux ont déjà été plusieurs fois rassemblés et chaque fois on s'est étonné de les voir aussi désaccordés. C'est que l'histoire et les restaurateurs les ont traités de façon bien différente.

Le volet de droite, que le Louvre disputa à Bruxelles à la vente Normand en 1923, est le plus usé de ces panneaux. Il a, paraît-il, séjourné très longtemps dans une bastide provençale. Le prophète Jérémie est figuré sur sa face intérieure, debout sur un socle, et le Christ du « Noli me tangere » au revers. La peinture « a tempera » du revers à disparu par larges plaques et la couche picturale qui recouvre le prophète Jérémie est si mince que l'effet de relief voulu par le peintre perd de sa puissance.

Par contre, l'autre volet (Isaïe sur la face intérieure, la Madeleine agenouillée au revers), trop sombre, a gardé à l'intérieur toute sa patine et mériterait d'être allégé.

Un nettoyage presque trop savant a fait de la tablette chargée d'ustensiles divers qui surmontait la figure d'Isaïe une merveilleuse nature morte hollandaise.

Mais c'est encore le panneau central, celui qui a échappé aux voyages, avec ses deux grandes figures de l'Annonciation, qui donne l'idée la plus juste de l'état primitif de l'œuvre. Une restauration récente, aussi respectueuse qu'habile, a rétabli l'accord des tons. On retrouve l'éclat des brocarts et de la pourpre, l'or fin des cheveux et du nimbe de la Vierge, se détachant sur le gris de pierre d'un intérieur d'église. Derrière l'ange, on distingue maintenant avec netteté une ville dorée, au pied de montagnes du type aixois, comme Sainte-Victoire; et, dans le fond de l'église, de petits personnages écoutant la messe.

Les peintres avignonnais et provençaux déroutent la critique. Ils connaissaient trop bien l'art de leur temps. Voyageaient-ils beaucoup ou profitaient-ils de l'enseignement de leurs confrères voyageurs? Ils savaient les secrets de la peinture flamande et de la peinture italienne et ils pouvaient reproduire le style de la statuaire bourguignonne. Leurs tableaux portent la marque de toutes ces expériences. Mais un talent aussi éclectique égare les historiens. Ils trouvent toujours quelque raison d'annexer les chefs-d'œœuvre provençaux aux écoles qui leur sont chères. L'attribution faite, une découverte d'archives vient aussitôt la réduire à néant. Ainsi, le Buisson Ardent fut réputé flamand jusqu'à ce que la découverte des comptes du roi René le restitue à Nicolas Froment.

Pour le Maître de l'Annonciation d'Aix aussi, les suppositions allèrent leur train. On en a fait un Flamand, un Italien, un ami de Conrad Witz, un voyageur passant par la Bourgogne... Pour contenter tout le monde, on a même dit que l'œuvre était due à plusieurs mains... Heureusement des érudits locaux, à la suite

de l'abbé Requin : Labande, Boyer, ont travaillé dans les archives et ils ont établi que le retable avait été fait à Aix, à la demande du drapier Pierre Corpici. Dans son testament, daté de 1442, Corpici demandait qu'un tableau de l'Annonciation soit placé sur l'autel aménagé près de sa sépulture, à droite du chœur de l'église Saint-Sauveur d'Aix. Le retable était achevé et placé en 1445. Son auteur était-il Jean Chapus, peintre d'Aix, auparavant peintre d'Avignon, comme le suggère M. Jean Boyer, après l'examen de certains documents d'archives? C'est possible. De cette longue suite de noms d'artistes autrefois célèbres, en Avignon et à Aix, aujourd'hui ignorés, n'est-il pas normal que, de temps en temps, un nom s'échappe et vienne retrouver quelque lustre?

Rien dans le testament du drapier Corpici n'indiquait le désir de commander une œuvre qui ne soit pas purement orthodoxe. Et cependant, cette Annonciation d'Aix est étrange. Elle intrigue tous ceux qui se préoccupent d'iconographie traditionnelle... Non par le lieu où se place la scène : à l'entrée de l'église, comme il est normal dans une Annonciation. Ni par la place de Dieu le Père : dans une ouverture en haut du tableau, comme dans le retable du Boulbon. Mais l'Annonciation est figurée ici par l'Enfant Jésus entièrement formé, à la place de la colombe, dans le rayon d'or émanant de Dieu le Père, ce qui est, dit-on, une hérésie. Autres détails troublants : deux minuscules têtes de bouc se profilent de chaque côté du pupitre placé devant la Vierge et le rayon divin passe juste au-dessus du petit singe accroupi au sommet du pupitre. On parle encore d'hérésie et on prononce cette fois le nom de cathares. Hérétique ou non, ce tableau a un charme étrange, et son étrange destin le disperse une fois de plus sans qu'ait été levé le mystère qui l'entoure.

Lucie Mazauric.

Enquête sur la peinture. Esprit, juin 1950. *Réalisme et Réalité.* — Le temps n'est peut-être pas encore venu de faire cette enquête. Pas plus que d'écrire l'histoire au jour le jour. Les contemporains ne peuvent faire que des chroniques. Mais dans cette chronique, on trouvera plus tard matière à histoire. Et il ne sera pas indifférent de savoir ce qu'Alix, Bazaine, Waroquier, Béguin, L. Masson, etc., pensaient en 1950 du problème du réalisme et de la réalité dans le domaine de la peinture. — L. M.

Pour comprendre la peinture, par *Lionello Venturi* (Paris, Michel, 1950). — Venturi a voulu inaugurer un système de critique fondé sur « la distinction entre le sujet et le contenu, et sur l'identité du contenu et de la forme ». C'est un procédé astucieux, mais souvent discutable, qui donne lieu en l'occurrence à une critique sensible et nourrie de connaissances. — L. M.

Léonard de Vinci, par *Antonina Vallentin* (Paris, Gallimard, 1950).

— C'est un beau livre. L'entreprise était difficile, car l'auteur a voulu parler en même temps de l'homme et de l'œuvre, sans se plier à ces distinctions arbitraires qui séparent le créateur de sa création. Il fallait être à la fois historien, biographe et critique d'art. Quand on sort de la lecture du livre d'A. Vallentin, on sait comment Vinci a porté ses rêves dans un univers qui n'était pas à sa mesure. — L. M.

La peinture française du XVe siècle, par *Grete Rigg* (Editions Phaidon, 1950). — On trouve dans cet ouvrage un bon catalogue de la peinture française primitive, tenant compte des publications les plus récentes. Les œuvres sont généralement classées et commentées avec raison et objectivité. Une introduction importante, influencée par l'enseignement de Focillon, donne de l'histoire de notre art pictural un raccourci intelligent, d'autant plus précieux pour nous que l'auteur est une étrangère. — L. M.

La fin du paganisme en Gaule et les plus anciennes basiliques chrétiennes, par *Emile Mâle*, 1 vol. de 329 p., planches h. t. et dessins dans le texte, 650 fr. (Flammarion). — Ouvrage d'un intérêt soutenu, comme tous ceux de notre grand historien de l'art religieux. Il traite d'une période que l'on avait jusqu'alors minimisée au point de vue de l'art, et en centre l'étude sur la basilique chrétienne et ses annexes : baptistère, nécropoles.

Avec sa profonde connaissance des textes de l'époque — Sidoine Apollinaire, Grégoire de Tours, Fortunat, etc. — M. E. Mâle fait revivre devant nos yeux les édifices religieux de l'époque, tout rutilants de mosaïques, de marbres, de draperies de soie. Les archéologues avaient généralement admis que l'art mérovingien était une déformation barbare de l'art latin. M. Mâle, lui, en fait « une modalité de l'art oriental » : les pèlerinages aux Lieux Saints ont eu pendant des siècles une influence beaucoup plus grande que les pèlerinages à Rome, et les édifices rencontrés sur la route ont servi de modèles aux artistes de la Gaule. C'est aussi par le transfert de reliques orientales que s'explique le nom de maintes de nos églises.

Mais on ne peut que suggérer la richesse de points de vue et les mille rapprochements ingénieux d'un tel ouvrage. — M. M.

Sites de France, présentation de *Michel-François Braive;* **Amour de Paris**, poèmes de *Paul Aurousseau*, photos de Jean Léon; 2 vol. (19×23 cm.) de 128 et 64 p. (Olivier Perrin). — On devient aussi trop exigeant lorsqu'il s'agit de tels thèmes. Pour accompagner le poème, agréable et parfois charmant, de M. Paul Aurousseau, les photos de détails parisiens témoignent de recherches et d'idées fort sympathiques, mais entre l'effet et l'attente subsiste un décalage. Les photos de *Sites de France* en revanche, souvent fort belles si on les regarde séparément, ne suffisent pas à faire un livre composé et neuf. — S.

Itinéraire Paris-Val-de-Loire, texte d'*Armand Lanoux*, 80 photos d'*Yvonne Sauvageot;* 15×21 cm., 240 p., cartonné, 750 fr. (Coll. « Les Itinéraires illustrés », Ed. Par Monts et par Vaux). — Bien qu'Armand Lanoux ne se soit pas proposé de faire concurrence au guide Michelin, son itinéraire ne manque de précisions ni historiques ni gastronomiques; mais il les truffe d'anecdotes et les enrobe d'une haute culture tourangelle. Quant aux photos, elles eussent bien mérité un format quadruple : elles ont la force, la grâce et le velouté du pays de Loire, que tout le livre traduit avec amour et justesse. — S.

MUSIQUE

L'HOMMAGE A FLORENT SCHMITT. — *MOWGLI* DE D.-E. INGHELBRECHT. — La ville de Saint-Cloud a rendu hommage à Florent Schmitt. On ne s'en étonne point : il y a quarante ans que l'auteur de *la Tragédie de Salomé* habite la maison de la rue du Calvaire, familière à tous les musiciens —

car il en est certainement peu qui n'aient, quelque jeudi, gravi la rue Dailly pour aller rendre visite au plus accueillant des maîtres (Florent Schmitt n'aime guère qu'on l'appelle ainsi, mais plus qu'aucun autre il a droit à un titre qui exprime tout autant l'affection que l'admiration). Il a beau cacher sa sensibilité sous une rude franchise ou sous un humour plus redoutable encore, on ne peut se défendre de l'aimer dès qu'on le connaît. Nul artiste n'a donné meilleur exemple de respect de son art, d'indépendance d'esprit, de renouvellement continu dans la diversité d'une production où l'on chercherait en vain un ouvrage qui ne fût point d'une originalité certaine. Et ce qui fait leur valeur à tous, c'est qu'ils sont à l'image de l'homme qui les signa, c'est qu'ils reflètent sa sincérité : personne n'a jamais été plus insoucieux des idées reçues.

L'indépendance qui caractérise sa musique est cependant respectueuse des lois fondamentales de l'art : il a violemment secoué le joug de la routine, et jusqu'au point de passer pour un « fauve » en certaines circonstances. Mais il a toujours discerné ce qui, dans l'enseignement officiel, est la loi naturelle de la musique, et ce que les conventions arbitraires y ont ajouté. Il est, en ce sens, un classique. Sa grande culture l'a préservé des excès où d'autres ont versé. Curieux de toutes choses, il a tout essayé; mais il a marqué chacun de ces essais de sa forte personnalité, et si nettement que le moindre de ses ouvrages porte l'empreinte de son tempérament. Rien, chez lui, n'a jamais été le fruit du hasard, mais dans son art volontaire, on ne sent nulle part l'application. Ses audaces harmoniques ont souvent été celles d'un précurseur; mais il n'en est pas qui ne se justifient aisément, et ses trouvailles les plus hardies sont restées soumises au contrôle de la raison.

Le concert de Saint-Cloud — car c'est naturellement un concert qui constitua l'hommage de Saint-Cloud à Florent Schmitt — a permis d'entendre quelques-unes de ses œuvres composées depuis 1935, des *Trois danses* pour le piano (*Montferrine*, *Bocane* et *Danse de Corde*) à l'*Ode à Chopin*, écrite l'an dernier, en passant par les six chœurs *A Contrevoix*, *Hasards* (un merveilleux quatuor avec piano), le *Trio à cordes*. Les frères Pasquier, Mme Lucette Descaves, l'ensemble vocal Marcel Couraud, avec Mme Antoinette Muel, accompagnatrice, en furent les interprètes; et la ferveur de leur exécution fut elle aussi un magnifique hommage.

•

L'idée d'écrire un ouvrage symphonique inspiré du *Livre de la Jungle* hantait depuis longtemps l'esprit de D.-E. Inghelbrecht, et sans doute même lui vint-elle dès le premier contact avec la traduction que Louis Fabulet et Robert d'Humières publièrent au *Mercure de France* en 1899. Je ne sais ce qui le retint d'abord, mais j'imagine assez que ce fut la juste admiration qu'il éprouve pour le chef-d'œuvre de Rudyard Kipling. Le respect commande le scrupule; on se dit : « Que puis-je ajouter à un ouvrage qui est parfait? » Et pourtant on sent en soi-même que s'inspirer d'un chef-d'œuvre, c'est la meilleure manière de rendre hommage au génie de l'auteur. Qui s'aviserait de tenir rigueur à Berlioz d'avoir écrit les *Huit scènes de Faust*, puis la *Damnation*, pour s'en tenir à un unique exemple? Un commentaire musical est, en somme, tout aussi justifié que l'illustration graphique d'un livre; et même le risque est moins grand pour le musicien que pour le dessinateur de trahir la pensée de l'écrivain, la langue des sons étant moins précise que le trait de crayon et la couleur; et si le compositeur a du goût, il a même beaucoup plus de chances d'entrer en communion intime avec son poète que n'en a le peintre. De goût, D.-E. Inghelbrecht n'en manque point, ni d'esprit, ni d'humour. A s'en tenir à sa musique, et sans parler de ses écrits si vivants, de son *Diabolus in musica*, de son *Mouvement contraire*, de son *Chef d'orchestre et son équipe*, ses *Nurseries*, et son *Diable dans le beffroi*, suffisent à le prouver. Il y avait peut-être une autre raison aussi qui devait le décider à entreprendre ce *Mowgli* dont l'Orchestre National vient de donner la première audition, et c'est la difficulté de la tâche, la sorte de gageure qu'il fallait tenir — et gagner. Ajouterai-je qu'il possédait les meilleurs atouts? que le fondateur de l'Orchestre national connaît comme personne les ressources de l'instrumentation — cette palette des musiciens — et que l'idée de se faire animalier autant que paysagiste ne pouvait répugner à un homme aussi habile en son art? Le fait est qu'il a réussi.

J'entendais autour de moi discuter non point la qualité de l'ouvrage (elle est incontestable), mais ce fait que la musique « l'allongeait » parce que le compositeur avait cru devoir laisser au texte toute son importance et en faire dire de longs fragments par une récitante. A mon avis, il a pris le meilleur parti. Mais il se trouve toujours des esprits chagrins pour ne point admettre l'indispensable postulat d'une œuvre d'art. N'appartient-il pas à

l'artiste de lui donner la forme qu'il choisit précisément parce qu'il sent que c'est elle, et non point une autre, qui convient à ce qu'il veut faire, à ce qu'il sent? Mais il y aura toujours des gens pour regretter que les rosiers ne produisent pas des œillets. Inghelbrecht a voulu une illustration musicale de l'histoire de *Mowgli.* Il n'a point fait autre chose qu'une suite d'images; elles viennent s'intercaler entre les scènes principales des deux volumes de Kipling (car une partie est empruntée au *Second Livre de la Jungle*); et ce qui compte, c'est que cette imagerie sonore est en parfait accord avec le texte littéraire qu'elle illustre. Accord d'inspiration, et accord de réalisation aussi. Musique descriptive, ont dit certains; mais non : musique évocatrice surtout, et descriptive dans la mesure où celle que Dukas écrivit pour l'*Apprenti sorcier* est descriptive elle aussi par l'emploi judicieux et suggestif non seulement de rythmes appropriés à l'action, mais aussi de timbres dont la sonorité suggère immédiatement l'idée ou l'image que le musicien entend faire comprendre. Quand Baloo, l'ours brun éducateur et ami de Mowgli enseigne au « petit d'homme » les maîtres-mots qui le feront respecter des peuples de la jungle — hormis des Bandar-log qui n'ont ni lois ni chefs — c'est naturellement le basson qui vient à l'orchestre. L'emploi de la *windmaschine* est tout autant justifié : Richard Strauss et Ravel en ont utilisé les effets — et j'ajoute que son intervention dans *Mowgli* reste fort dicrète et qu'elle atteint parfaitement le but visé. Des épisodes comme la fuite éperdue des Bandar-log entraînant Mowgli jusqu'aux grottes froides, la danse de la faim de Kaa, sont des pages symphoniques fort réussies, et le jour où il conviendrait à l'auteur de les détacher pour en faire une suite d'orchestre — ce qui serait dommage — celle-ci prendrait rang auprès des meilleures; ajouterai-je encore que les interventions des chœurs, que la chanson de Mowgli ne sont pas moins remarquables, et que le tout n'a point cessé de m'intéresser et, lorsque l'action le voulait, de m'émouvoir? Car la partition est bien à l'image du texte, faite de sensibilité, d'humour et d'émotion.

L'Orchestre National, sous la direction de l'auteur, en a rendu toutes les finesses, ainsi que les chœurs, ainsi que Camille Mauranne, le soliste; Madeleine Robinson a été une récitante d'une qualité rare : elle a lu le texte avec une simplicité et une justesse qui en ont mis en valeur l'admirable poésie. Sa tâche était difficile; elle l'accomplit en grande artiste.

René Dumesnil.

Jean-Joseph Mouret, le « musicien des Grâces », par *Renée Viollier* (in-4°, 236 p., Librairie Floury). — Ce volume, enrichi de belles reproductions d'estampes, de fac-similés d'autographes et de partitions originales, vient à son heure, après que les « Nuits de Sceaux » ont remis en honneur le nom de Jean-Joseph Mouret, surintendant de la musique à la petite cour de la Duchesse du Maine. Faire revivre ces « nuits », auxquelles la musique française du XVIIIe siècle doit quelques-uns de ses meilleurs ouvrages, était une entreprise louable; elle fut, de surcroît, un des succès les mieux mérités de la saison d'été dernière, et dont l'auteur de ce volume eut sa part légitime. Mme Renée Viollier montre que Mouret fut mieux qu'un « petit maître » et que s'il dut son surnom de « musicien des Grâces » au ballet qu'il fit représenter à l'Opéra en 1733, il a d'autres titres, et plus sérieux, à l'admiration des amateurs de bonne musique. Avec Destouches, Campra, Montéclair, Gervais, Colin de Blamont, il fut un de ceux qui, comme le dit d'Alembert, « s'écartèrent de la route battue » pour tracer un chemin où s'engagea Rameau. Il eut une fin malheureuse, après une vie aimable : il mourut fou, ne pouvant supporter une disgrâce qui lui fit tout perdre, et jusqu'à la raison. Mme René Viollier fait revivre auprès de lui tout son entourage en retraçant sa carrière et en analysant son œuvre. Travail sérieux, admirablement documenté aux sources les plus sûres, et qui prend place dans une collection où figurent déjà les solides études de M. Norbert Dufourcq sur Bach et de M. Marc Pincherle sur Vivaldi.

Jazz-Panorama, par *Hugues Panassié* (286 p., 320 fr. Editions des Deux Rives). — Il y a dans ce livre consacré au jazz un plaidoyer pour les Noirs qui ne manque ni de chaleur ni d'éloquence, et qui tire de la musique ses meilleurs arguments. C'est à ce titre que *Jazz-Panorama* nous intéresse ici, et parce que l'auteur y distingue très nettement le jazz « commercialisé » du vrai jazz, qui fut et qui reste l'expression d'une race. Et puis, commence un jeu de massacre assez divertissant : l'auteur « exécute » avec entrain les fausses gloires du jazz; et c'est avec la même verve que Hugues Panassié démolit le « be-bop » qui, n'ayant pour lui que sa vélocité, apparaît comme « la musique la plus monotone, la plus indigente du monde ». J'en entends beaucoup, malgré moi, ayant pour voisin un jeune énergumène qui me sature de cette pseudo-musique à cœur de journée. Et je partage naturellement l'avis de Hugues Panassié.

BRESIL

LA LITTERATURE BRESILIENNE DE LANGUE FRANÇAISE. — La grande époque d'expansion de la langue française en Europe a été le XVIIIe siècle, mais en Amérique du Sud ce fut seulement le XIXe. Tandis que, partout ailleurs, le romantisme développait les littératures nationales, c'est le romantisme au contraire qui, au Brésil, a servi la langue française. On peut facilement en découvrir les raisons : d'abord le romantisme brésilien a bien été, comme dans les autres pays, un mouvement d'indépendance culturelle; mais l'ennemi contre lequel il fallait lutter, c'était l'influence portugaise, le colonialisme des esprits et des sentiments; la France devenait ainsi un instrument de libération intellectuelle. Cette nouvelle action, de la France, s'appuyait en outre, sur l'action, commencée depuis la Révolution française, de tous les émigrés débarqués sur ses plages, nobles fuyant les émeutes parisiennes, républicains

ensuite ne voulant pas se soumettre à Napoléon, enfin, avec la Restauration, des demi-soldats et des grognards cherchant un pays de liberté. Tous ces immigrants étaient devenus professeurs d'escrime, de danse, de musique et surtout de langue, ils avaient répandu le français dans les classes élevées de la société. Enfin et surtout, le XIX[e] siècle a été un siècle de transformation sociale, caractérisé par l'urbanisation et la montée d'une nouvelle classe, l'apparition d'une bourgeoisie qui va s'insérer entre l'ancienne aristocratie des seigneurs de moulins et la plèbe des hommes de couleur. Or, comme l'a bien noté le voyageur Kidder : « le français a pris la place du latin, parmi les Brésiliens ». Et Goblot a bien mis en lumière la fonction sociologique du latin, à la fois barrière (de la part de la bourgeoisie, qui en fait l'arme de sa distinction contre le peuple) et niveau (l'homme du peuple apprend le latin pour s'assimiler au bourgeois). Il en fut de même du français au Brésil : la bourgeoisie naissante, en apprenant notre langue, en faisait le signe de son ascension sociale. Mais il ne lui suffisait pas de le parler; pour bien montrer qu'elle le connaissait à fond, il lui fallait aussi l'écrire et c'est ainsi que naquit toute une littérature brésilienne de langue française qui, malheureusement, est encore peu connue chez nous.

La loi de Tarde, selon laquelle l'imitation va de l'intérieur à l'extérieur, semble donc se vérifier ici aussi : on commence, avec le romantisme, à imiter les modèles français, les sentiments et les idées, pour écrire en français seulement un demi-siècle plus tard, avec le Parnasse et le naturalisme. Mais on voit que cette loi ne se comprend que si on montre, au-dessous, en jeu, les bouleversements de la structure sociale et l'avènement d'une nouvelle classe. Quoi qu'il en soit, on peut distinguer, en gros, deux groupes d'écrivains qui ont utilisé le français (si nous laissons de côté, dans cette chronique rapide, les savants qui se sont servi de notre langue, comme autrefois on se servait du latin, pour mieux divulguer leurs découvertes dans le monde scientifique).

Il y a d'abord ceux qui ont écrit presque uniquement en portugais mais qui ont cultivé de temps en temps le français et joint à leurs gerbes de fleurs brésiliennes de petites fleurs de chez nous. On pourrait citer ici Machado de Assis, Olavo Bilac, Martins Fontes, Ruy Barbosa (discours à Anatole France) et, plus près de nous, Oswald de Andrade et Guilherme de Almeida (*Mon cœur balance*), ainsi que Manuel Bandeira.

Mais il y a, à côté, des écrivains qui ont consacré tout ou

une grande partie de leurs œuvres à la littérature française. Le plus célèbre d'entre eux est certainement Joaquim Nabuco, qui fut l'ami de George Sand, d'A. Dumas, de Renan, et qui fut salué par Faguet comme un grand écrivain français. Si ses poèmes (*Amour et Dieu*, Paris, 1874) sont faibles, sa prose, par contre, atteint à une émouvante beauté, surtout dans *Massangana*, qui évoque la vie d'un petit enfant du nord-est brésilien. Nous ne pouvons pas non plus oublier qu'il a consacré au martyre de l'Alsace-Lorraine arrachée à la France un drame qui n'est pas inférieur aux pièces de Bornier, l'*Option*. — Taunay, qui était fils de Français, a également écrit dans notre langue son premier livre, et qui reste, à mon avis, son chef-d'œuvre, *La Retraite de Laguna*. — Mais c'est surtout avec le symbolisme que les livres français vont se multiplier : Alphonsus de Guimaraens a laissé *La Pauvre Lyre* (Minas, 1921), et Eduardo Guimaraens *Quelques poèmes*, *La Gerbe sans fleurs*, livres dans lesquels se sent surtout l'influence de Verlaine. C'est également en français que Santos Dumont a écrit ses souvenirs (*Dans l'Air*) et Sant' Anna Néry son livre charmant sur le folklore brésilien. Plus près de nous, P.-E. da Silva Brandao a composé, toujours dans le climat symboliste, l'*Ennui des heures*; Serge Milliet a écrit, alors qu'il était en Suisse, plusieurs recueils de vers, *Par le Sentier*, *Départ sous la pluie*, *Œil de Bœuf* que les lecteurs français n'ont pas oublié; R. Pedrosa a fait représenter à Paris en 1933 l'*Eventail blanc*, avec succès; José de Freitas Valle s'est fait connaître sous le pseudonyme de Jacques d'Avray par de nombreux volumes de vers; Monteiro, dans ses « poèmes de bourse », nous évoque le Moréas de la période romane; la Compagnie française de comédie de Buenos-Aires a représenté *Le Coup de Téléphone* de Christovam de Camargo; Maria Eugenia Celso a chanté la France, telle qu'elle l'a connue, à travers la poésie simple de sa gouvernante française et on se rappelle le succès obtenu à Paris par le roman, si original, de Dominique Braga, *1.200 mètres*. Cette liste n'a certes pas la prétention d'être complète, mais seulement de donner une idée à nos lecteurs de ce domaine, si peu connu des Français, de toute une littérature écrite dans notre langue, fruit savoureux de l'Ile-de-France mûris sous le soleil des Tropiques.

Certes, tout n'est pas d'égale valeur dans cette abondante production; mais il serait au moins à souhaiter qu'un éditeur ait l'idée de recueillir les plus beaux de ces textes pour en tirer une anthologie, et présenter aux Français ce magnifique témoi-

gnage d'amour qui monte vers nous, de l'autre côté de l'Atlantique, sans s'arrêter depuis plus d'un siècle.

Roger Bastide.

Ingleses no Brasil, par *Gilberto Freyre* (Olympio, Rio). — Après avoir consacré deux livres à l'influence française à Pernambouc, à propos de l'ingénieur Vauthier, voici un ouvrage fondamental sur l'influence des Anglais dans le domaine de l'urbanisme, de l'industrie et du commerce. Plus encore que dans le domaine des idées. Dans un pays où l'esclavage avait développé le complexe de la main blanche, les Anglais ont réhabilité le travail manuel et ils ont entraîné toute une révolution sociale, en introduisant la machine, qui a fini par tuer le travail servil.

Instituiçoes politicas brasileiras, par *Oliveira Vianna* (Olympio). — Bien que ce nouveau livre du grand pionnier de la sociologie politique au Brésil révèle un changement dans l'« éclairage » des problèmes, le passage du racial au culturel, au fond les idées fondamentales de l'auteur n'ont pas beaucoup changé : il s'agit toujours de manifester l'écart entre les structures sociales brésiliennes, autoritaires et patriarcales, et les idées libérales, venues d'Europe ou d'Amérique du Nord, pour s'inscrire dans des constitutions qui n'ont aucune base solide dans les mœurs. Ce livre présuppose le postulat que la démocratie parlementaire repose sur une démocratie communautaire villageoise antérieure, alors qu'il semble que, sauf peut-être pour l'Angleterre, c'est le contraire qui soit vrai : le parlementarisme est une irruption du rationalisme dans la politique, et par conséquent, sa valeur est universelle.

Poesias, par *J. P. Moreira da Fonseca* (Olympio). — Comme le Valéry du Cimetière marin, un poète écartelé entre l'immobilité des belles formes et l'appel du vent, qui secoue les choses, ou de la mer sans cesse recommencée.

Urutau, par *Francisco Brasileiro* (Martins, S. Paulo). — Bien que ce livre n'atteigne pas la mystérieuse beauté de *Jurupari*, son précédent ouvrage, la loi du conte, avec sa brièveté et son resserrement de l'action, ayant gêné parfois l'auteur, chaque fois que l'écrivain met l'homme en contact avec les forces vierges de la nature, le vent, l'eau ou la forêt, il arrive à la grandeur lyrique. Les curieux de psychologie collective liront avec intérêt « Calundum et Caçoré », pour les comparer avec ces autres formes de panique et de névrose sociale, mieux connus des Européens, l'Amok mélanésien ou l'hystérie arctique.

Cantigas da rua escura, par *Luis Martins* (Martins). — La flûte de Carco chante dans ces poèmes qui disent les regrets d'une jeunesse morte, les bars de matelots; les filles et les rues du vieux Rio avec, au bout, la musique de la mer qui vient se mêler à celle du poète.

Poemas de Câmara, par *José Escobar Faria* (Martins). — Le poète, comme une ombre parmi des ombres, et comme mangé par la mort, a réussi dans ces poèmes élégiaques et intimes une espèce de poésie noire, ce qui n'a rien à voir avec la magie noire de certains autres écrivains contemporains.

Alfeu e Aretusa, par *Maria de Lourdes Teixeira* (Martins). — Une série d'études sur les amours de Gœthe et sur l'influence des femmes dans la poésie du grand lyrique allemand.

Quero viver outra vida, par *R. Lobo*. — **D. Carola**, par *Fl. de Silveira Lobo*. — **Treize poèmes français** (Pongetti, Rio). — A notre chronique consacrée à la littérature brésilienne de langue française, il nous faut ajouter maintenant le nom de Silveira Lobo, romancière et femme de romancier, qui chante la métamorphose de l'amour en habitude et lassitude :

Je te connais si bien que tu m'ennuies...

A viagem definitiva, par *Eduardo Campos* (Fortaleza, Ceara). — Recueil de contes qui valent par la chaude sympathie humaine, le sens du mystère de la vie quotidienne, et où le silence a autant de part que la parole.

Cartas de Marear, par *Donozor Lino* (Atibaia, S. Paulo). — Une poésie encore trouble, pas toujours

sûre d'elle-même, mais qui nous entraîne parfois, dans ses meilleurs moments, sur le sillage du Bateau ivre de Rimbaud.

Auto do Possesso, par *Heraldo de Campos* (Clube de Poesia, S. Paulo). — Le titre de ce recueil évoque bien le jeu des images gratuites de cette poésie difficile, mais il y a, à côté de la possession sacrée, la volonté de mouler cette ivresse divine dans une forme somptueuse et parfaite. Pierres d'Orient brillant aux doigts d'une Tanit lunaire.

O primeiro dia, par *Reynaldo Beirao* (Orfeu, Rio). — Un ensemble de poèmes en prose, où à côté du verset biblique, large et sonore, se jouent dans un climat nocturne des images de cauchemars. Le drame de la solitude constitue le fond et l'unité du recueil.

Poema do Trigesimo dia, par *Sergio Milliet* (S. Paulo, avec de magnifiques illustrations de Flexor) et **Diario critico** (6e volume, S. Paulo). — S. Milliet est certainement le critique qui exerce le plus d'influence sur les jeunes générations par son humanisme; son journal critique est un peu ici ce que les Essais de Montaigne ont été autrefois pour la France. Mais cette activité de critique ne doit pas nous faire oublier le poète à qui la mort d'un fils aimé a arraché quelques-uns des plus beaux cris de la poésie contemporaine brésilienne.

Provincia, par *Alves Motta* (Brasiliense, S. Paulo). — Des contes où l'humour se mêle à la tendresse et qui s'inscrivent dans la tradition d'A. Daudet. Les petites villes de l'intérieur y revivent telles qu'elles étaient il y a encore vingt-cinq ans, avant que le progrès ne les ait touchées.

Palhano, par *J. Laurencio de Melo* (Tep, Pernambouc). — De sang nègre, comme Langston Hughes, ce jeune poète lance contre le monde moderne le cri de malédiction et retrouve comme Péguy le sens de la pauvreté.

A organizaçao social dos Tupinambas, par *Florestan Fernandes* (Ipe, S. Paulo). — Métraux avait écrit deux livres célèbres sur la civilisation matérielle et sur la religion des Tupinambas. Il restait encore à écrire un ouvrage sur la structure sociale de ces Indiens, connus à travers les chroniques du XVIe siècle. Le livre de Fernandes mérite, par sa valeur scientifique, de devenir aussi classique que ceux de Métraux, qu'il corrige, d'ailleurs, sur certains points.

Um trem corre para o Oeste, par *Fernando de Azevedo* (Martins, S. Paulo). — Sous ce titre, qui paraît un titre de roman, on trouvera, écrit par un des maîtres de la sociologie brésilienne, et à propos de la construction du chemin de fer transcontinental qui fera rejoindre S. Paulo au Pacifique, la plus pénétrante des études de sociologie des communications.

Musica popular brasileira, par *Oneyda Alvarenga* (Globo, Rio Grande do Sul). — Un livre indispensable pour tous ceux qui s'intéressent aux manifestations du folklore musical. L'auteur passe en revue les danses et les chants d'origine amérindienne, africaine ou luse et ceux jaillis de la rencontre des civilisations sur le sol même du Brésil. Chaque type de danse et de chant est analysé avec le plus grand soin et complété par des exemples musicaux ainsi que par des photographies inédites. — R. B.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

ETAT ACTUEL DE L'ŒUVRE DE W.-H. AUDEN (1). — Cette veille de Toussaint 1944, ils étaient quatre qui ne se connaissaient pas, réunis dans un bar de New-York : Quant, vieil employé

(1) Cette étude laisse de côté le théâtre de W. H. Auden et ne se fonde que sur ses poèmes proprement dits, tous publiés chez Faber à Londres : *Poems* (1930); *The Orators* (1932); *Look, Stranger!* (1935); *Another Time* (1940); *New Year Letter* (1941); *For the Time Being* (1945); *The Age of Anxiety* (1948); *Collected Shorter Poems* 1930-1944 (1950). — Il y a une présentation intéressante d'Auden dans *Auden and After,* par F. Scarfe (London, Routledge).

de bureau; Malin, médecin permissionnaire de l'aviation canadienne; Emble, étudiant engagé dans la Marine, qui se demandait comment faire sa vie; Rosetta, acheteuse dans un grand magasin, plus très jeune mais désirable. Songeant à leur condition en symboles de dégradation, d'*hubris*, de frustration et de rêves avortés, ils entrent en propos, se font part de leur expérience. Ils décrivent les sept âges de l'homme (motif connu). Ils explorent les sept théâtres de sa vie en un voyage imaginaire dans un paysage « qui ressemble symboliquement au corps humain »; dans la montagne, la mer, la ville, la demeure campagnarde, le cimetière, les jardins, on pourrait supposer un jeu de symboles parallèles du repos coupable, du remords, de l'aventure, etc. Hélas! cela finit par le désert et par un mystère où nos gens ne s'engagent pas — la fin métaphysique du monde, le secret « qui refuse de promettre et d'expliquer ». Ainsi déçus dans leur fuite loin de la réalité prochaine, ramenés à « la majesté de sa fureur perpétuelle », c'est-à-dire à leur esclavage, à une « faible foi dans la confusion », au « Néant qui néante », ils vont chez Rosetta décidés à bannir la tristesse. Dans l'euphorie de la boisson, Quant et Malin célèbrent l'amour qui attire l'un vers l'autre Emble et Rosetta et se retirent discrètement, tirant les conclusions de leur aventure spirituelle; la jeune fille, qui les a reconduits, revient pour trouver Emble mort sur son divan. Quelle surprise! comme dit Maupassant en guise de chute macabre à l'un de ses contes.

Voilà, sèchement et à peu près raconté, *The Age of Anxiety*, dernier poème de Wystan Hugh Auden qui le donne pour une « églogue baroque ». L'auteur est trop connu pour que rien de ce qu'il écrit ne mérite l'examen. On retrouve ici ses dons éclatants de styliste : bonheur des attaques, maîtrise des rythmes, syntaxe aisément coulée dans le vers, fantaisie et virtuosité de l'invention, assemblage éblouissant et souvent incongru d'images, diversité absolument libre et moderne du vocabulaire, impertinentes pirouettes dans les passages les plus graves, incantation sérieuse et bouffonne, tendre sans mollesse, légèrement astringente comme le fausset ou le petit-lait. Ainsi peut véridiquement le présenter une critique bienveillante. Aussi véridiquement peut-on dire que les défauts d'Auden sont exaspérants et tenaces : trop souvent l'ironie de primesaut prend hors de saison un ton d'irrépressible gaminerie, un goût de farce et de secousse, un aspect inutilement débraillé qui blase vite. Ce poivre éventé dès longtemps, il en use encore non sans sincérité (pudeur du sourire japonais...) et comme par habitude; l'argot américain ajoute à l'impression de défi puéril qui gâte des intermèdes autrement

assez profonds par éclairs, lyriques et gracieux. Ces taches ont toujours et délibérément déparé son œuvre. Elles la signent, de même qu'un mélange d'éléments rares et familiers, d'argot et de termes scientifiques, et l'adaptation à la poésie de la psychologie freudienne : ici les mythes du père et de la mère, volontiers rapetissés en papa et maman — il y a même une grand'maman dans *The Age of anxiety* — le corps humain symbolique, ou le sentiment de culpabilité qui revient tout au long du poème. La facilité d'Auden se moque du bon goût avec trop d'application. Son langage, télégraphique et lâché, voisin du parler ordinaire, demeure cependant poétique grâce aux artifices de la forme. Dans ce poème, Auden remonte comme il l'a fait souvent aux rudes modèles anglo-saxons ou anglais archaïques, où la rime, inconue, est remplacée par un rythme vigoureux et la charpente d'une forte allitération. Ce procédé permet aussi bien que la rime les trouvailles et les rencontres qui découvrent les rapports de sens sous les rapports de son.

Voilà ce que *The Age of Anxiety* offre de nouveau dans le style. On y retrouve quant au reste les qualités séduisantes d'Auden que Scarfe appelle sa « naïveté », l'« intérêt imaginatif » qu'il prend au mode de vie de ses semblables. Il y a aussi infusé sa culture en rappelant des motifs classiques sous un aspect moderne : une selve dantesque, l'entrée des enfers, la mort du grand Pan, images innommées de la perte dans le mystère, de l'effroi, de la mort d'un monde. Elles surgissent dans la troisième partie, l'exploration des sept théâtres de la vie humaine, qui est d'un sérieux à peu près soutenu et, par endroits, d'une ravissante beauté.

Beaucoup n'ont pas pardonné à Auden d'avoir, pendant la guerre, fui sa patrie pour l'Amérique; sans doute cette circonstance les aide-t-elle à trouver qu'il a décliné depuis lors. Je ne pense pas que ce soit vrai. Il est au moins resté égal à lui-même : l'un des plus considérables, et le plus influent de la génération de 1930 dont les principaux sont avec lui Day Lewis, Spender et Mac Neice. La question est plutôt de savoir s'il a quelque chose de nouveau à dire.

Comme ceux qu'on a nommés, enfant d'un siècle inévitable, il a pris pour sujet le destin de l'homme dans notre société. Comme dans ses recueils précédents, c'est la confusion de cet être humain qu'il voudrait élucider dans *The Age of Anxiety* : c'est à elle qu'il voudrait, si possible, remédier :

« Racheter avec une claire
Configuration
De routes et de buts

Les âges de l'angoisse,
Toutes les tristesses endurées
Aux pieds de terrifiantes
Forteresses ».

Sa poésie exprime un état social. Quant, Malin, Emble, Rosetta sont des épaves sur les remous d'une civilisation déliquescente. Ils souffrent de se sentir combattus par eux-mêmes, échappés à eux-mêmes, jouets d'une fatalité sociale. Ils cherchent à reprendre pied dans une stabilité indépendante du monde ambiant, et dont les figures sont — non pas un avenir à défaut du présent où tout se dérobe en l'homme et autour de lui, mais un paradis élusif : enfance, âme préhistorique. Ils voudraient, par la découverte d'une vérité solide, éluder ou vaincre en eux-mêmes et par eux-mêmes les fatalités extérieures ou héréditaires. Qu'un instant ils tentent de le faire en commun, par l'exploration de l'*homo abyssus occidentalis*, c'est le fruit fortuit d'une rencontre sans lendemain. Chacun est rejeté sur soi, condamné à ses seules forces et, par là, au recommencement perpétuel des mêmes tourments. Ils sont effroyablement solitaires avant, après, pendant cette recherche où le besoin de communauté le cède à celui de se séparer « sans autre guide que leurs chagrins », Malin pour « être seul en peine », Emble pour « se tourmenter », Rosetta pour « prier », Quant pour « apprendre à chanter à ses terreurs ».

Un égotisme impuissant au lieu d'un individualisme constructif, en somme. Il semble qu'ayant précédemment invoqué la responsabilité et la décision de l'homme, Auden, dans son dernier poème, en désespère. A propos déjà de ses œuvres antérieures, Scarfe parlait d'un « pessimisme social » qui empoisonnait jusqu'à l'amour. Est-ce vrai? Ce dernier refuge disparaîtrait-il? C'est par l'amour qu'Emble et Rosetta vont échapper à leur misère; réussite peut-être insensée et éphémère, mais dont la valeur sacramentelle est attestée par les épithalames de leurs amis et par l'échange de leurs extases amébées. Ou, si ce n'est que grimace, elle est sacrilège et traduit l'irrémédiable découragement de qui se résigne à déférer au fait, à juger de l'avenir par l'histoire, à rester prisonnier de soi-même. Quand Malin, après l'intermède, en tire la leçon, il songe :

« Le passé nous instruit-il? La police,
Les dessinateurs de costumes, etc.,
Qui manœuvrent les miroirs, disent : Non.
Dans cent siècles d'ici
Les rustres, les provocateurs, mettront
Encore leur confiance dans un saint
Patron ou dans une forteresse de famille,

Les minables prendront les mêmes
Vieux remèdes au tædium vitæ,
La Religion, la Politique, l'Amour...
« ...Il est sot
De refuser les tâches du temps
Et, considérant notre vie,
De crier : Méchant et malheureux moi,
Comme je suis intéressant.
Nous aimons mieux être détruits que changer,
Nous aimons mieux mourir de notre terreur
Que gravir la croix de l'instant
Et laisser nos illusions mourir ».

Le rêve du poète est avorté, vaincu par « le temps réel auquel la poésie ne saurait s'intéresser ». Défaite insupportable. Il faudrait, pour que l'homme se libère, un mouvement inspiré, une création qui est, « comme toujours, remise ». Jamais Auden-Sisyphe n'a roulé si bas, au flanc du désespoir, qu'après la guerre (même désenchantement de saison dans *Holes in the Sky*, le récent recueil de son contemporain Mac Neice). Faut-il lui savoir gré d'avoir sauvé ce qui peut l'être en tout cas : une brave lucidité?

Jacques Vallette.

The Year's Work in Literature 1949 (72 p., 2/6). **The Brontë Sisters,** by *Ph. Bentley;* **G. K. Chesterton,** by *C. Hollis;* **J. Conrad,** by *O. Warner;* **H. James,** by *M. Swan;* **B. Shaw,** by *A. C. Ward* (44, 32, 39, 43, 56 p., chacun 1/). London, Longmans and British Council, 1950. — La première de ces brochures classe et examine objectivement, avec de nombreuses photos d'auteurs, la production littéraire anglaise de l'année écoulée. Les autres (une photo, un essai biographique et critique, une bibliographie, un index) inaugurent une série de monographies d'écrivains. Travaux bien faits, d'une utilité évidente.

Bleak House, by *C. Dickens (Ib.,* Odhams, 699 p.). **History of the Conquest of Mexico,** by *W. Prescott (Ib.,* Allen-Unwin, 735 p., 15/). — Deux classiques — l'un des plus beaux romans de Dickens, et une histoire passionnante par le sujet, et écrite avec charme — dont la réimpression s'imposait, vu la difficulté de les trouver. De plus, *Bleak House* contient une courte introduction de l'éditeur et des illustrations originales de Phiz.

Everyman's Encyclopaedia. Vol 7 and 8, ed. by A. Ridgway (*Ib.,* Dent, 1950, 758 et 755 p., 12/ chacun). — On espère voir terminée pour la fin de l'année la réédition refondue de cette célèbre série, qui contient jusqu'à une colonne sur Mao Tse-toung. Les bibliographies sont en général nourries (pas toujours : voir p. ex. pour A. Huxley). Ces deux volumes embrassent les articles « Jester » à « Map-Reading », titres qui suffisent à attester combien variée en est la matière.

Castle Corner, by *J. Cary (Ib.,* Joseph, 1950, 414 p., 10/6). — Histoire d'une famille terrienne irlandaise au temps de Gladstone, c'est-à-dire du mouvement agraire et de la campagne pour le Home Rule. Les grandes questions politiques et économiques de cette période divisent la famille Corner. J'ai souvent insisté ici sur l'agrément des fictions de Cary. Peut-être n'ai-je pas assez souligné sa valeur d'historien social, qui distingue particulièrement *Castle Corner.*

Brothers and Sisters, by *I. Compton-Burnett (Ib., Gollancz,* 1950, 273 p., 10/6). — L'une des plus réussies des études familiales de cet écrivain, si l'on admet dans l'intrigue un postulat à la vérité peu vraisemblable qui établit entre les personnages, à leur insu, une

parenté presque incestueuse. Mais cette donnée rehausse l'ironie, féroce sous la politesse du style dialogué, de la philosophie toujours implicite chez cet auteur qui ne désarme pas — moins que jamais quand elle met en scène une jeunesse impitoyable.

The Gothick North, by *S. Sitwell* (*Ib.*, Lehmann, 1950, 304 p., 12/6). — Non l'œuvre d'un historien, mais celle d'un poète et d'un styliste affamé de pittoresque, friand parfois d'affectations comme celle qui paraît dans l'orthographe du titre. Qu'on ne cherche donc pas une description cohérente de l'époque ou de l'esprit gothiques dans ces rêveries et fantaisies. Leur prix tient au dilettantisme docte et disert d'un auteur affranchi presque agressivement des conventions, à l'originalité de ses impressions et de ses points de vue, au charme des curiosités souvent ignorées qu'il nous révèle au cours de ses vagabondages et que 17 illustrations, dont plusieurs en couleurs, nous permettent de mieux goûter.

U.S.A, by *J. Dos Passos* (*Ib.*, *Id.*, 1950, 1179 p., 15/). **Jackpot**, by *E. Caldwell* (*Ib.*, *Falcon Press*, 1950, 756 p., 16/). — On trouve réunis pour la première fois dans ces deux volumes l'essentiel de l'œuvre de Dos Passos et de Caldwell nouvelliste. Du premier, toute sa grande geste des Etats-Unis (*The 42nd Parallel*, *Nineteen-Nineteen*, *The Big Money*). Du second, 75 histoires qui sont ses meilleures. Deux recueils commodes et de toute importance pour l'amateur des lettres américaines d'aujourd'hui.

The Zermatt Dialogues (560 p.); **Oberland Dialogues** (423 p.); by *D. Fawcett* (*Ib.*, *Macmillan*). — Cinq représentants de la vie moderne sous ses aspects variés disputent ici d'une cosmologie mystique comme les interlocuteurs de Platon, c'est-à-dire sans la sécheresse d'un exposé didactique. La philosophie de l'auteur est « imaginiste » : Dieu, principe du monde, est pour lui non pas raison, mais imagination concrète. Il a lu tout ce qui concerne son sujet, et trouve ses idées préfigurées, sans système ni vérification, chez des poètes comme Shakespeare, Shelley et Blake. Au reste il nous avertit franchement qu'il n'y a pas de métaphysique facile. A le lire, on voit qu'il en est d'agréables.

Creative Art in Britain, by *W. Johnstone* (*Ib.*, *id.*, 1950, 318 p., 214 pl. dont 8 en coul., 50/). — L'art britannique est-il une imitation des autres? L'auteur a écrit ce beau livre pour démontrer que non. Du paléolithique à notre âge, il n'en expose pas l'histoire; mais il étudie les exemples et les périodes où cet art manifeste le plus de force créatrice. Sa méthode comparative lui permet de dégager ce qu'il doit à l'Europe et au reste du monde, et réciproquement. Il y discerne une tradition rompue dans les siècles récents, et recherche dans l'art contemporain, avec des réserves modestes sur la valeur de ses jugements, les signes d'une renaissance. Technicien, ses bases de démonstration sont le dessin et les solides dans l'espace. Professeur, il espère en l'éducation et a des choses intéressantes à dire sur le dessin d'enfants. L'illustration est de premier ordre.

A Book of the Winter, by *E. Sitwell* (*Ib.*, *id.*, 1950, 100 p., 7/6). — Anthologie gracieuse et réussie, grâce à l'érudition gourmande du Dr. Sitwell. Poèmes, prose, méditations, voyages, elle a ramené de ses lectures anglo-saxonnes, françaises, extrême-orientales des fragments scintillants et cristallisés pour notre plaisir autour du thème romantique de l'hiver.

Hertfordshire, by *Sir W. Beach Thomas* (278 p.); **Buckinghamshire**, by *A. Uttley* (441 p.). Chac. : *Ib.*, Hale, 1950, 49 phot. pl. p., 1 carte, 15/. — Le grand Londres ronge déjà ces deux comtés qui lui sont presque limitrophes au nord et à l'ouest, et qui donnent matière à de nouveaux « County Books ». Le premier, verdoyant et recueilli, regorge parmi ses fermes de noms célèbres dans les lettres, dont autrefois Bacon, aujourd'hui B. Shaw. On l'a choisi pour y construire les premières cités-jardins. L'autre résonne de souvenirs politiques des deux derniers siècles (Burke, Disraeli...), et s'associe celui de poètes comme Cowper et Gray, sans compter des communautés quakers qui comptent dans l'histoire spirituelle. Tout cela, et plus, présenté avec vie, parce que vécu par les auteurs.

Good and Bad English, by *W. Whitten* and *F. Whitaker* (375 p., 7/6); **A Manual of Good English**, by *W. J. Weston* (318 p., 10/6). Chacun : *Ib.*, *Newnes*, 1950. — Excellents manuels du bon anglais, illustrés d'exemples intéressants, raisonnés parsonnellement, vivement écrits. Le premier répond à des questions de vocabulaire classées alphabétiquement. Le second est conçu de façon plus

grammaticale. Tous deux sont d'un grand secours.

Romeo and Juliet, by *W. Shakespeare (Ib.*, Sidgwick-Jackson, 1949, 21/). — Les premiers textes des pièces de Shakespeare furent imprimés in-quarto de son vivant : rares et difficiles à consulter, la Shakespeare Association a commencé à les publier en fac-similé admirablement réussis. Celui-ci reproduit l'exemplaire de 1599 conservé à Edimbourg; il vient du poète Drummond, qui en a souligné des passages, et se lit clairement. On a ajouté en marge la numération des actes, scènes et vers, qui permet de mieux s'y reconnaître dans un texte continu à l'origine.

The English Spirit, by *A. L. Rowse (Ib.*, Macmillan, 1950, 285 p., 12/6). — Essais d'histoire et de littérature écrits (beaucoup pendant la guerre) par un historien connu, pleins d'information et d'idées générales, sur des sujets fort variés et groupés autour de l'Angleterre et de son esprit.

English Ribbon, by *J. Hilton (Ib., Cape*, 1950, 288 p., 12/6). — Encore l'Angleterre, parcourue à pied par un styliste non toujours très simple et un observateur dont les remarques les plus intéressantes concernent les districts industriels et leur population.

New Bearings in English Literature, by *F. R. Leavis (Ib.*, Chatto, 1950, 238 p., /6). — Publié pour la première fois en 1932, ce livre est l'un des classiques de la critique récente, et on en attendait depuis longtemps la réédition. Après deux chapitres généraux sur la poésie anglaise contemporaine, il traite de Pound, de Hopkins et de T. S. Eliot qu'il a fortement contribué à faire reconnaître. Sur ce fond se détache un dernier chapitre, inédit, où l'on ira peut-être avant tout, et où l'auteur explique la déception que lui a causée la poésie anglaise des vingt années écoulées. Son exégèse d'Eliot est encore une des meilleures qui soient.

The Last Romantics, by *G. Hough (Ib.*, Duckworth, 1950, 303 p., 15/). — Encore un beau livre de critique, sagace, ingénieux et plein. Six chapitres sur Ruskin, Rossetti et les préraphaélites, Morris, Pater, les artistes fin de siècle, Yeats; avec un spirituel épilogue sous forme de conversation, au ciel, entre Yeats et Wells. Hough a découvert son livre dans l'ordre inverse, remontant de proche en proche de Yeats à Ruskin, chez qui il trouve l'origine des idées du poète irlandais sur les arts et leurs rapports avec la religion et l'ordre social. La France, bien entendu, joue son rôle dans cette histoire des vaines et diverses tentatives faites par des artistes pour se faire une place dans un siècle (le mot est pris au sens religieux) que la nature des choses leur rendait étranger.

The City of God, by *J. H. S. Burleigh (Ib.*, Nisbet, 1950, 226 p., 12/6). — Explication historique, théologique, philosophique de la Cité de Dieu de saint Augustin. On y voit, au ve siècle, un essai de fusion de l'ancienne et de la nouvelle cultures. D'un très grand intérêt, aussi, est tout ce qui concerne les doctrines de l'Eglise et de l'Etat et leurs rapports mutuels.

Maidens' Trip (1949, 208 p., 8/6); **The Far Cry** (1950, 279 p., 9/6), by *E. Smith. Ib.*, MacGibbon and Kee. — Trois grands prix littéraires, dont un américain, ont été décernés à ces deux romans d'une débutante. Le premier décrit les voyages sur les canaux anglais de plusieurs jeunes filles pendant la guerre; le second, les voyages encore d'une enfant et de son père pittoresque en Afrique et dans l'Inde. Ce nouvel auteur, qui a beaucoup d'humour et le sens de l'observation et du document, est à suivre attentivement.

John Constable's Clouds, by *K. Badt (Ib., Routledge*, 1950, 111 p., 12/6). — Se rappelle-t-on que Gœthe a écrit plusieurs poèmes sur les nuages, où il voyait des symboles de « l'impérissable », et qu'il s'appuyait sur les recherches de l'Anglais Howard, lequel a également inspiré l'examen qu'a fait le savant C. G. Carus des rapports entre l'art et ces formes naturelles? K. Badt s'en est souvenu dans ce brillant essai dont le centre est la peinture de Constable, mais qui se meut aux limites communes de la science, de la poésie et de l'art. Il a des vues particulières sur Gœthe, Carus, les peintres de nuages Dahl et Blechen, sur les affinités de Constable et de Wordsworth, et les fond et les généralise dans plusieurs chapitres, notamment sur les nuages dans la religion, la nature et l'art, et sur la soumission de l'artiste à la nature. Cette étude ample, nourrie, concise, est illustrée de huit belles planches.

John Locke's Political Philosophy,

by *J. W. Gough* (Oxford Univ. Press, 1950, 212 p., 12/6). — Les idées politiques de Locke sont à la racine du gouvernement constitutionnel anglais, ou du moins de sa théorie. Contre toute attente, il restait du nouveau à dire sur elles. Des documents inédits ont permis à Mr. Gough de faire remonter les idées de Locke sur le droit naturel et sur la tolérance à une vingtaine d'années avant la deuxième Révolution. Il traite aussi des rapports de l'individu et de l'Etat sous différents aspects, de la séparation des pouvoirs, du pouvoir en fidéicommis, vus par son auteur, et publie en appendice, d'après une version conservée à la Bodléienne, des corrections à une version admise du *Traité sur la tolérance*. En somme, huit études utiles et solides.

Livres reçus. — *British Book News* 1944 (242 p., 6/); 1945 (315 p., 7/6); 1946 (499 p., 12/6); 1947 (653 p., 15/) : quatre répertoires illustrés et commentés, des livres parus en G.-B. pendant les années ci-dessus. London, Longmans. — *Liens de sang*, par P. Buck, trad. Tranec (Paris, Stock, 1950, 456 p., 420 fr.). — *Ce cœur a tant de peine*, par D. Canfield, trad. Metzger (Paris, Plon, 1950, 473 p., 495 fr.).

REVUES

The New Statesman and Nation, 23.9-21.10.50. — *Séries :* Corée (23.9-21.10). Impressions des E. U. (30.9; 14.10). Trieste (*Id.*). 23.9 : Déception tory. Réarmement allemand. La B. B. C. Les Moïs. Yeats. 30.9 : Lettre d'un médecin à Bevan. Poèmes de O. Sitwell. Les mémoires de O. Sitwell. 7.10 : Le Congrès du Labour. Droit anglais et société. L'accusation en cas d'assassinat. 14.10 : Profit et salaires. Les réparateurs de clochers. Les 1.001 *Nuits*. Rubens et Rowlandson. 21.10 : Le congrès tory. Au Vietnam. Prix du réarmement. En Italie. Emigrants en Australie. Dos Passos. — La revue paraît, malgré une grève d'imprimeurs, par des moyens de fortune, à petit tirage : ces numéros pourraient être recherchés plus tard.

The Listener, 21 et 28.9. — *Séries :* Arts et sciences en U.R.S.S. Galeries de Londres. 21.9 : En Iran. Malte. Noirs et blancs. De Gaulle. Fouilles au Kenya. Shelley. Omar Khayyam. Josquin Des Prés. 28.9 : France et réarmement. Mineurs gallois. La pneumoconiose. Le style au théâtre. Religion et société en U.R.S.S. Lascaux. Peinture bolonaise. Poésie anglaise en Inde. Chansons russes.

J. V.

CIVILISATION ANTIQUE

LA CIVILISATION ARAMEENNE. — Les peuplades sémitiques auxquelles nos sources donnent le nom d'Aklamu, puis d'Araméens, peuplades qui jouèrent un rôle politique important dans l'Asie antérieure au début du premier millénaire avant notre ère et dont la langue connut une si large diffusion qu'elle fut adoptée par l'empire Achéménide et devint en Palestine la langue courante à l'époque de Jésus — ces peuplades n'apparaissent pas en pleine lumière dans la plupart des manuels d'histoire orientale. Qu'il s'agisse de *l'Histoire des peuples de l'Orient classique* de Maspéro ou de *l'Histoire de l'Orient* de Moret, les détails qui les concernent se trouvent éparpillés en divers chapitres et l'on a peine à se faire une idée d'ensemble de leur rôle. Nos sources en sont pour une part responsables : l'expansion araméenne se heurtant à de puissants rivaux, les Assyriens et les Hittites au Nord, les Israélites au Sud, les Cananéens leur fermant l'accès de la côte, les actions de ce peuple ne nous sont connues que par

ce qu'en ont dit, quand se produisent les conflits, les Annales des rois d'Assur ou les livres historiques de la Bible. Nous ne le saisissons presque que du dehors, vu par ses adversaires. Aussi faut-il savoir beaucoup de gré à M. Dupont-Sommer (1) d'avoir, pour la première fois en français, rassemblé les indications éparses sur ces royaumes du premier millénaire et d'en avoir présenté une synthèse magistrale qui nous en fait suivre l'histoire dans tout son déroulement. De nombreux faits se dégagent de cette étude; je ne m'attacherai aujourd'hui qu'à un aspect, en invitant le lecteur à méditer avec moi, à propos des Araméens, sur la notion de civilisation.

On constatera en effet, à la brièveté des développements qui leur sont consacrés, que l'art et la religion de ces peuplades n'a aucun caractère spécifique et qu'il n'y a pas à proprement parler de civilisation araméenne. Resserrés entre des peuples déjà évolués et en possession d'un art plus avancé (les gens du Mitanni, puis les Hittites et les Phéniciens), les Araméens se sont contentés d'imiter les formules artistiques de leurs plus proches voisins, en sorte qu'on ne peut faire le départ, suivant qu'on a affaire à une ville du nord ou du sud, entre les monuments araméens et les monuments hittites ou phéniciens; M. Dupont-Sommer s'est gardé d'en faire la critique esthétique, car il n'y a pas de style araméen. On pourrait en dire autant de la religion : qu'il s'agisse de Hadad ou de El, ce ne sont pas des figures proprement araméennes mais des dieux connus chez d'autres peuples du proche Orient.

Une première remarque découle de ces observations : une forme de civilisation n'est pas tant liée à un peuple déterminé qu'à l'endroit où elle se développe; elle définit un pays plus qu'une race; l'envahisseur n'impose pas sa civilisation; il s'adapte le plus souvent à celle qu'il trouve sur place. On a beaucoup exagéré avant-guerre, non sans désir de propagande politique, l'intensité et la profondeur de l' « indogermanisation » de la Grèce. L'exemple des Araméens doit nous rendre fort circonspects; leur art, — comme leur religion, — apparaît totalement détaché de tout caractère racial ou même ethnique. La chose s'explique aisément surtout pour l'art, et de deux manières. le nomade a moins le loisir de fixer sur une matière résistante son idéal plastique; les monuments qu'il trouve en s'établissant lui en imposent; il devient imitateur : ainsi firent les Achéens découvrant, aux bords de l'Egée, la perfection de l'art minoen.

(1) Voir plus loin, dans les comptes rendus, les caractéristiques de l'ouvrage.

On prendra garde aussi que toute conquête, sauf en de rares cas, n'expulse pas complètement les populations sédentaires, une mainmise politique laisse subsister les traditions locales, les pratiques des artisans; ainsi les arts décoratifs, mieux que les arts dits « représentatifs », relient l'état nouveau à l'état antérieur; la persistance des couches populaires attache les thèmes à un lieu déterminé; il y a un style de Tell Halaf, un style de Sindjirli, et il est bien difficile d'y distinguer l'apport des diverses couches ethniques.

On remarquera en second lieu que les peuples, suivant leur génie propre, manifestent en divers domaines leur puissance d'expansion; l'expansion politique n'est pas la seule possible. Le génie romain est mieux représenté peut-être par la conquête des notions juridiques que par celle du bassin méditerranéen; la grandeur de la Crète minoenne ne réside pas tant dans sa thalassocratie que dans la diffusion de son art; l'alphabet est pour les Phéniciens un titre de gloire plus durable que la colonisation; les Araméens ont agi sur le cours de la civilisation par autres choses que des armes, par leur langue; et l'on s'explique ainsi que leur action ait été prolongée qu'une conquête militaire. Les actions guerrières ou politiques n'affectent qu'un moment de l'histoire et elles peuvent n'avoir aucun effet sur la civilisation; les conquêtes au contraire qui agissent sur les modes de vie : langue, écriture, arts mineurs, droit privé, qui provoquent des changements dans la vie quotidienne, survivent aux clauses des traités et à l'écroulement des empires.

Il s'ensuit que chaque peuple se présente à l'historien comme l'auteur d'une acquisition essentielle qui permet de le définir plus aisément; nous saisissons parfaitement la langue araméenne, nous saisissons mal sa religion et point du tout son art. Rares sont les peuples qui, excellant en plusieurs domaines, nous offrent un visage complet; la Grèce pour nous c'est tout à la fois une langue, un art, une pensée bien définie; il en va de même de l'Egypte, pour les deux premiers points tout au moins. Mais quand il s'agit de peuples de seconde ligne ou de peuples fort anciens, les hasards du temps n'ont laissé parvenir à nous qu'un détail et il peut arriver que ce ne soit pas le détail essentiel. La religion des Minoens était-elle aussi originale que leur art? nous pouvons mal en décider. Qu'étaient les peuples que les érudits modernes appellent « peuples du vernis primitif » ou « peuples des vases minyens »? Quelle réalité se dérobe sous l'expression d'« homme géométrique » par quoi les archéologues désignent les Grecs du IX[e] siècle? Com-

ment associer de façon certaine un détail archéologique et une constatation linguistique? Pour définir pleinement une civilisation disparue, il est nécessaire de l'appréhender de plusieurs côtés à la fois, de faire une synthèse de son parler, de ses mœurs, de ses formes de pensée. C'est le grand problème des origines grecques, des temps où des noms de peuplades diverses se confondaient dans le bassin de l'Egée. On voit que c'est aussi en partie le cas pour les Araméens; leur civilisation ne se prête pas à une synthèse totale; et c'est la raison sans doute pour laquelle, malgré le rôle important joué par leur langue, leur physionomie propre se dégage mal et a été longtemps négligée.

Fernand Chapouthier.

Légendes de Babylone et de Canaan, par *Charles Virolleaud* (Collection « L'Orient Ancien illustré », tome I), Paris, Maisonneuve, 1949; 1 vol. pet. in-8° de 124 pages, avec 23 illustrations. — Ce fascicule, comme les deux suivants, appartient à une collection nouvelle destinée à présenter, en tenant compte des découvertes les plus récentes, l'histoire de l'Orient ancien. Le directeur de la collection, M. Charles Virolleaud, explique qu'on a dû renoncer au projet primitif de présenter une synthèse cohérente et ordonnée dans le temps; les fascicules successifs confiés à des spécialistes, sont à lire séparément. On peut le regretter et je souhaite pour ma part que cette collection, quand elle sera plus avancée, puisse accueillir un fascicule mettant à leur place respective les diverses civilisations. Le premier fascicule est consacré à l'examen des principales légendes connues par les tablettes cunéiformes de Mésopotamie et d'Ugarit. Le récit, fait d'après les sources, est clair et informé; des illustrations accompagnent le texte. Les références sont réduites au minimum.

Les Araméens, par *A. Dupont-Sommer* (même collection, tome II), Paris, Maisonneuve, 1949; 1 vol. petit in-8° de 124 pages, avec 16 illustrations. — Histoire du peuple araméen depuis son apparition à l'époque d'Aménophis IV jusqu'à la fin du VIIe siècle et à la chute de Ninive. Une place importante est donnée à la langue araméenne et à son extraordinaire fortune dans le monde oriental. Le récit, fait de première main par l'un des meilleurs connaisseurs des langues sémitiques, est remarquable de précision et de lucidité. Sera pratiqué même par les érudits.

Les Hittites, par *Eugène Cavaignac* (même collection, tome III), Paris, Maisonneuve, 1950; 1 vol. petit in-8° de 126 pages, avec 22 illustrations. — Même après la synthèse que l'auteur a présentée il y a quelques années dans *Le problème hittite*, ou celles qui ont paru sous la signature du Dr Contenau ou du regretté Delaporte, le précis de M. Cavaignac apporte du nouveau, non seulement parce qu'il exploite pour la première fois les découvertes de Bossert à Kara Tépé et qu'il donne sur le déchiffrement des hiéroglyphes hittites des indications précises et fort intéressantes, mais parce que sa curiosité pour les choses économiques et juridiques lui fait souligner dans la civilisation des Hittites des aspects peu connus du public. Le code hittite, les listes de denrées accompagnées de leurs prix sont analysés en détail. L'étude sur la religion utilise les dernières enquêtes. Je regrette seulement que l'auteur, qui a le goût des généalogies, nous laisse dans l'embarras à propos des deux Mursil, l'un de l'Ancien Empire (p. 18), l'autre du Nouvel Empire (p. 31 sq.) qu'il appelle tous deux Mursil I. — F. C.

SCANDINAVIE

LITTERATURE SUEDOISE. — On a beaucoup écrit, en Scandinavie, en France (1) et dans le monde entier sur l'œuvre et la vie de Selma Lagerlof ; on écrira longtemps à mesure que l'éloignement change en elle-même cette grande figure aujourd'hui encore mystérieuse et à divers égards énigmatique, sans peut-être découvrir son secret.

Le critique Levertin, si pénétrant et informé, ne reconnut pas, lorsque parut la Légende de Gosta Berling, une veine suédoise en cet ouvrage considéré de nos jours comme si parfaitement caractéristique du génie du Nord. Victime présentement en Suède, du dédain consécutif à la disparition des écrivains illustres, Selma Lagerlof semble encore grandir aux yeux du public international, qui continue de lui assurer un durable succès posthume.

D'où vient ce prestige qui paraît surprendre la critique suédoise contemporaine?

Les méthodes de l'érudition critique coutumière n'en rendent pas compte, et c'est sans doute pourquoi un prix particulier s'attache à une importante biographie écrite par une romancière amie de Selma Lagerlof (2).

L'ouvrage vaut par cette sympathie passionnée d'une cadette plus soucieuse d'exactitude familière et de prudente suggestion que d'analyse abstraite et de commentaire idéologique. Auteur elle-même d'œuvres romanesques patiemment élaborées (3), Elin Wagner reconstitue comme un roman cette grande vie partagée entre un silence modeste et une gloire exigeante consacrée par les foules accourues du monde entier à Morbacka en dévotieux pèlerinage.

Grande vie déjà légendaire, pour la première fois évoquée avec cette ampleur, document unique, base désormais indispensable à toute tentative nouvelle d'approfondissement et de compréhension.

Critique professionnellement actif depuis sa thèse sur Brandès en Suède, également curieux de théâtre, de roman, de poésie et d'idéologie, ami éprouvé de nos Lettres, et sans doute aussi bien informé de notre plus récente littérature que peut l'être un critique parisien. Holger Ahlenius depuis un quart de siècle est l'un des

(1) Cf. Léon MAËS, *Selma Lagerlöf, sa vie, son œuvre* (Ed. Je sers).
(2) Elin WAGNER, *Selma Lagerlöf*. Trad. T. Hammar et M. Mltzger (Coll. scand. Stock, 1950).
(3) Voir notamment : *Les hirondelles volent haut*. Trad. Marg. GAY et GERD DE MAUFORT (Albin Michel, 1950).

meilleurs truchements que puissent souhaiter auprès du public suédois nos écrivains.

Réunissant en un volume des études françaises et suédoises (4), on ne sait si l'on préfère à sa liberté critique envers ses compatriotes la délicate et franche appréciation dont il fait bénéficier nos Français.

Peut-être convenait-il de rapprocher ces visages suédois et ces figures françaises pour faire apparaître maintes similitudes et parallélismes, le fonds commun d'une époque, et cette trame universelle qu'illustrent diversement les tempéraments nationaux. A parcourir cette galerie d'images suédoises et françaises — aperçus psychologiques plutôt que portraits proprement dits — lumières projetées sur quelques esprits caractéristiques et leurs problèmes fondamentaux, qui ne serait frappé non certes d'une artificielle unité de ton, mais de la couleur d'un temps, d'une communauté de tendances, et d'une sorte d'unanimité des espoirs, des passions contradictoires en apparence, mais si ardemment tendus vers une nouvelle définition de l'homme.

On aimerait comparer un Par Lagerkvist à un Camus, un Eyvind Johnson à un Malraux, un Torgny Segerstedt, un Olle Holmberg, un Herbert Tingstén, un Ivar Harrie à nos plus pénétrants debaters et critiques d'idées. Rapprochement que s'interdit une critique strictement attachée à son objet, mais que suggère, fut-ce involontairement, le dessin d'un tel volume.

Et sans doute un recueil où n'apparaissent ni Gustaf Hellstrom ni Sigfrid Siwertz, ni Harry Martinson, Franz Bengtsson, Sivar Arner, Lars Ahlin, Stig Dagerman et quelques autres, sans parler des poètes, n'évoque pas tout le champ de la présente littérature suédoise. Par le choix même des auteurs et des œuvres considérés, le critique s'inscrit dans un domaine de constatations et de préoccupations où ne pénètrent qu'accessoirement tels écrivains proprement nationaux, et dont nous affectionnons l'originalité suédoise.

Critique moderniste, Holger Ahlenius ne laisse cependant pas oublier ses curiosités d'historien des Lettres; tel chapitre sur Martin Koch dépasse l'actualité; tel autre sur Ernst Ahlgren l'associe à cette guerilla dano-suédoise qui fut l'événement de l'hiver dernier, et à laquelle il faudra revenir lorsque paraîtra l'ouvrage essentiel de Fr. Boeoek, initiateur de cette singulière querelle... Qui oserait parler en Scandinavie d'anti-féminisme? Qui ne serait tenté cependant de juger excessives telles sévérités — notamment

(4) HOLGER AHLENIUS, *Svenskt och Franskt* (1 vol. in-8°, 334 p., Bonnier, 1950).

celles de Holger Ahlenius — à l'encontre d'une héroïne des Lettres victime d'elle-même plus encore que de Brandès, amant d'un jour?

Très heureusement les perspectives du passé ne cessent de hanter la mémoire et l'esprit de Holger Ahlenius lorsqu'il aborde les Lettres françaises. Qu'il lui semble impossible de caractériser tel de nos contemporains sans évoquer très précisément Pascal ou Racine, Descartes ou Molière, nous fait toucher du doigt l'ampleur de son enquête et la justesse de ses vues; voici donc Gide et Mauriac, Sartre, Bernanos, Camus, Supervielle, Anouilh, Marcel Aymé, Raymond Queneau, Braibant, Armand Hoog, les aînés et les jeunes, et tous ceux dont l'édition suédoise publie — choix parfois hasardeux — des traductions...

Critique éclectique, où l'on ne saurait perdre de vue la prédominance de certains problèmes et l'insistante tragédie de nos incertitudes... Que la plus pénétrante et personnelle étude de ce recueil ait trait à Albert Camus suffirait à signifier un étiage, et à révéler la pertinente opportunité de la critique suédoise la mieux informée de nos Lettres.

Autres aspects de la France, autres enquêtes et regards amicaux sur les êtres et les spectacles affectionnés des étrangers...

Critique et esthéticien finlandais-suédois, auteur, entre autres ouvrages, de ce remarquable *Gide et l'homme* publié au Mercure de France, Goran Schildt conte avec une spirituelle ferveur une traversée de la France par les voies fluviales et les canaux (5); son petit yacht, solide barque de pêche finlandaise aménagée pour le tourisme, après une assez rude navigation de Suède en France, remonte la Seine du Havre à Paris; par la Seine, la Saône et le Rhône, il gagne Marseille; nombreuses escales; Goran Schildt et sa jeune femme ne négligent aucun pèlerinage accessible d'art et d'histoire; pieuses et piquantes observations; a-t-on jamais mieux parlé de nos paysages, de nos monuments, de notre passé, de notre présent? Ce récit, où l'érudition se dissimule sous l'humour et la bonne humeur, nous touche peut-être plus encore par maintes scènes et traits de mœurs amicalement notés que par l'évocation du passé. Que de pittoresques rencontres — enfants et mariniers, bourgeois hospitaliers, accueillantes auberges, et tout l'imprévu d'une vie fluviale ignorée de la plupart des Français! Nos Finlandais, avec une inlassable et fine bonhomie, s'intéressent à tout et à tous. On pense au *Voyage dans les Cévennes* de Stevenson.

(5) *Oenskeresan* (Wahlström och Widstrand, Stockholm), 1 vol. gr. in-8°, ill. par l'auteur, 235 p.

Même sympathie, même poésie familière. Les Nordiques ont plus de science, leur horizon — intellectuel et géographique — est plus vaste... Quel éditeur offrira à notre public une traduction de ce délicieux et charmant livre?

Voyages en France! Celui que Strindberg accomplit en 1886 dans nos provinces ne saurait être oublié. *Parmi les paysans français* (6) résume ses impressions. L'ouvrage date de la période rousseauiste de l'écrivain suédois, et d'un temps où, épris de mœurs rurales, ennemi des grandes villes, Strindberg projetait d'écrire un vaste ouvrage sur la paysannerie européenne... Curieux petit livre, qui n'ajoute rien à la gloire littéraire de l'auteur, mais n'en demeure pas moins instructif. En dépit de ses intentions premières, et contradictoirement à ses vagues prétentions scientifiques, Strindberg adopte un modeste sous-titre : impressions de voyage subjectives. C'est aujourd'hui cette subjectivité qui nous intéresse.

Admirons la méthode, proclamée sans détours : voyager le plus vite possible pour ne pas s'égarer au détail; utiliser de préférence le chemin de fer (3e classe) avec arrêts en de petites stations d'où l'on pousse quelques pointes à pied dans les campagnes (Strindberg se vante de voyages à travers une Europe découverte d'une fenêtre de wagon, et qui l'ont renseigné sur les paysages, les cultures et les fermes, la flore et la faune...) Fréquentes visites aux auberges, achat de nombreux portraits chez les photographes de petites villes, en vue de se constituer une collection ethnographique...

Jamais amateur ne s'est plus complaisamment leurré ni contenté plus aisément d'impressions fugitives. Aussi bien recommande-t-il de n'user de sa méthode qu'après de sérieuses études préalables, le voyage n'ayant qu'un intérêt de vague contrôle et de confirmation.

Pince-sans rire, croirait-on, à de certains instants, il ne se laisse pas aisément distraire de sa principale curiosité... De Clermont-Ferrand, il excursionne en voiture au pied du Puy-de-Dôme, mais se garde de tenter l'ascension de « la quille », ne voyageant pas, dit-il, pour collectionner les points de vue.

Alsace, Franche-Comté, Champagne, Picardie, Flandre, Artois, Normandie, Bretagne (par l'Orléanais et la Touraine), Guyenne (par le Poitou, l'Aunis et la Saintonge), Languedoc et Provence, Auvergne et Morvan.

L'admirable est que le récit de ce périple, accompli en hâte par un voyageur exténué — sa femme désespérait de le voir reve-

(6) *Bland franska bönder* (1 vol. petit in-8°, 271 p., Bonnier, 1889).

nir vivant — se lit sans ennui; Strindberg demeure Strindberg jusque dans cette fantaisiste escapade; reportage d'un grand écrivain; les miettes, les erreurs même sont ici plus savoureuses que les pesantes dissertations de maints écrivains ou la littérature des guides.

Une étrange contradiction, qui semble la signature même d'un génie constitutionnellement illogique, clôt le volume : parti pour glorifier la gent paysanne, Strindberg affirme sérieusement que la France est avant tout un pays industriel (en 1886), et qu'elle vivrait aussi bien sans ses paysans.

Un tel ouvrage appelait-il le contrôle d'un nouveau voyage? Un écrivain suédois expert aux enquêtes littéraires, M. Gunnar Brandell, l'a pensé. Reprenant l'itinéraire de Strindberg (7), il l'a suivi dans tous les départements, les villes et les campagnes où est passé son célèbre compatriote; partout la précision de l'observation strindbergienne s'est révélée frappante; les commentaires, les conclusions sont souvent discutables : « la littérature suédoise, écrit Gunnar Brandell ne peut que s'en féliciter « Strindberg n'a pas réussi à emprisonner son tempérament dans une camisole de force quasi-scientifique... son récit n'est objectif qu'en apparence ».

Soit.

Gunnar Brandell, qui ne nous prive pas de ses propres observations, et s'y révèle un fin connaisseur des mœurs françaises, écrit aussi : « à maintes reprises nous avons été surpris de son savoir et de son don d'observation; sans son livre nous n'aurions pas vu et vécu la moitié de ce que nous avons pu noter. Nous avons été stupéfait de sa résistance psychique et physique... » Il y a des grâces d'état pour les exceptionnels talents.

Lucien Maury.

Lychnos, Lärdomshistoriska Samfundets Arsbok 1948-49 (1 vol. in-4°, 547 p., Upsal, 1950). — L'admirable activité de la Société suédoise d'histoire des sciences, sous l'impulsion du professeur Johan Nordström, se concrétise en ces volumes aussi luxueusement présentés que riches de l'information la plus variée accompagnée de résumés en français, anglais ou allemands. Signalons la curieuse étude du professeur Osvald Siren sur l'influence de la pensée chinoise en Suède au XVIIIe siècle, due en partie aux physiocrates français; une importante correspondance du marquis de Mirabeau adressée au comte Carl Fredrik Scheffer accompagne (texte français) cette étude. — Notons, parmi les Miscellanea, les recherches de Harald H. Heyman sur Suno Karoli de Suecia et les premières leçons d'astronomie à l'Université de Paris. — Plus de la moitié du volume est consacrée à des comptes rendus critiques où l'on regrette de voir la science française trop chichement représentée, d'où l'évidente superfluité de pages sévères sur le Darwin de Jean Rostand.

(7) Gunnar Brandell, *På Strindbergs vaegar genom Frankrike* (in-8°, 104 p. Wahlstroem o. Wildstrand, Stockholm).

Argument, par *Herbert Tingstén* (1 vol. in-8°, 480 p., Bonnier). — Professeur de droit à l'Université de Stockholm, directeur du grand quotidien *Dagens Nyheter*, brillant écrivain, debater érudit, Herbert Tingstén est l'un des guides les plus écoutés du public suédois. Le titre de ce volume résume une méthode de discussion et d'argumentation qui ne se dément en aucune de ces études parues en divers organes, principalement au *Dagens Nyheter*. Littérature et politique, grandes questions contemporaines, portraits de personnalités caractéristiques (général Boulanger, Maurras, Benda, Oscar Wilde, Thomas Mann...), problèmes nationaux et internationaux... Herbert Tingstén projette sur toutes les questions qu'il aborde les lumières d'une dialectique incisive et d'une information quasi universelle. Ses voyages à l'étranger, ses enquêtes en Europe, en Amérique, ses contacts avec les hommes, les pays, les mouvements les plus divers d'action et de pensée font de lui l'un des témoins les plus avertis de notre temps. Censeur politique infatigable, sévère aux partis, à son propre gouvernement dont il combat l'attitude de neutralité, il est de ceux dont on souhaiterait voir se répandre en Europe le renom et l'intelligente influence.

Turgot, Statsman, Ekonom, Förkämpe för ett fritt näringsliv, par *Gunnar Löwegren* (1 vol., 217 p., Natur och Kultur, Stockholm). — Ancien député au Riksdag, ancien directeur de la Chambre de Commerce suédoise de Paris, historien, économiste, auteur d'études pénétrantes sur la vie et la politique française, et notamment d'un portrait de Poincaré qui dépasse en équité, en profondeur tout ce que l'on a écrit ailleurs sur l'homme d'Etat français, Gunnar Löwegren, spécialiste de l'érudition économique, est à maints égards un penseur dont l'effort renouvelle l'aspect des questions, le sens des événements et des doctrines. Aucun de ses écrits n'est négligeable. Ce *Turgot* vient à point en attirant l'attention sur le grand ennemi de l'interventionnisme d'Etat dans la vie économique. Etude d'actualité, pourrait-on dire, tant la présente civilisation éclaire les prévisions et les anticipations du ministre de Louis XVI. Une traduction en suédois de l'*Eloge de Gournay* et des *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses* complète ce volume où le rétrospectif rejoint de la façon la plus suggestive nos préoccupations actuelles.

Sept souverains de Suède, par *Henry Vallotton* (1 vol. in-8°, 228 p., Payot, Lausanne). — Ministre de Suisse à Stockholm, M. H. Vallotton continue avec distinction la tradition instituée par maints diplomates à qui leurs fonctions facilitent les recherches et les moyens d'information. Auteur d'ouvrages divers sur les pays où il a résidé, M. Vallotton choisit un peu arbitrairement dans la tragique histoire de Suède sept figures de souverains qu'il évoque à grands traits attentifs et précis. Coups de sonde, par un politique humaniste, sur des épisodes essentiels d'une histoire mal connue hors de Scandinavie, portraits de personnalités singulières, parfois géniales, par un guide bien informé de la vie et des destins du Nord aux temps — qui semblent renaitre — où la Scandinavie était étroitement mêlée aux affaires du continent. M. Vallotton utilise les travaux des historiens suédois, mais ne s'est pas dispensé de recherches personnelles dans les archives, et se donne la coquetterie de citations non traduites. Utilité, agrément d'un ouvrage qui s'adresse au grand public aussi bien qu'aux scandinavisants.

Histoire des Bibliothèques suédoises, par *O. Walde*, ancien conservateur de la Bibliothèque de l'Université d'Upsal (1 vol. in-8°, éd. Les Belles Lettres, Paris, 1949). — **Les industries forestières de la Suède**, par *Thorsten Streyffert*, professeur d'économie forestière à l'Ecole forestière supérieure de Stockholm (1 vol. in-8°, Berger-Levrault, 1949). — Deux volumes publiés par les soins du Fonds Descartes, organisme créé en vue de faciliter la publication en France de travaux scientifiques suédois ayant peu de chances d'être agréés par le commerce du livre. Ont paru le très remarquable ouvrage de Johan Nordström, *Moyen Age et Renaissance*, l'étude approfondie d'Herbert Tingstén sur les *Pleins pouvoirs*, le livre, préfacé par Paul Valéry, de Martin Lamm sur *Swedenborg*, le *Gustave-Adolphe* de Nils Ahnlund, *La Suède et la littérature française* par Anton Blanck. — Cette *Histoire des Bibliothèques suédoises* intéresse la culture générale par les vues qu'elle ouvre sur l'introduction de la civilisation occidentale dans le Nord par les ordres religieux du Moyen Age, les familles aristocra-

tiques et collectionneurs des siècles suivants.

Samlade Sånger, par *Emil Sjögren*, **Mélodies complètes, texte original et traduction française**, Tome I (album gr. in-4°, éd. Suecia, Carl Gehrmans Musikförlag, Stockholm. A Paris, chez Durand, pl. de la Madeleine). — Emil Sjögren (1853-1918) fut de son vivant l'un des musiciens préférés du public scandinave, et demeure de nos jours l'un des rares musiciens nordiques, avec le Norvégien Grieg et le Finlandais Sibelius, dont l'œuvre se soit répandue en Europe occidentale. Une édition de sa musique de chant collectionnée et traduite par sa veuve en collaboration avec la Société des compositeurs suédois et l'Académie royale de musique permettra d'apprécier la variété d'une inspiration tantôt gracieuse, parfois tragique, qui illustre remarquablement les principaux aspects de la sensibilité et de l'imagination musicale suédoises.

Histoire de Danemark des origines jusqu'à 1945, par *Ludvig Krabbe* (gr. in-8°, 375 p., ill., Ejnar Munksgaard, Copenhague; C. Klincksieck, Paris). — L'histoire des pays scandinaves n'avait plus, depuis A. Geffroy, offert au public d'ouvrages d'ensemble facilement accessibles. Une *Histoire de Suède* a paru en 1944 (Ragnar Svanström et C. F. Palmstierna, *Histoire de Suède*. Trad. (de l'anglais) et avant-propos par Lucien Maury; Coll. scandin., Stock, 1944); un ouvrage analogue concernant la Norvège est annoncé. Voici, plus considérable, une *Histoire de Danemark* qui rendra de grands services; l'auteur, à juste titre, s'est particulièrement attaché à décrire l'évolution danoise au cours des cent cinquante dernières années. Un seul reproche : le prix élevé du volume.

CATHOLICISME

L'ENCYCLIQUE « HUMANI GENERIS » ET LE DOGME DE L'ASSOMPTION.

Deux événements d'une exceptionnelle importance dans l'Eglise catholique ont, cette année, frappé pour ne pas dire ému, l'opinion : la proclamation du dogme de l'Assomption et la publication de l'encyclique *Humani generis* traitant « de quelques opinions fausses qui menacent de miner les fondements de la doctrine catholique ».

Pour en comprendre la signification, il n'est pas inutile de les replacer dans le courant de cette année, qui fut l'année du Jubilé. Tous les vingt-cinq ans le Souverain Pontife a, depuis six ou sept siècles, l'habitude de proclamer une « année jubilaire » qui est une année de prières et de grâces pour les catholiques du monde entier. Ceux-ci sont invités à venir à Rome, prier sur la tombe des apôtres Pierre et Paul, en union visible avec le Chef de l'Eglise. Jamais année jubilaire n'avait connu pareil succès. Avec le progrès des moyens de communications (chemins de fer et bateaux plus rapides et surtout l'avion), l'appel à venir à Rome est davantage entendu et suivi. Surtout les craintes et les espoirs du temps présent incitaient le peuple chrétien à répondre avec empressement à cet appel. Beaucoup voulurent profiter de ce qui n'apparaît, hélas, que comme un temps de répit, pour visiter la Ville Eternelle. En outre l'athéisme se fait plus menaçant; des églises connaissent,

après la persécution nazie, une nouvelle persécution. Ceux qui vinrent à Rome y accouraient en pensant à ceux qui ne pouvaient venir; leur prière était que non seulement l'on triomphât des craintes de guerre, et des persécutions, mais que l'on arrivât à susciter un monde pacifié qui puisse enfin bénéficier des travaux et des découvertes de l'homme. Chrétiens, en tant que chrétiens, ils ne pouvaient mieux y collaborer qu'en affirmant avec force une même foi. Aussi vit-on des foules se mettre en pèlerinage de tous les coins du globe où l'on pouvait obtenir un visa pour l'Italie. Sans même avoir vécu cette année à Rome on a pu soupçonner l'ampleur d'un tel mouvement. En Angleterre, en Belgique, en Espagne, en France, en tous pays d'Europe occidentale, on voyait passer des pèlerins qui profitaient de leur voyage à Rome pour visiter les pays avoisinants et leurs églises. Chacun pouvait voir passer des chrétiens de tous peuples et de toutes races qui allaient à Rome affirmer l'unité de leur foi.

Or c'est sur cette unité que les successeurs des apôtres ont à veiller. On sait que l'Eglise catholique professe que la Foi qui est un engagement, n'est pas que cela. Ou plutôt, elle est d'abord un engagement de l'intelligence et de la pensée. Il est donc absolument nécessaire que tous professent la même Vérité, en voient les mêmes fondements, en reconnaissent les mêmes conséquences. Qui ne saisit les problèmes que pose ce souci d'unité? Ceux qui allaient à Rome n'avaient pas les mêmes expériences, la même formation, la même méthode de pensée, le même degré de culture et d'instruction. Pourtant, ils ont à confesser la même foi. Il faut donc que quelqu'un y veille. Ceux qui ont cette charge ne sont pas les plus savants, les maîtres ou les chercheurs; mais ceux qui ont mission de régir le peuple chrétien, les pasteurs, c'est-à-dire les évêques. Et ces évêques ne forment *un* épiscopat, et donc ne peuvent maintenir *une* foi, que dans la mesure où ils sont unis à celui qui, parmi eux, a toujours eu le primat : le successeur de Pierre, le Pape de Rome. C'est donc le Pape qui doit veiller à ce que la diversité de mœurs et même de pensée ne porte pas atteinte à l'unité de la Foi. En son affirmation essentielle : l'affirmation de la mort et de la résurrection du Fils de Dieu pour le salut de l'humanité, cette foi est connue de tous. Car nul ne se dit chrétien s'il ne professe cette vérité première. Mais il est d'autres affirmations, qui pour être liées à celle-ci, n'apparaissent pas avec la même netteté : au Souverain Pontife de veiller à ce que tout ce qui doit être affirmé le soit, à ce que rien de ce qui n'est pas com-

patible avec la foi chrétienne ne soit soutenu. Il le fait par son enseignement qui revêt une forme extraordinaire et solennelle : la proclamation d'un dogme — ou une forme ordinaire : l'adresse d'une encyclique aux évêques du monde entier. Mais parlant de la sorte, il ne fait qu'expliciter la Foi confessée de cœur par tout le Peuple chrétien, foi qui reste éternellement la même.

L'encyclique *Humani generis* relève, comme il a été dit, de l'enseignement (ou du magistère pour employer le terme technique) du Souverain Pontife. Elle dénonce, comme l'indique son sous-titre, les opinions fausses « qui menacent de miner les fondements de la doctrine catholique. » Peut-être a-t-on eu tort de publier ce document dans la presse et de la faire connaître au grand public; car cette lettre est adressée spécifiquement aux évêques, et vise l'enseignement donné dans leurs séminaires. Aux évêques seuls à voir les conséquences et les applications à tirer, selon le pays, du document pontifical. La préoccupation du Souverain Pontife est de maintenir l'unité de la foi, confessée sous toutes les latitudes; mais sans nier pour autant la diversité des pensées selon les différents pays. Lors donc qu'il s'agit d'une confession de foi, comme le Credo ou un dogme défini, toutes les bouches doivent le confesser ensemble soit dans leur langue, soit dans une seule : le latin. Mais lorsqu'il s'agit de l'étude qui prépare les chrétiens et spécialement les futurs prêtres à l'intelligence du credo confessé, chacun s'y prépare selon le génie de sa langue et de son peuple. Aux évêques donc, qui connaissent leurs peuples, à fixer pour chaque diocèse les conséquences de l'enseignemnt du Souverain Pontife lorsqu'il dénonce, comme c'est le fait dans l'Encyclique, les dangers qui menacent la pensée chrétienne d'aujourd'hui.

L'Encyclique publiée, chacun a prétendu en connaître les dessous. C'était, disait-on, la France qui était visée, et en France spécialement tel et tel, dont on admirait l'audacieuse intelligence. Mais ceci c'est de la petite histoire qui masque la vérité essentielle. Il est bien évident que si les théologiens de France n'avaient pas produit, ces dernières années, selon la tradition qui fait la gloire de l'Eglise française, l'œuvre importante que l'on sait, le Souverain Pontife n'eût pas eu à avertir des dangers que court la pensée chrétienne, lorsqu'elle se montre accueillante aux progrès humains. Mais dès lors qu'il travaille, un théologien est par essence exposé à tels dangers; et la mission de la hiérarchie est d'en avertir, faisant ainsi contre-poids au travail légitime de recherche. Nul homme n'est à lui seul capable

de présenter la vérité du Christ en son total équilibre : dès qu'il accueille une pensée purement humaine, soit celle d'Aristote, soit celle de la science contemporaine, il s'expose à se fier trop au mouvement de la pensée humaine et à oublier la transcendance irréductible de la pensée du Christ et son éternité. Aussi l'autorité dans l'Eglise a-t-elle pour mission de rappeler ce qui est éternel, de dénoncer ce qui semble trop actuel. Toutes proportions gardées, elle joue le rôle de l'expérience à l'égard du physicien, qui veut éprouver son hypothèse de recherche. Que l'expérience l'infirme, le physicien ne rejette pas tout son travail; il le corrige et recommence à se heurter à l'expérience, qui l'obligera à le corriger de nouveau, s'approchant ainsi de plus en plus de l'exacte vérité. Le théologien connaît un semblable contrôle lorsqu'il éprouve les réactions de l'autorité de l'Eglise devant l'explication qu'il propose pour son temps de la Parole de Dieu. Et l'autorité hiérarchique veille à l'interprétation exact de l'enseignement divin, en maintenant avec fermeté l'unité de la foi de tous les peuples en ce même enseignement.

Aussi peut-on dire que dans la dernière Encyclique, tous les catholiques étaient visés et avaient à recevoir un avertissement. En dépit de ce qu'on a dit légèrement, il apparaît à ceux qui lisent attentivement le document pontifical, les premiers visés sont ceux qui ne font rien; car le Pape tient, et il le répète à tous ceux qui le visitent durant cette Année Sainte, à ce que l'on travaille avec acharnement. Le message adressé au Congrès de *Pax Romana* à Amsterdam a vivement insisté sur ce point; et l'Encyclique n'hésite pas à répéter à plusieurs reprises que philosophes et théologiens catholiques doivent être au courant des progrès de la science et de la pensée. S'il en est donc, hors de France et aussi en France, qui ne font rien, ou se contentent de répéter ce que leurs aînés avaient dit, alors que ces aînés s'étaient donné le mal de comprendre la pensée de leur temps pour lui présenter un exposé actuel de l'éternelle vérité; ceux-là sont les premiers visés. Ensuite, sont avertis ceux qui ont fait effort pour entrer dans la recherche du siècle : ils sont prévenus que cet effort les expose, et aujourd'hui de façon très précise (mais quel esprit réfléchi, même incroyant, ne s'en aperçoit?) à méconnaître dans l'acceptation de l'actuel, ce qui est éternel. Nous tous donc, catholiques de France ou d'autres pays qui avons fait effort pour que la parole du Christ soit entendue en notre temps, nous sommes avertis du danger qui nous menace; et si l'on cite quelque nom, c'est

celui des plus grands, de ceux qui ont mené le travail plus à fond. Comme eux, nous continuerons le travail en faisant notre profit, comme ferait le savant d'une expérience, de l'avertissement qui a été donné.

De façon précise, cet avertissement vise l'introduction de la dimension historique dans la pensée humaine. Mais là encore quel est l'homme, fut-il incroyant, qui ne s'inquiéterait de voir l'histoire envahir tout ce qui est humain? N'y a-t-il rien en l'homme qui demeure? L'homme d'aujourd'hui n'est-il pas entraîné par la folie du changement? Le chrétien, qui est par définition le croyant de l'Eternel doit être, plus que tout autre, en garde contre cet entraînement. C'est pourquoi le Souverain Pontife le prévient du danger de l' « évolutionnisme » et de l' « historicisme ». Il ne s'agit pas de condamner l'évolution, qui est un fait pour la science actuelle, ni l'histoire, qui est la grande conquête de la pensée contemporaine. Il s'agit de mettre en garde contre les généralisations trop hâtives, les extrapolations injustifiées qui aboutiraient à des systèmes « évolutionnistes », « historicistes », mettant en danger la Foi, éternellement la même, dans le Seigneur Dieu, « celui qui est, qui était et qui vient » (Apocalypse). Cet avertissement ne veut pas dire que personne soit nommément tombé dans cette erreur; il prévient des dangers que la recherche fait courir; et comme nul n'est assez puissant par lui-même pour faire le départ en ce domaine, entre ce qui change et ce qui demeure, le chrétien doit être plus soucieux que jamais de l'unité de la Foi, ce à quoi il ne parviendra que par une soumission, dans son travail, à ceux qui ont la garde de cette unité et d'abord au Pape de Rome. Il est bien certain que pareille demande n'a de sens plénier que pour le catholique; tout au moins le non-catholique voit-il clairement la cohérence d'une telle position.

Mais cette lettre vise principalement l'enseignement donné dans les séminaires. Peut-être la pensée catholique souffre-t-elle de ne pas distinguer suffisamment entre enseignement secondaire et enseignement supérieur. L'Encyclique est certainement un pas vers cette nécessaire distinction. On pourrait, en effet, soutenir difficilement que toutes les classes de séminaire appartiennent à l'enseignement supérieur. L'ambition devrait plutôt être d'en faire de bonnes classes secondaires de théologie, si l'on entend par secondaire l'enseignement qui vise à faire pénétrer dans les esprits la doctrine reçue, et par enseignement supérieur celui qui s'applique plutôt à former des chercheurs. Peut-être l'enseignement supérieur pourrait-il être

réservé aux étudiants déjà prêtres, qui poursuivent leurs études, ou à quelques scolastiques d'élites. Car on n'attend pas du tout d'un prêtre qu'il soit un savant, mais un esprit solidement formé. On comprend alors la place unique faite dans l'Encyclique à saint Thomas d'Aquin. On trouverait difficilement, en effet, un manuel de théologie qui ait la valeur de *La Somme*, que saint Thomas lui-même, selon la modestie propre aux génies, présentait comme un manuel. De jeunes hommes formés avec la *Somme théologique*, seraient tout préparés à être ou de solides « catéchistes » au sens le plus grand du mot, ou de futurs chercheurs. Il est peut-être fort dommage que cela n'ait pas été compris plus tôt; mais, je ne sais si je me trompe, il me semble que ces dernières années, surtout grâce à l'influence si bienfaisante d'Etienne Gilson, cette idée fait de grands progrès chez les professeurs de séminaires. Passés au plan supérieur, les esprits seraient libres de mener leurs recherches dans une ligne de pensée conforme à leur choix, par exemple dans la ligne de saint Augustin ou de Newman ou de tout autre, comme un mathématicien formé à l'école d'Euclide aborde d'autres géométries, ou un physicien formé à la physique classique aborde la mécanique relativiste ou celle des quanta. Personnellement, je pense que même sur ce plan, saint Thomas est peut-être celui qui met le plus à même et de maintenir l'éternel et d'accueillir tout le mouvement actuel, voire à venir, qu'il ne connaissait évidemment pas, mais que nous aurions bénéfice à aborder en faisant les places qu'il donne, dans son organisation d'ensemble, à l'objet, au sujet et à Dieu, car, en fin de compte, c'est en ce triple souci que consiste sa fameuse méthode d'analogie. Mais cela n'est qu'une idée personnelle; dans l'ordre de la recherche, à chacun de choisir la route qu'il préfère, à condition qu'il la justifie, et s'il est théologien catholique qu'il respecte le magistère de l'Eglise, hors duquel il n'est plus d'unité de foi.

On voit donc que l'Encyclique, qui a fait tant parler d'elle, n'est point un ralentissement à la recherche, mais doit être un excitant. Il ne dépend que de nous qu'il en soit ainsi.

Quelques mots sur le dogme de l'Assomption suffiront à montrer qu'en ce domaine aussi, la proclamation d'un dogme ne doit être qu'un appel à une vie de foi plus intense.

Si jamais acte du magistère n'aura paru qu'expliciter la foi commune de l'Eglise catholique, c'est bien la proclamation du dogme de l'Assomption. En effet, bien qu'il soit impossible de trouver dans l'Ecriture une affirmation littéralement explicite de l'Assomption de la Vierge Marie (et c'est une des diffi-

cuités que nos frères séparés éprouvent devant la proclamation de ce dogme) et que la littérature patristique n'en traite qu'assez tardivement, tout le peuple catholique croit sans hésiter que la Mère est, *en son corps* et en son âme, glorieuse auprès de son Fils. La fête du 15 août, consacrée à ce mystère, est là pour nous l'attester; car avec Noël et Pâques, il n'est pas de fête plus populaire. Aussi se demanderait-on plutôt quelle nécessité il y avait à la proclamation de ce dogme.

Mais si la manifestation d'une croyance se fait d'abord et principalement dans la vie, et ensuite à la réflexion par l'énoncé en termes abstraits de ce qui est principe de vie, cet énoncé n'en est pas moins utile et même nécessaire. La réflexion se faisant, le chrétien peut en effet, se demander si la croyance de l'Eglise est bien universellement telle qu'il l'a crue jusqu'ici. Seuls peuvent le lui attester ceux qui ont reçu la charge de régir le peuple de Dieu : l'ensemble des évêques groupés autour du Pape, ou le Pape, comme lien de tout l'épiscopat, ainsi que cela se passe pour ce dogme de l'Assomption, le premier qui soit défini expressément par le seul Souverain Pontife. Et l'on peut aussi penser qu'en un temps où les menaces de toutes sortes pourraient incliner le chrétien à se réfugier dans une piété purement spirituelle, au mépris du corps et de l'Univers où ce corps naît, grandit et meurt, il est bienfaisant de lui rappeler que le corps est aussi appelé à la glorification. Car nous atténuons trop facilement la portée des paroles de saint Jean : « Dieu a tant aimé *le Monde* qu'Il a donné son Fils unique ». La Vierge Marie est la première bénéficiaire de la Rédemption, et la proclamation de la gloire accordée non seulement à son âme mais à son corps rappelle au chrétien que cet Univers matériel appelé à la glorification, doit être l'objet de son souci.

Il reste que le chrétien doit prendre conscience, cependant, de la question que pose à ceux qui ne partagent pas sa foi, ou aux chrétiens qui ne sont pas de la confession catholique, l'organisation d'une pensée humaine en fonction d'un dogme et d'un enseignement magistral. C'est la question qui fut soulevée plus d'une fois aux Rencontres Internationales de Genève, l'an dernier et surtout cette année. Mais la Foi chrétienne est telle que, prétendant atteindre à ce que l'homme ne peut voir et qui est pourtant son accomplissement, elle n'y parviendra que par l'adhésion à la parole de Dieu; et la foi catholique professe que cette Parole est d'abord adressée au peuple chrétien tout entier, et que nul ne peut l'entendre s'il ne préfère

l'unité de la foi à l'interprétation particulière qu'il peut découvrir. *Une foi, un Christ, un baptême,* disait saint Paul. Il reste que le chrétien devra veiller à ce que cette Foi paraisse, en dépit de son mystère, intelligible à tous. La première condition est que toute précision ultérieure soit ramenée à l'essentiel qui est la Foi au Christ mort et ressuscité pour tous les hommes, foi qui est l'adhésion fondamentale de tout le peuple de Dieu. C'est en donnant à nos frères séparés le sentiment que cette Vérité première commande toutes les autres, que le catholique pourra, dans la fidélité à l'enseignement de son Eglise, préparer pour le jour fixé par l'Esprit, la rencontre des frères séparés. A l'égard de ceux qui rejettent toute Foi et tout dogme, le catholique doit saisir à quoi l'oblige cette prétention, à laquelle il ne peut renoncer, d'être le témoin de la Vérité. La Vérité ne peut être imposée par personne; elle ne s'impose que par elle-même. Encore le mot *imposer* est-il bien impropre. Le catholique ne peut renoncer à organiser sa pensée en fonction de dogmes; mais lui-même ne peut être nullement dogmatique. Peut-être est-ce le meilleur moyen de fuir l'esprit dogmatique et ce qu'il a d'odieux et d'inacceptable, que d'avoir accepté pour des raisons éprouvées, d'organiser sa Foi et sa pensée en fonction de dogmes qui ne concernent que notre rapport à Dieu. C'est ce qui m'apparut clairement aux dernières Rencontres de Genève. Mais peut-être reviendrai-je sur ce sujet quand le volume de ces Rencontres aura paru.

A.-J. Maydieu.

INSTITUT ET SOCIETES SAVANTES

LE CENTAURE CHIRON. — Quelque charme que l'on ressente à la lecture du *Centaure* de Maurice de Guérin, ce n'est pas là qu'il faut chercher une image de ces monstres conforme à la tradition grecque. Macarée a beau nous dire que sa jeunesse a été fougueuse, qu'elle a vécu de mouvement et ne connaissait pas de borne à ses pas, qu'il bondissait partout comme une vie aveugle et déchaînée, on ne peut se défendre de remarquer que ses ivresses, toutes du meilleur aloi, l'ont toujours laissé très lucide : « Ainsi, tandis que mes flancs agités possédaient l'ivresse de la course; plus haut, j'en ressentais l'orgueil », dit-il. Macarée n'est point une force de la nature, comme presque tous ses congénères : c'est un poète, devenu élégiaque avec l'âge, qui sans cesse s'analyse pour notre délectation, et dans quels termes choisis!

Au contraire, les Centaures, originaires des régions montagneuses de la Grèce, du Pélion en particulier, et dont le culte passait jusqu'ici pour localisé en Thessallie, ont été longtemps considérés comme des personnifications de quelque force naturelle : soit du vent qui souffle en tempête, soit des torrents, soit des nuées d'orage. Centauros qui, en s'unissant aux cavales du Pélion, avait donné naissance à la race des Centaures, n'était-il pas lui-même fils d'Ixion et d'une nuée ayant l'apparence d'Héra? Mais les plus récents mythologues pensent que les Centaures (étymologiquement : les « piqueurs de taureaux ») furent sans doute une population primitive de bouviers montant à cheval pour garder leurs troupeaux, comparables à nos « guardians » de la Camargue, ou aux « gauchos » de la Plata. Quoiqu'il en soit, leurs mœurs étaient rudes : ils passaient pour grossiers, cruels, ivrognes et lubriques. Qu'on se souvienne de leur attitude aux noces de Pirithoüs, roi des Lapithes. Dès qu'ils ont senti l'odeur du vin, ils repoussent le lait servi sur la table, vident plusieurs fois leur coupe d'argent pleine de vin, et, emportés par l'ivresse, se jettent sur la mariée Hippodamie et sur ses compagnes. Il faut l'arrivée d'Héraclès pour les mettre en fuite. Nessus, surtout, est aux antipodes du délicat Macarée. Etrangement oublieux de l'expérience des noces de Pirithoüs, Héraclès lui confie son épouse Déjanire pour lui faire traverser le fleuve Euénos, et Nessus, au milieu du courant, tente de faire violence à Déjanire, ce qui témoigne, on peut le dire, d'un tempérament de cheval. Le plus surprenant, c'est qu'après qu'il a été blessé à mort par une flèche du vainqueur de Némée, Déjanire qui a dû boire au cours de l'aventure quelques gorgées d'eau claire, se montre sans rancune et reçoit du mourant le liquide qui lui assurera la fidélité de son volage époux, et dans lequel elle trempera la tunique corrosive. Lubricité, goût de la trahison, passion vindicative, cruauté, telles apparaissent les caractéristiques de Nessus.

Tous les Centaures, cependant n'étaient pas grossiers, ivrognes et salaces, et Chiron représente la plus noble de ces exceptions. Chanté par Homère, Hésiode et Pindare, il était le bon Centaure. Au chant XI de l'Iliade, Homère l'appelle « le plus juste des Centaures ». Né de Kronos et de Philyra (le tilleul) fille de l'Océan, demi-frère par conséquent du maître des dieux, il vivait avec son épouse Chariclo et ses filles les Océanides dans son antre du Pélion, où furent célébrées les noces de Pélée et de Thétys, auxquelles assistèrent tous les dieux. C'est là que ce monstre agreste et bienveillant, qui possédait le don de divination, prédit la grandeur future d'Achille, et qu'il fit cadeau au père du héros de la lance de

frêne qui devait le rendre invincible. On sait qu'il fut le précepteur d'Achille, on sait peut-être moins que Pindare fait dire à Jason, autre héros : « Je me déclare l'élève de Chiron. C'est de son antre que je viens, de chez Chariclo et Philyra, c'est là que m'ont nourri les saintes filles du Centaure. Jusqu'à vingt ans accomplis, chez eux, je n'ai fait ni dit rien qui ne soit droit, et me voici de retour chez moi, pour exercer l'antique dignité de mon père. »

Il fut également le maître d'Esculape à qui il inculqua ses connaissances concernant les préparations pharmaceutiques, car on doit le regarder comme le fondateur de l'herboristerie. C'était un éveilleur de héros. Doué de connaissances étendues et profondes, philanthrope, Chiron était pour les Grecs l'éducateur par excellence. Il entraînait ses disciples aux exercices physiques, soignait leur éducation morale, leur inculquait même les belles manières, leur révélait les secrets de l'art médical.

M. Charles Picard, l'un des grands animateurs de l'Académie des Inscriptions, a rappelé tout cela, et bien d'autres choses encore, à propos de la légende du Centaure Chiron, parodiée sur un vase de l'Italie méridonale, qui appartient au British Muséum, et prouve de façon évidente que le culte des Centaures, supposé localisé en la Thessalie, débordait largement cette contrée pour s'étendre à la Grande Grèce. Une découverte épigraphique récente, faite à Poséidonia-Pœstum, apporte une confirmation de ce fait. A 9 kilomètres de ce site, on a trouvé au sanctuaire d'Héra Argeia (ou Argôa) une série de métopes décorées de Centaures. L'un de ceux-ci, dont l'avant-corps est tout-à-fait humain, doit être Chiron lui-même.

Sur le cratère du British Muséum, où semble représentée une scène de comédie dont Achille serait le principal personnage, Chiron, bâton en main, a peine à monter sur les tréteaux. Son esclave Xanthias, l'y pousse par l'arrière-train de façon franchement comique, après avoir déposé sur l'estrade un gros paquet de voyage. Chiron semble partir pour l'au-delà, en présence de ses filles et d'Achille. On sait en effet que la légende de ce Centaure comporte une tradition de mort volontaire. Chiron blessé par mégarde par Héraclès d'une flèche empoisonnée, et désespérant de voir guérir sa blessure, aurait demandé à descendre chez Hadès, à la place de Prométhée. Il voulait, dit M. Ch. Picard, explorer les routes de l'au-delà, après avoir pris des choses de ce monde une connaissance aussi étendue que possible. Il faut noter toutefois que les exégètes ne sont pas tous d'accord sur l'immortalité de

Chiron, et pas même sur sa généalogie, certains lui donnant pour père Poséidon au lieu de Kronos.

M. André Mazon, au cours de la discussion qui a suivi la magistrale communication de M. Ch. Picard, a donné d'intéressantes précisions sur l'extension de la légende des Centaures hors de Grèce et de l'Italie méridionale. Il a signalé une représentation de Centaure dans l'église d'Ochrida, et à Novgorod un curieux dialogue de Salomon avec un Centaure, qui ne peut être que Chiron, dont la légende vient du Talmud de Babylone.

La parodie du départ de Chiron pour l'au-delà du vase grec, commentée par M. Charles Picard, est un document fort curieux pour l'histoire des origines de la caricature, à laquelle Edmond Pottier avait consacré une excellente étude, il y a vingt-cinq ans. Selon lui, c'est l'Orient qui a fourni aux Grecs les matériaux avec lesquels ils ont construit peu à peu les différentes formes de la caricature. Des figures grimaçantes ou ricanantes des Chaldéens et des Assyriens, sont sortis les types effrayants des Gorgones et des Harpyes des Grecs du VII[e] et du VI[e] siècles. Cependant, les Egyptiens imaginaient la caricature allégorique : le papyrus de Turin, par exemple, montre la cour du Pharaon sous la forme ironique d'une assemblée d'animaux, où l'âne, gravement assis, reçoit les hommages d'un chat. Ils ont aussi créé la cacicature plastique, avec le dieu Bès, qui a contribué à former le type du Silène et du Satyre. La grimace de Bès est joviale, et toute sa personne est comique. C'est un nain trapu, planté sur des jambes arquées et écartées, avec une tête simiesque enfoncée dans les épaules et coiffée d'une haute couronne de plumes. Edmond Pottier concluait que ce dieu a introduit dans l'art une note nouvelle, la drôlerie, et qu'on pouvait lui comparer les innombrables figures grimaçantes et même indécentes qui foisonnent dans les scuptures des cathédrales gothiques du moyen âge.

Robert Laulan.

Le mystérieux Tervagant. — M. Charles Virolleaud après plusieurs autres savants, parmi lesquels Heisig et Michel Bréal, a essayé d'expliquer ce nom qui. au moyen âge, au dire des chrétiens, désignait une des quatre idoles adorées par les Musulmans ou Sarrasins, les trois autres étant : Mahomet, Jupiter, Apollon.

Les chansons de gestes donnent d'ailleurs des variantes, Trivigant, Termagant, de ce nom qui n'est pas oriental, et qui est parfois un cri de guerre, ou encore un nom de peuple ou de tribu, ce qui ne contribue pas à simplifier le problème.

M. Virolleaud rappelant une communication qu'il a faite précédemment à l'Académie des Inscriptions sur le *roman iranien de l'émir Hamza*, pense que Tervagant pourrait être identifié avec ce personnage mystérieux que les Musulmans appellent Khadir et qui, associé à son frère le prophète Elie, parcourt sans cesse le monde en

quête de misères à soulager ou d'injustices à réparer.

Lumières nouvelles sur l'activité de Jacques Cœur. — Poursuivant ses recherches dans les archives catalanes à Barcelone, M. Constantin Marinesco a découvert une trentaine de pièces relatives à l'activité insoupçonnée de Jacques Cœur auprès d'Alphonse d'Aragon, roi de Naples : prêts d'argent à ce prince, privilèges et saufs-conduits obtenus en contre-partie, construction de navires dans les ports catalans pour la flotte privée du grand argentier de Charles VII; et surtout preuves de ce que celui-ci, après son arrestation sur l'ordre du roi de France, a pu cacher une partie de ses biens à Barcelone et à Naples. La biographie de Jacques Cœur devra subir quelques retouches.

Manuscrits « imposés » à la manière typographique. — M. Charles Samaran, dans une communication faite en 1928 à la Société nationale des Antiquaires de France, avait signalé divers fragments de manuscrits latins exécutés d'après un procédé insolite. Les copistes, ayant au préalable marqué sur une feuille de parchemin ou de papier la place de 4 ou de 8 pages au recto, et de 4 ou de 8 pages au verso, y avaient ensuite disposé le texte de telle sorte qu'en pliant la feuille d'une certaine manière, les 8 ou les 16 pages se trouvaient dans l'ordre voulu. Le manuscrit mis en circulation, il fallait que le lecteur coupât les pages comme on le fait pour un livre. Il existe un manuscrit — mais un seul — dans lequel certains feuillets sont encore rattachés par leur partie supérieure, c'est un manuscrit de la *Rhétorique à Hérennius et des Synonymes de Cicéron*, du xve siècle.

Les fragments découverts par M. Samaran étant tous, apparemment de la première moitié du xve siècle, il n'avait pas été possible de préciser si ce procédé appartenait en propre aux copistes, ou s'il s'agissait d'un emprunt fait aux typographes. Mais, depuis, le président de l'Académie des Inscriptions a eu l'occasion d'examiner deux manuscrits de la Bibliothèque nationale dont l'écriture ne saurait être postérieure au xive siècle. Tous deux proviennent du diocèse de Coutances. Ce sont donc, conclut-il, les copistes qui en cela, comme en beaucoup d'autres choses, ont montré la voie aux typographes.

L'apoplexie du peuplier. — Cette affection, qui sévit plus spécialement dans la France moyenne et l'Ile-de-France, cause de sérieux dommages au paysage fluvial parisien. Les peupliers centenaires qui bordent la Seine dans l'île Saint-Louis en sont atteints. On a dû en supprimer quai d'Anjou, aux abords de l'hôtel Lauzun et près du restaurant *Au rendez-vous des mariniers*. Ceux du quai de Bourbon sont également atteints, de même quai de l'Horloge, quai des Orfèvres, quai de Montebello. Le square du Vert-Galant dans l'île de la Cité n'est pas épargné. Les deux vénérables peupliers, dont l'un mesure 4 m 30 de circonférence et a plus de 120 ans d'âge, sont touchés.

Les symptômes du mal sont constitués par la dessication partielle ou généralisée des cimes, l'état de désagrégation de leur bois, et la présence le long du tronc des consoles caractéristiques d'un énorme polypore blanc crayeux, atteignant jusqu'à 40 centimètres de large.

Une communication de MM. Roger Heim et Robert Lami à l'Académie d'Agriculture, accuse les rats d'être les auteurs de cette maladie. Ces rongeurs creusent leur terrier au pied de ces arbres, et peu à peu grimpent à l'intérieur. La partie centrale s'évide lentement sous l'action combinée de ces animaux et du mycélium. S'il en est réellement ainsi, et puisque beaucoup de ces arbres sont centenaires, c'est que les mœurs des rats sont en train de subir une évolution. Il s'agit des rats des villes, naturellement, et non des rats des champs, dont on sait depuis La Fontaine, que les mœurs et les goûts sont bien différents.

Nouveaux textes de Ras -Shamra. M. Charles Virolleaud dans une communication qui doit être la quarante-quatrième ou la quarante-cinquième faite par lui à l'Académie des Inscriptions, a présenté une étude sur les textes cunéiformes recueillis cette année par M. Claude Schaeffer à Ras-Shamra.

De ces documents, le plus précieux est sans aucun doute l'abécédaire dont il a été question. Mais M. Virolleaud a signalé aussi un texte astrologique unique en son genre, concernant les présages tirés de l'association du dieu Reshef avec la déesse du Soleil, à qui un sacrifice est offert par un habitant de la ville d'Elshitma, l'une des principales cités du royaume dont Ougarit était la capitale.

A côté du texte rédigé en écriture

alphabétique, il y a tout un lot de tablettes syllabiques ou babyloniennes, dont l'une contient la liste des conducteurs de chars, appelés *marianou*, et appartenant à six villes de ce même royaume. Une autre est une lettre adressée au roi d'Ougarit, Ammourabi, dont le nom est rencontré pour la première fois; une autre encore, une lettre à Neshet, dame d'Ougarit, qui paraît avoir joué un rôle politique à côté de son époux, le roi Niqmad sous le règne duquel paraissent avoir été composés la plupart des poèmes mythologiques révélés par M. Virolleaud. — R. L.

La survivance de la langue punique. — Combien de temps a survécu en Afrique la langue de Carthage? s'est demandé M. Christian Courtois dans un exposé fait à l'Académie des Inscriptions. Le problème a été examiné en particulier par Stéphane Gsell et E.-F. Gautier, qui ont conclu à sa prolongation jusqu'au Ve siècle, et peut-être jusqu'au VIe. Il semble à M. Courtois que les textes de saint Augustin et de Procope, sur lesquels on se fonde, soient susceptibles d'une autre interprétation, et s'appliquent en réalité au lybique, l'ancêtre des actuels parlers berbères. Dans ces conditions, le punique aurait cessé d'être parlé en Afrique dès le IIe ou le IIIe siècle. L'argumentation très riche et très séduisante de M. Courtois, à laquelle il rend hommage, n'a pas persuadé M. Albert Grenier, qui pense que l'existence constatée de nombreux dialectes africains, postule celle d'une langue commune : le carthaginois, auquel le latin s'est substitué après la défaite. M. Courtois réplique avec conviction, et les deux interlocuteurs restent sur leurs positions.

Découverte d'une grotte à inscriptions à Béthanie. — Une petite grotte souterraine, à laquelle on accédait par un escalier pénétrant assez avant dans la cavité a été récemment découverte à Béthanie. On a parlé à son sujet de citerne, et de silo, ce qui n'est pas concordant. Quoi qu'il en soit, les parois de cette grotte, recouvertes d'enduits sont parsemées de graffitis et décorées de peintures. A part un nom latin et deux noms syriaques, tout est en grec. On y voit aussi de nombreux emblèmes chrétiens : monogrammes constantiniens, croix potencées, croix latines, etc. Le R. P. Benoit, de l'Ecole biblique de Jérusalem croit qu'ils remontent aux IVe-VIe siècles après J.-C. Après avoir songé à reconnaître dans cette grotte la citerne où l'on prétendait que Lazare avait été se laver sur l'ordre du Christ, après sa résurrection (le tombeau dit de Lazare est à 500 mètres de là), le R. P. Benoit en est venu à n'y voir qu'un emplacement ayant fait l'objet d'une vénération intense et prolongée aux premiers siècles de l'ère chrétienne. C'est M. André Parrot qui s'est chargé de présenter la note du R. P. Benoit à l'Académie des Inscriptions. —

Résurrection des monuments du roi Zoser à Saqqarah (IIIe dynastie). — L'exposé fait par M. J. Ph. Lauer, architecte du Service des Antiquités de l'Egypte, sur les monuments de Saqqarah qu'il a explorés et reconstitués, aurait perdu la majeure partie de son intérêt, si elle n'avait été animée par des projections nombreuses, parmi lesquelles figurait celle de la maquette des monuments du roi Zoser, actuellement exposée à l'Institut d'Art et d'Archéologie. On doit donc, une fois de plus, savoir gré à M. Samaran d'avoir obtenu la modernisation des aménagements de la salle des séances de l'Académie des Inscriptions. Les monuments de Saqqarah, situés comme on sait, à l'ouest de l'antique Memphis couvrent 15 hectares, datent de 2.900 ans avant J.-C. environ, et constituent la première grande réalisation connue, en pierre appareillée. Ils furent l'œuvre du légendaire Imhoten, ministre, architecte et médecin du roi Zoser, plus tard divinisé et assimilé par les Grecs à Asklépios. Leur destruction n'a pas été l'œuvre du temps, mais celle des hommes, qui y puisèrent d'innombrables pierres toutes taillées, délaissant la plupart des blocs moulurés ou sculptés, ce qui a permis de retrouver les lignes générales de la construction, et de reconstituer les divers édifices avec une précision rigoureuse, et d'exécuter une maquette d'ensemble. M. Lauer voit dans ces monuments les débuts de l'architecture en pierres, en Egypte, une pétrification, en quelque sorte, d'une très ancienne architecture prédynastique, faite de roseaux, puis de bois et de brique crue, dont ils marquent l'apogée. Ils seraient le point de départ d'un art nouveau, celui de l'Ancien Empire. — R. L.

LINGUISTIQUE

En écrivant *L'Esthétique de la langue française*, Remy de Gourmont prouvait que l'art et une science bien informée ne font pas nécessairement mauvais ménage. Venant de peintres ou de musiciens, une réflexion critique sur les rapports qui s'établissent successivement entre la matière ou les instruments d'un art, les techniques et les formes, n'a pas de quoi nous surprendre. Les Conservatoires et les Ecoles des Beaux-Arts ne réservent peut-être pas autant de place qu'il faudrait à l'histoire de la musique et de la peinture; mais l'apprentissage du contrepoint et de la fugue comme la fréquentation des musées ou des monuments invitent compositeurs, architectes et peintres, en dépit qu'ils en aient, à méditer sur ce problème difficile. Que l'on tienne compte autant qu'on veut des enjolivements dont Thomas Mann a orné la biographie de son héros dans *Docteur Faustus*; sous ce bric-à-brac romantico-réaliste hérité de Balzac, il demeure tout de même une vérité. Toutes les connaissances instrumentales qu'Adrian s'est assimilées, enfant, dans la lutherie de son oncle, et toutes les données qu'il a recueillies ensuite de Kretzschmar sur les problèmes de tonalité qui se posaient aux musiciens du moyen âge et de la Renaissance sont à l'origine des révolutions formelles qu'il apporte dans la composition musicale. Et si l'on rejetait ce témoignage parce que romanesque, il faudrait retenir les confidences qu'un Van Gogh, un Gauguin nous livrent à travers leurs correspondances. Combien, dans celles-ci, l'anecdote passe au second plan, derrière des considérations d'une philosophie historique de l'art hautement instructive! Les hommes de lettres sont moins coutumiers du fait. Leur curiosité ne va pas, en général, au delà des conditions d'emploi momentanées de la langue. S'ils disputent sur la légitimité ou sur la valeur esthétique d'un mot, d'une forme, d'un tour, ils n'engagent guère que des motifs « actuels », je veux dire où l'histoire n'a aucune part. Le goût dominant (et en apparence arbitraire) de ceux qui participent à ces discussions règle seul les points en litige. Mais ce goût est-il, justement, arbitraire? Ne résulte-t-il pas, au moins en partie, de la structure actuelle de la langue, et ne varie-t-il pas avec elle? Les voyelles « sombres » nous paraissent convenir à l'expression de la tristesse, de la peur, de l'épouvante. Or tous les passages les plus émouvants de Racine, ceux où le poète traduit les déchirements de l'âme à l'heure d'une ultime séparation, sont construits sur des voyelles claires et extrêmes. N'y a-t-il là qu'un hasard? J'incline plutôt à croire que

c'est le signe d'une certaine correspondance, nullement fortuite, entre tel système phonologique et l'interprétation, par la conscience esthétique, des sons qui le composent. L'originalité de R. de Gourmont reste d'avoir confronté dans son livre l'histoire de la langue et les sentiments qu'un artiste peut avoir de sa beauté formelle. Cet humaniste érudit et sensible fuyait la dissertation. Il n'a pas tout dit, par bonheur, sur ce sujet difficile; mais il en a dit assez pour que d'autres puissent l'enrichir.

Quels autres? Valéry mériterait toute une étude; un jeune chercheur est en train de la faire et il la présentera sous une forme assez neuve. Gide parle volontiers des obstacles qu'il rencontre dans la langue. Mais il ne s'exprime pas là-dessus dans un autre esprit que celui de Boileau ou du P. Bouhours : rien de plus étranger à son intelligence que l'histoire. Quant à Paulhan, sa science, bien réelle, ne lui sert, malheureusement qu'à défendre des thèses. Pourtant, sans connaître H. Michaux ni Queneau, je devine derrière leurs exercices de style un propos délibéré, mûrement réfléchi, soutenu par une érudition de bon aloi. Attendons qu'un jour ils nous communiquent, s'ils le jugent bon, leurs secrets d'artisans; les confidences seront savoureuses.

Et les historiens de la langue? Force est de constater qu'ils sont jusqu'ici d'un petit secours. On ne les en blâmera pas. Leur science est jeune, sa méthode n'est pas encore tout à fait assurée; à peine ont-ils eu le temps, en un demi-siècle, de dessiner des cadres et de définir les faits les plus marquants. Mais il suit de là une conséquence malheureuse.

Les historiens de l'art, au prix d'efforts méthodiques, ont mis au point une critique historique et comparative des *formes* qui n'est pas parfaite, à coup sûr, mais qui n'appelle plus que des corrections de détail. Parallèlement, sous l'impulsion de G. Lanson, une méthode d'histoire littéraire s'est constituée. Mieux vaudrait dire d'ailleurs une méthode d'histoire des idées dans la littérature, car la marque distinctive des meilleurs disciples de Lanson est d'avoir délibérément négligé la forme et le style des œuvres pour ne s'intéresser qu'à leur contenu. On le leur a reproché. Mais je voudrais bien que celui qui leur jette la pierre entreprît pour son compte une critique de style *valable*, et nous montrât, par exemple, comment sont faits et surtout *de quoi* sont faits tel poème de Baudelaire ou de Valéry. On me demandait, un jour : « La stylistique — puisqu'il existe paraît-il une science de ce nom — nous met-elle en mesure de juger si tel morceau de littérature *attribué* à un auteur quelconque a ou non des chances d'être de sa plume? — Laissez de côté la stylistique, ai-je répondu, c'est une

étiquette trompeuse. Mais dites-vous bien que jusqu'ici nous n'avons presque pas un *instrument de travail* commode qui nous permette, je ne dis pas d'identifier une œuvre anonyme (c'est un cas extrême et d'ailleurs peu révélateur), mais d'apprécier avec justesse la facture et l'originalité d'une œuvre signée. Ce poème *en dix vers, est-il beau, est-il laid? Il n'est ni beau ni laid, il est tout autre chose.* Ce « tout autre chose », sa forme, son style propre, que voulez-vous en dire de valable, sans points de comparaison, sans l'aide qu'apportent en l'espèce des localisations exactes et des dénombrements précis? Faut-il des exemples?

Voici un mot-clef de la langue poétique entre 1850 et 1920 : l'adjectif *mystique;* mais pour suivre sa trace entre l'époque où il n'est employé qu'avec sa valeur propre, technique, et le moment où Baudelaire l'anime d'une charge poétique intense, et pour s'apercevoir que Baudelaire imite en cela Sainte-Beuve, très peu Gautier et nullement les grands romantiques, combien d'heures de lectures sont nécessaires! Heures que l'on emploierait plus utilement, si les lexiques des grands écrivains étaient plus avancés.

Eluard écrit :

Tu vois le feu du soir qui sort de sa coquille
Et tu vois la forêt enfouie dans la fraîcheur
Tu vois la plaine nue aux flancs du ciel traînant
La neige haute comme la mer
Et la mer comme l'azur...

Ce mot d'*azur* m'arrête; il n'est pas, que je sache, très représenté dans la langue poétique contemporaine. J'ai bien une intuition sur sa « nécessité d'être »; mais je sais aussi quels pièges ces intuitions cachent. L'exceptionnel a sa valeur, dans un style; encore faut-il être sûr qu'il s'agit bien d'une exception. Or, en l'espèce, tout jugement *qualificatif* doit s'appuyer sur une documentation *quantitative.* Il est arrivé que l'on parle de « l'hypostase du nom » chez Mallarmé; cela est vrai, mais à titre d'exception, dans un ou deux poèmes (ce qui n'était pas précisé), car des statistiques comparatives montrent qu'entre les poètes de son époque Mallarmé est de ceux chez qui la catégorie du nom est le moins riche. Enfin, il n'y avait pas deux mois que j'avais noté dans les *Mémoires d'outre-tombe : ces avantages affaiblissent et font mettre en doute les vrais périls,* quand parvint au *Mercure* un livre mince, modeste dans son titre comme dans sa tenue, et qui m'a ravi, proprement (1). En vingt-cinq pages alertes, M. A. Francois

(1) Alexis François, professeur à l'Université de Genève. *La désinence « Ance » dans le vocabulaire français — une « pédale » de la langue et du style...* Genève, Librairie Droz. — Lille, Librairie Giard, 1950. 1 vol. 8°, 93 p. (Société de publications romanes et françaises sous la direction de Mario Roques.)

esquisse l'histoire de ce suffixe qui apparaît bien vigoureux dans les premiers textes français et qui refleurit, après un déclin, dans le français moderne. A la suite, l'auteur nous donne un répertoire des mots français par *ance* dans le français contemporain : soixante pages qui illustrent par des exemples plus de cent quatre-vingts mots. M. A. François mentionne en tête les principaux dictionnaires qu'il a utilisés, mais il ne parle pas des lectures qu'il a faites lui-même pour découvrir tout ce que, justement, les dictionnaires et les glossaires ne donnent pas. Pour finir, une récapitulation de ces mots *par auteur;* elle tient en trois pages, mais si révélatrices que je donnerais cher pour en disposer d'analogues sur d'autres suffixes.

On me trouvera bien enthousiast eet peut-être partial en faveur d'une étude qui suppose, évidemment, de la part de son auteur beaucoup de longue patience. C'est une tradition, chez nous, de brocarder l'érudition consciencieuse, copieuse. Le résultat, je l'ai marqué : c'est que nous n'avons aucun moyen d'apprécier les styles littéraires autrement que d'une façon subjective, c'est-à-dire inexacte.

Le mal vient, au fond, d'un rationalisme tenace, indéracinable, de notre tempérament. Cette œuvre, que veut-elle dire? On traduit toujours : *quelles idées, quelle morale développe-t-elle? Quel est son contenu notionnel?* Quoi de plus routinier que cette manière d'entendre *le sujet?* Evidemment, puisqu'idées, morale et sens il y a, l'histoire littéraire devait mettre au point la meilleure des méthodes pour les analyser, les situer, les définir. Mais elle devait aller plus loin et s'occuper du reste qui, en fait, est le principal. Quand on aura réuni et interprété tous les documents relatifs à un auteur, étudié toutes les circonstances qui ont présidé à la naissance d'une œuvre, quand on aura tout dit sur le contenu notionnel de celle-ci, l'œuvre attend toujours qu'on l'examine dans son « être existentiel » si j'ose user du jargon à la mode. Examen indéfiniment remis! L'écrivain, plus que le peintre ou le musicien, exprime son message avec cela même qui lui sert à le penser : sa langue. En littérature, pensée et instrument de pensée ne sont qu'*un.* Isoler celle-là est une opération discutable en doctrine; mais si on la tient pour commode et utile, il faut avouer du moins que la seule voie qui nous conduise à cette pensée est la langue.

Les dictionnaires, fussent-ils complets, ne sont pas ici d'un grand secours; ils relèvent les mots mais ne permettent pas d'en étudier la répartition ou la fréquence. Ce qu'il nous faut, ce sont des lexiques par auteurs, et des monographies fondées sur

la statistique. A l'étranger, de tels instruments de travail existent. On sait avec *combien* de mots et avec *quels* mots sont faits tel drame de Shakespeare ou le *Faust* de Gœthe. Si l'on me permet d'intervenir encore dans le débat, je sais quel est le volume lexical et quelles sont les caractéristiques dominantes d'une petite œuvre comme *La Belle Dame sans Mercy* d'A. Chartier, car j'ai fait le compte, mot par mot, de ce poème. Mais Lamartine, Hugo, Vigny?... Et ces dépouillements, pour être utilisables, doivent être faits selon certaines règles. Le lexique des *Fleurs du Mal*, si précieux soit-il, établi par M. Bandy manque un peu à tenir ses promesses de ce côté-là. Pour les morphèmes, comment juger du rendement poétique de la suffixation, par exemple, sans données numériques rigoureuses? Le sentiment varie très vite en ces matières et telle dérivation (en *in/ine*) tenue pour éminemment poétique à une époque, sera traitée avec indifférence durant une autre. Et le parti que Mallarmé tire des adjectifs en *al* ou en *el* ne peut être interprété valablement que par une comparaison. Encore faudrait-il avoir le moyen de la faire. Qu'on juge alors du prix que représente une étude modeste mais précise, nourrie d'exemples, comme celle M. A. François.

J'écrivais plus haut le mot de *stylistique*. On en abuse et il faut réagir contre cet excès. Cette science se définira peut-être un jour. Pour l'instant, il n'y a pas deux auteurs qui entendent la même chose sous ce terme. Ce qu'il recouvre de meilleur, jusqu'ici, ce sont des discussions *de principes* fort intéressantes mais un peu vaines, car nous n'avons pas le moyen de conduire avec sûreté une étude des styles. Pour ma part, je m'en tiens jusqu'à nouvel ordre à une position purement *pragmatique*. Il nous faut *d'abord* des travaux efficaces, utilisables, équivalents de ce que sont dans l'histoire de la musique et de la peinture les répertoires de thèmes, d'ornements, d'attributs, les études sur les techniques, les analyses de formes et de procédés de composition. Travaux humbles mais indispensables, qui économisent notre temps et qui, surtout, nous permettent de saisir où commence et où finit l'originalité d'un artiste.

Travaux d'élèves, dira-t-on. Eh, oui! Mais quand ceux-ci rechignent, je ne sais pourquoi, à les entreprendre, un maître doit bien leur ouvrir la voie. Je ne saurais dire à quel point me touche qu'un savant de la qualité de M. A. François ait pris la peine de le faire avec une élégance aussi juste. Il n'a pas introduit son livre par une préface, et pourtant nul n'était mieux qualifié que lui pour dire ce qu'il a découvert de neuf dans cette parcelle mal défrichée de l'histoire de la langue. Je pense que

J.-F. Angelloz, qui aurait aussi son mot à dire là-dessus, sera de mon avis. Sans vanité, avec la modestie d'un bon artisan, M. A. François nous offre ce « mémoire » d'honneur que je présenterai à mes étudiants comme un modèle à imiter. Qu'il me pardonne si je me suis indiscrètement substitué à lui pour en illustrer l'importance.

R.-L. Wagner.

NATURE

LES DEUX HASARDS. — J'ai le désagrément d'appartenir, comme M. Teste, à la classe des gens « à pensées, à soucis et à monologues », et à ce titre chaque époque de l'année réveille en en moi un groupe de méditations, comme nous reviennent à heure fixe les constellations dans le ciel. La saison de la chasse, ouverte avec le déclin de l'été, ne devrait jamais manquer de susciter chez l'ami de la Nature le genre de réflexions douloureuses qui convient à tous les massacres d'innocents. Il faut toujours, quand on boit, essayer de remonter à la source. D'aucuns rapprochent la chasse de la guerre, et lui puisent une justification dans un acte de défense contre les animaux dangereux ou nuisibles. Rien de plus vrai; nous retrouvons ici une des illustrations de l'universelle loi de la Force qui oppose entre elles toutes les espèces vivantes, et trouve ses mobiles dans la faim à satisfaire et dans l'instinct vital de conservation.

Mais ce n'est là qu'une des faces de la question, la plus morale, si l'on peut dire. Le chasseur ne tue pas que des tigres mangeurs d'hommes ou des sangliers pilleurs de pommes de terre. Le monde civilisé connaît un autre aspect, classé sous le nom de *sport*, lequel mot signifie « amusement », et qui revêt celui-là, sans autre danger que quelques courbatures, durillons ou souliers percés, tous les caractères de l'attentat de grand chemin. La Mort met le point final à la noblesse de l'été; les mois qui le prolongent en resteront inconsolables, et la gravité de l'automne s'alourdit encore d'un deuil de bêtes assassinées.

Je sais bien que le mot fera bondir les fervents de ce noble art; ils m'expliqueront qu'en supprimant lapins, lièvres, perdrix, cailles, pigeons ramiers, fouines, putois, renards, ils protègent les récoltes et les poulaillers, et se font ainsi les précieux auxiliaires du cultivateur et du fermier. Les braves gens! Comme si la Nature les avait attendus pour instituer sa loi dite d'équilibre biologique, qui

restreint automatiquement, par cent moyens appropriés, les espèces en passe d'étouffer les autres!

Mais il n'est pires sourds que ceux qui ne veulent entendre! Nos ancêtres des cavernes tuaient pour manger ou se défendre des bêtes féroces; on continue à tuer, à verser le sang, sous le pavillon du plaisir; et la Vie dès l'instant qu'elle s'habille de poil ou de plume, perd toute signification ou valeur.

Théologiens et philosophes discutent encore du point de savoir si les animaux sont doués de ce principe immatériel dont les spiritualistes se plaisent à parer l'être humain. Descartes en fait des mécaniques pures, d'autres le contredisent. En tout cas, sous l'angle religieux, la doctrine de la prédestination et du rachat nous démontre que même pour tout bon chrétien l'âme animale, si elle existe, est de moindre qualité que l'âme humaine. Bien peu de gens au monde, à part quelques vieilles dames anglaises, enterrent la dépouille mortelle d'un petit chat avec le même pompe que pour le dernier rôdeur de barrière. Et cette manière de considérer les choses a permis longtemps aux vicaires du Christ — j'ose croire qu'on peut parler au passé! — de pratiquer le noble art du meurtre sans la plus légère objection de conscience. Ceci, d'ailleurs, remarquons-le à l'honneur de l'Eglise, en dépit de plusieurs interdictions formulées par les conciles. Brantôme ne nous décrit-il pas des prélats laissant aboyer leurs meutes personnelles et crier leurs faucons dans les temples mêmes de Dieu Et la messe de Saint-Hubert ne comporte-t-elle point quelque survivance de ces mœurs étranges?

Je sais cependant une forme de chasse — ou de pêche, car enfin les poissons ont bien droit aux mêmes égards que leurs frères atmosphériques! — où le « sport » tient une place assez réelle et défendable. C'est la chasse de nuit. Elle se rattache au sport parce que l'exécutant, ou plutôt l'exécuteur, y court quelque risque, non du fait, Seigneur! de ses victimes, mais parce qu'il peut lui arriver de tomber sous la coupe de gendarmes ou de gardes. J'habite un pays dont les larges espaces quasi-déserts et oubliés de la maréchaussée offrent à cet égard, aux amateurs, des facilités tentantes. Un mien cousin, parfait galant homme au demeurant, se livre à ce divertissement, puisque divertissement il y a. Sa technique est simple : chasse au fusil, bien entendu; pas de chien; l'arrêt du gibier est assuré par une lampe à réflecteur qu'on porte au front, tel Cyclope. L'animal saisi dans le cercle de lumière, immobilisé par l'effroi, est mort avant que d'avoir pu réagir. Mon jeune parent se sert d'un appareil acquis d'un colonial, et ce qui éblouissait les lions et les éléphants maintenant paralyse les lièvres ou les

perdrix. Il revient d'ailleurs de ses tournées avec autre chose que des casquettes en son carnier : des observations souvent piquantes dont il m'a fait part.

« Quelque chose qui brille devant moi dans le cercle projeté par mon réflecteur! Je stoppe. Rouge, c'est un lapin, vert un renard ou un chat. La couleur me renseigne sur l'espèce que j'ai sous mon arme, en y ajoutant l'éclat, qui varie selon les dimensions de la tête. »

J'ai appris avec lui bien des choses, par exemple que l'œil du Crapaud n'est pas du même rouge que celui de l'Engoulvent, du Lièvre, du Lapin, et qu'avec un œil blanc, ah! pas d'erreur possible : c'est l'honnête morceau de verre, dont la grâce est signée d'avance! Mais les autres regards sont impitoyablement éteints.

Ce monde des animaux qui peuvent vivre et se mouvoir dans l'ombre offre ample matière à digressions. Laissons de côté les cavernicoles, rigoureusement adaptés à l'obscurité totale et permanente. Leur sens visuel atrophié ou absent est suppléé par un sens tactile très développé. Ne parlons que des bêtes de plein air : on y distingue les diurnes, les nocturnes et les nyctalopes. c'est-à-dire celles qui peuvent à la fois s'accommoder du jour et de la nuit.

La nyctalopie est un privilège chez nombre d'espèces; chez les humains, elle constitue foncièrement une aberration, une maladie.

Ces divers comportements, le diurne, le nocturne et l'hybride, sont, dans chaque catégorie, conditionnés (qu'on excuse ce mot barbare) par une structure particulière des organes de la vision. C'est ici que se creuse le problème pour celui qui tente de méditer sur ces choses. Entre tant de motifs d'admiration que nous impose la construction d'un corps vivant, l'œil est digne de faire s'agenouiller le génie humain. Tyndall le déclare bien très imparfait, notamment sous le rapport de la transparence, de la symétrie ou de l'achromatisme, mais il conclut « qu'en faisant entrer en ligne de compte les accommodements par lesquels ses défauts sont neutralisés, l'œil n'en reste pas moins une merveille pour tout esprit capable de réflexion ».

Rien de plus juste, surtout si l'on considère les modifications du système optique dans chaque espèce, en fonction de son genre de vie. Nyctalopes les félins : lions, tigres, chats, la plupart des rapaces nocturnes, comme les hiboux et les chouettes, les batraciens et de nombreux arthropodes, qui voient mieux la nuit que le jour, sans être tout à fait aveugles au soleil. Beaucoup d'insectes et d'arachnides possèdent des yeux *composés*, formés d'une multitude de facettes en hexagone — ce sont les yeux diurnes — et des yeux simples, formés d'une lentille et d'une rétine, ce sont les

yeux nocturnes ou *ocelles*. Mais exclusivement nocturnes des bêtes comme le Hérisson et la Chauve-souris, laquelle est dotée, on pourrait presque dire en place de vision, d'un dispositif de radar ultrasonique au moyen de quoi elle apprécie les obstacles et les évite en volant, dans l'obscurité la plus profonde.

Les lombrics, voués aux ténèbres de leurs galeries, jouissent d'un curieux mode de vision : pas d'organes fonctionnels différenciés, une vision paroptique — dermatoptique — une sensibilité générale de toute la surface du corps. Ce tube de caoutchouc rose perçoit non des images, mais des variations d'éclairement, et n'est-ce pas déjà remarquable?

Au surplus, la nuit terrestre n'est jamais le noir absolu. En dehors de « l'obscure clarté » chue des étoiles, notre Soleil, même s'il gît de l'autre côté de notre horizon, continue à diffuser une vague luminosité qui suffit aux nyctalopes. Et voici une remarque essentielle : leur œil ne comporte pas les éléments histologiques — cellules sensorielles dites en cône — dont le rôle est de recueillir les impressions colorées. « Qu'en feraient-ils, disent les partisans des causes finales, puiqu'il n'y a pas de couleurs la nuit? » D'où cette interrogation angoissante pour le raisonneur : s'agit-il de l'adaptation d'un organe au genre de vie, ou est-ce le genre de vie qui s'est adapté à l'organe? On pourrait là-dessus épiloguer sans fin comme sans fatigue.

Pour la pseudo-phosphorescence des yeux de certaines bêtes, telles que les chiens, les chats, les fauves, les ruminants, les oiseaux de nuit, nul n'ignore qu'elle est due à l'absence de cellules noires en certains points de la rétine, ce qui produit des irisations appelées *tapis* ou *miroir*. Ce miroir capte et collecte les moindres rayons; il n'y a pas productions de lumière, mais de simples effets de réflexion et d'interférence, avec des couleurs variables : verte chez le Bœuf, bleuâtre chez le Chien. Et ce miroir n'existe que chez les nocturnes, il manque à l'Homme, aux anthropoïdes, et d'une façon générale aux vertébrés diurnes qui profitent de la nuit pour dormir.

Autre problème, où le vieux Lamarck et les finalistes ont encore beau jeu!

Résumons-nous : pas de vision des couleurs prévue par la « providence » chez les noctambules, puisque devant leur rétine « tous les chats sont gris ». Par contre un réflecteur spécial qui permet à cette rétine d'accrocher et d'utiliser les plus fines traces lumineuses éparses dans l'air. Vraiment, dans cette Nature, le hasard fait bien les choses!

Voire! Un de mes voisins avait pris une jolie petite perdrix

rouge, qui vivait heureuse dans sa cage, suspendue à un coin de terrasse, entre un rameau de vigne vierge et une écharpe de soleil. Une peinture japonaise, avec sa gorge et ses joues blanches, ses flancs finement rayés, son bec et ses pattes de corail! Je songeais en la regardant, tandis qu'alentour tonnait la fusillade : « Celle-ci, au moins, ne risque rien; elle est à l'abri! »

Mais l'autre matin, un de ces clairs matins d'automne où la campagne s'improvise un dernier rappel d'été, la Buse a fondu de derrière un nuage. A travers les barreaux, d'un coup de bec, elle a brisé le crâne de la pauvre perdrix.

Vraiment, dans cette Nature, le hasard ne fait pas toujours bien les choses!

Marcel Roland.

PHILOSOPHIE

MARCEL MAUSS ET L'ETUDE DE L'HOMME TOTAL. — *L'homme total :* une expression qui revenait souvent dans les propos du regretté Marcel Mauss. L'homme *complet*, l'homme *concret*, disait-il encore...

Par opposition, n'en doutez pas, à l'homme fictif, abstrait, presque irréel que décrit complaisamment une philosophie traditionnelle.

Par opposition aussi aux aspects fragmentaires, insuffisants, que peuvent nous fournir les diverses sciences, considérées isolément.

Point n'est besoin d'en appeler au bergsonisme pour comprendre que le *vivant* est synthèse, multiplicité fondue en unité. Or, chaque science se place tout naturellement à un « point de vue » particulier, d'où elle observe le réel. Quand ce réel est l'Humain, — sujet complexe par excellence, — trois sortes de « spécialistes » se disputent son étude : biologistes, sociologues et psychologues. Chacun des points de vue est légitime et nécessaire. Aucun n'est suffisant à lui seul. L'Humain, par sa structure, son organisation, ses fonctions, se rattache au règne animal (un *Primate*, disait le grave Linné). Mais son genre de vie, sa faiblesse, l'étrange lenteur de sa croissance (néoténie ou paedomorphose), sa longévité relative, etc., l'ont *orienté* vers l'invention et l'usage d'outils, vers le langage, toutes techniques à caractère *additif* transmissibles comme les *savoirs* péniblement acquis. La naissance, puis l'évolution des mœurs, des coutumes, des institutions — d'ailleurs si variées selon les races et les contrées — firent de lui, progressive-

ment, tout autre chose qu'un animal! Oh! sans doute, il subsiste en lui des instincts, des tendances que morales et religions n'ont point toujours réussi à juguler ou à spiritualiser. Il n'en est pas moins vrai que l'on n'a pas *tout* dit de l'Humain quand on en a montré l'organisation physiologique et le jeu si compliqué (entre autres mécanismes) de son système nerveux que la Cybernétique s'ingénie aujourd'hui à reproduire...

Durkheim, parlant de la société, écrivait — remarque à la fois simple et profonde — qu'*un tout a très souvent des propriétés très différentes de celles des parties qui le constituent*. Et c'est exact, même en chimie. Mais on pourrait reprendre la formule pour l'individu, qui est, disions-nous plus haut, *synthèse* et non pas addition. Chaque *Moi* est une telle synthèse. Et nulle analyse n'est exhaustive, car la synthèse a quelque chose d' « ineffable », au sens premier du terme. De même qu'une Nation n'est point simplement la somme des éléments, dont elle se compose pourtant...

Alors, quand certains philosophes (plutôt que psychologues) partent de la synthèse toute constituée, telle qu'elle se présente *chez eux*, adultes civilisés et cultivés, ils dressent un inventaire de richesses dont ils ignorent ou veulent ignorer la provenance; ils considèrent des résultantes comme autant de « faits premiers ». Leur langage en acquiert une aimable aisance et parfois une indiscutable séduction. Ils se donnent l'esprit pour expliquer l'esprit, ce qui est fort commode. Se plaçant « du côté des anges », selon l'expression d'un auteur anglais, ils en conçoivent une arrogance pleine de distinction. Quand ils daignent parler des sciences positives, c'est sur le ton qu'affectaient jadis les officiers de cavalerie — monocle à l'œil — à l'égard des fantassins...

Marcel Mauss qui mourut au début de 1950, à l'âge de soixante-dix-sept ans, fut tout au long de son existence — un infatigable *chercheur*. C'est même pourquoi, sans doute, il n'a pas tellement tenu à laisser derrière lui une œuvre d'ensemble. Il se contenta de *travailler*. Il forma et guida plusieurs générations d'ethnologues et de sociologues. Son influence fut profonde et son enseignement fécond.

Il s'est éteint dans le moment même où l'on imprimait le premier gros recueil de ses monographies, jusque-là dispersées (1).

(1) *Sociologie et Anthropologie*, par Marcel Mauss, précédé d'une *Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss*, par Cl. Lévi-Strauss. Un vol. de LII-392 p., grand in-8°. Bibl. de Sociol. contempor., dirigée par Georges Gurvitch, professeur à la Sorbonne. Press. Universit. de France, Paris, 1950. Prix : 800 fr.

Nous espérons bien que la collection dirigée par Georges Gurvitch pourra intégralement réaliser la publication — d'ailleurs envisagée — des écrits de ce scrupuleux savant. Dès aujourd'hui, en tout cas, voici donc un volume qui contient maints textes importants : *Esquisse d'une théorie générale de la Magie*; l'admirable *Essai sur le don*; *Rapports de la Psychologie et de la Sociologie*; *Effet physique, chez l'individu, de l'idée de mort suggérée par la collectivité* (Australie et Nouvelle-Zélande); *la Notion de personne*; *les techniques du corps...*

L'ensemble est précédé d'une *Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss*, par Claude Lévi-Strauss. Dans cette *Introduction*, l'auteur — ethnologue et sociologue réputé — dégage l'originalité d'une œuvre encore trop peu connue. Non seulement, dit-il en substance, Mauss établit en précurseur le *plan* qui sera, de façon prédominante, celui de l'ethnographe moderne au cours de ces dix dernières années, mais il aperçoit un rapprochement possible entre des disciplines apparemment éloignées : ethnologie et psychanalyse (2). Elargissant le problème et s'intéressant aux « techniques du corps », Mauss soulignait l'intérêt qu'il peut y avoir à dresser comme un inventaire et une description de tous les usages que les hommes, au cours de l'histoire et surtout à travers le monde, ont fait et continuent de faire de leur corps... Peu d'auteurs ont davantage été retenus par les faits « où la nature sociale rejoint très directement la nature biologique de l'homme »... Ce fut l'objet de l'unique conversation — trop courte à mon gré — qu'il me fut donné d'avoir (Fontainebleau, 1930) avec l'éminent savant. Conversation?... En réalité, je l'écoutai surtout, trop heureux et vaniteusement fier qu'il voulût bien se souvenir d'un *Essai* commis en 1920 (Rev. Internat. de Sociologie) sur « la nécessité d'une Psychologie à trois dimensions ». Il m'en fit presque compliment, à sa manière, qui était fort bourrue.

Pour Marcel Mauss, la psychologie est incapable de rendre compte de notre vie mentale sans se référer à la vie et à l'histoire du groupe. Mais, précise Cl. Lévi-Strauss, elle peut (avec la biologie) connaître utilement les « fonctions de base ». Il y a *complémentarité* entre psychisme individuel et structure sociale. D'où une collaboration nécessaire et *possible* entre ethnologie et psychologie, collaboration réclamée par Marcel Mauss très expressément.

Bien que l'*Essai sur le don*, nous dit encore Cl. Lévi-Strauss, soit sans conteste le chef-d'œuvre de Mauss, on commettrait une grave

(2) Voir, d'autre part, notre compte rendu sur le récent ouvrage de Roger Bastide : *Sociologie et Psychanalyse*.

erreur en l'isolant du reste. Il procède en effet du même souci de définir le social comme la *réalité,* et l'on y retrouve toujours la notion du « fait total », qui ne doit point être appréhendé comme familial, technique, économique, juridique ou religieux, mais comme tout cela à la fois, pour ainsi dire, et s'incarnant en outre dans une expérience individuelle.

Le concret est du complet. La notion du fait total est en relation directe avec le double souci de relier le social à l'individuel, d'une part; le physiologique et le psychique, d'autre part. Cl. Lévi-Strauss l'exprime excellemment (pp. XXV-XXX) dans l'*Introduction* que je n'ai pas à m'excuser de résumer ici, puisqu'elle éclaire si bien l'œuvre de Marcel Mauss.

Il n'est pas étonnant que Mauss, pénétré de la nécessité d'une étroite collaboration entre sociologie et psychologie, ait constamment fait appel à l'*inconscient* comme fournissant le caractère commun et spécifique des faits sociaux. « En magie comme en religion, comme en linguistique, par exemple, ce sont les idées inconscientes qui agissent. » Et, dans l'*Esquisse sur la Magie* (1902) d'où cette formule est extraite, apparaît un effort pour énoncer les problèmes ethnologiques autrement qu'à l'aide des catégories abstraites et rigides de notre « raison », autrement qu'en termes exagérément « intellectualistes »...

Après de judicieuses réserves sur la notion de *Mana,* dont faisait grand cas l'*Esquisse,* travail déjà vieux d'un demi-siècle, Cl. Lévi-Strauss insiste sur l'importance capitale de l'*Essai sur le don* (1923-1924). Cet *Essai,* répétons-le, définissait avec une éclatante lucidité la méthode par excellence de l'ethnologie.

Mais, au delà même de cet enseignement, — si précieux qu'il soit — l'œuvre de Marcel Mauss nous est une grande leçon de modestie. D'abord parce que la connaissance de l'homme lui parut requérir une sorte de travail d'*équipe :* physiologie, psychologie, pathologie mentale, sociologie, histoire, préhistoire, ethnologie et diverses autres sciences.

Ensuite parce que, à l'inverse des bienheureux dogmatiques et systématiques, il considéra son objet — l'humain total — comme un problème jamais résolu.

Achille Ouy

Sociologie et Psychanalyse, par *Roger Bastide.* Un vol. de VIII-292 p., grand in-8°. Bibl. de Sociol. contempor. Press. Universit. de France, Paris, 1950. Prix : 600 fr. — Roger Bastide, agrégé de philosophie, professeur de Sociologie à l'Université de São-Paulo (Brésil) est connu surtout comme éminent spécialiste de la sociologie reli-

gieuse. Les *Problèmes de la vie mystique*, les *Eléments de sociologie religieuse* (ces deux vol. chez A. Colin) sont très justement appréciés. Il a donné en outre un exposé de la *Sociologie en Amérique latine* (dans le tome II de la *Sociologie au xxe siècle*, aux Press. Universit. de France) et une *Introduction à l'étude de quelques complexes afro-brésiliens* (Bureau d'Ethnologie de Haïti), ainsi que d'autres livres et écrits en langue portugaise (parus au Brésil).

Il étudie aujourd'hui, dans un livre qui ne manquera pas d'attirer l'attention, les rapports entre Sociologie et **Psychanalyse.**

La psychanalyse, nous dit-il, n'est pas un système clos. Elle a évolué. Elle évoluera encore. Les facteurs sociaux ont été intégrés de plus en plus aux « complexes » de l'inconscient; et les causes des névroses sont moins cherchées, dorénavant, dans le conflit entre la libido et les institutions culturelles que dans le conflit de la civilisation.

Réciproquement, la sociologie — notamment sous l'influence de Georges Gurvitch — cesse de ne s'intéresser qu'au cristallisé, à l'institutionnel. Une nouvelle psychanalyse, plus modeste (ajoutons : moins immodeste) que celle de certains freudiens ou néo-freudiens, se contente d'étudier les mécanismes d'ajustement de l'organisation sociale aux « pulsions » individuelles; ou, inversement, de ces mêmes « pulsions » à la diversité des civilisations.

Selon Roger Bastide, il ne parait plus possible de *tout* expliquer par le libidineux ainsi que l'avaient tenté plus ou moins récemment quelques auteurs dont les conceptions répugnent à ceux qui, comme nous, n'admettent la psychanalyse qu'avec d'extrêmes réserves, et que l'auteur rapporte sans y adhérer (nous l'en félicitons) mais sans les traiter assez sévèrement.

Nous ne pouvons, dans un bref espace, résumer, sans risquer de l'appauvrir, le travail si consciencieux, si riche d'informations et de suggestions que nous offre Roger Bastide. Il a, entre autres mérites, celui de déblayer le terrain et d'établir un premier barrage contre des outrances insensées. En même temps, il appelle utilement l'attention sur la nécessité d'assouplir la sociologie en y intégrant l'étude des tendances instinctives, des volitions et des affections comme éléments d'explication « en profondeur » de certains phénomènes **collectifs.**

Maine de Biran. — Sa vie, son œuvre; sa philosophie, par *André Cresson*. Un vol. de 150 p. in-8° couronne, de la Collection « Philosophes ». Press. Universit. de France, Paris, 1950. Prix : 120 fr. — Une étude excellente, vivante et alerte, pénétrante aussi, sur un grand esprit qui passait pour un auteur obscur, à l'époque déjà lointaine où l'intelligence des œuvres philosophiques n'exigeait point que l'on fût nyctalope.

Une centaine de pages d'André Cresson sur la vie, la philosophie, l'œuvre (bibliographie détaillée) de Maine de Biran, penseur profond et subtil « quoique sous-préfet » (comme disait feu Brunschvicg)... Puis des *extraits*, dont le choix parmi tant et tant d'écrits, a dû coûter à André Cresson plus d'hésitations que d'efforts que ne l'imaginera le lecteur. Je puis vous assurer que les textes n'ont pas été cueillis au hasard.

L'ensemble est une remarquable réussite. Soyons reconnaissants — une fois de plus — à André Cresson de familiariser les étudiants et le public cultivé avec des auteurs « difficiles ». Je pense notamment à son récent livre, de la même collection, sur Hegel...

La philosophie organique de Whitehead, par *Félix Cesselin*. Un vol. de la Bibl. de Philos. Contempor., de 256 p. grand in-8°. Press. Universit. de France. Paris, 1950. Prix : 500 fr. — De même qu'Héraclite chez les Grecs, Whitehead détient de nos jours, dans les pays anglo-saxons, la réputation d'être l'un des plus obscurs philosophes que l'on puisse imaginer.

Pour cette raison, certains s'en détournent, tandis que d'autres ne l'en admirent qu'avec plus d'enthousiasme.

Or, M. Félix Cesselin, qui s'est attaché de tout son cœur à l'œuvre de Whitehead, le défend précisément contre cette réputation d'obscurité. Il estime que le mathématicien-philosophe anglais (1861-1947) est un des grands penseurs de notre temps, et qu'il représente l'un des sommets de la métaphysique anglo-saxonne contemporaine.

Si l'on n'a traduit dans notre langue que deux ou trois ouvrages de Whitehead, il n'est pourtant pas un inconnu pour le public philosophique français, grâce au remarquable exposé donné par Jean Wahl (*Vers le concret*, Vrin, 1932). Toutefois, depuis l'époque où parut cet exposé, Whitehead continua d'écrire d'importantes études. Aussi M. Félix Cesselin a-t-il pu, sur le conseil même de Jean Wahl,

prendre une vue d'ensemble sur l'œuvre du philosophe anglais.

Il l'a fait avec un zèle qui n'exclut pas la lucidité, s'attardant plus volontiers sur les écrits publiés après 1932. Trois parties dans son étude : d'abord, les grands thèmes de la « philosophie organique » ; puis les derniers développements de la philosophie de Whitehead; enfin, une conclusion. En appendice, nous trouvons quelques extraits des deux dernières conférences importantes prononcées par Whitehead en 1940 et 1941 à Harvard, ainsi qu'une courte analyse du tout dernier livre : « Essais sur la science et la philosophie ». Naturellement, s'ajoutent à cet ensemble une notice biographique et une bibliographie.

Nous n'avons pas la prétention, en un court compte rendu, de résumer les grands thèmes philosophiques d'un auteur si subtil. D'ailleurs, dans sa conclusion, M. Félix Cesselin dit avec raison : « On ne peut expliquer Whitehead par un ou deux points de vue isolés. Ce qui fait son mérite, c'est au contraire (...) d'avoir montré que tout, dans l'univers, est organique, qu'il n'y a rien d'isolé. Il nous a révélé, d'une tout autre façon qu'Hamelin pourtant, que la première des catégories est la relation, qu'il y a une solidarité réelle dans le fond de toute existence (...) Il n'y a ni pensée, ni choses matérielles qu'on pourrait opposer, mais des devenirs saisis de perspectives différentes... »

Précis de Philosophie, en harmonie avec les sciences modernes, par *F.-J. Thonnard, A. A.* — Un vol. de VIII-1792 p. petit in-8° (20×12,5). Desclée et Cie, éditeurs pontificaux. Paris, 1950. Prix, broché : 1.750 fr.; relié toile, tranche jaspée : 2.000 fr. — Ce manuel, fruit de longues années d'enseignement, s'adresse assez spécialement aux séminaristes qui, dans leur formation philosophique, désirent à la fois préparer la deuxième partie du baccalauréat, et trouver aussi les éléments d'une philosophie scolastique indispensable aux théologiens.

Voici, dans les grandes lignes, comment se compose ce copieux volume. D'abord, une Introduction générale sur la Connaissance (p. 1 à 21); puis un premier Traité consacré à la Logique (23-201) : logique formelle — concept, jugement, raisonnement; — logique matérielle — la matière des concepts, la matière des raisonnements, la matière des sciences ou Méthodologie.

Le deuxième Traité est consacré à la Philosophie naturelle (205-1117) : l'Etre et les causes (Ontologie ou Introduction métaphysique); l'être corporel; la vie; la connaissance; l'intelligence; la vie affective et active; l'ordre du monde.

Le troisième Traité concerne la Métaphysique (1119-1343) : problème de la vérité; ontologie; théodicée.

Enfin, le quatrième a trait à la Morale (1345-1731) : les grands principes moraux; le droit naturel; la vie économique; la vie politique et la morale internationale.

Une table analytique, un index alphabétique; de nombreuses indications bibliographiques.

La Connaissance des Hommes, par *Philippe Girardet*. Edition définitive. Un vol. de 310 p., gr. in-8°. Les Editions Gamma (4, av. Hoche, VIIIe), Paris, 1950. Prix : 350 fr. — Philippe Girardet nous donne aujourd'hui une édition définitive de la *Connaissance des Hommes*, complément d'un autre volume très apprécié : *Les Affaires et les Hommes*.

Trois parties : La personnalité humaine; la psycho-dynamique; les applications de la psychologie.

Evidemment, il s'agit là d'œuvres destinées au grand public : l'équivalent, pour la psychologie (et ses applications), de ce que sont pour les sciences en général les bons ouvrages de vulgarisation d'un Marcel Boll, par exemple.

Mais l'information en est sûre, et jamais Philippe Girardet ne manque une occasion de mettre en garde ses lecteurs contre les nombreuses formes de superstition, et contre les théories fallacieuses qui prennent parfois le masque de la science.

A cet égard, et à bien d'autres, ce livre est instructif, utile, salubre.

REVUES

Cahiers Internationaux de Sociologie. Vol. VIII. Cahier double. 5e année. 1950 (192 p. in-8°), aux éditions du Seuil, Paris. — Noté au sommaire : Mesure de la vitalité du catholicisme en France (Gabriel Le Bras); L'industrie américaine et le facteur humain (Georges Friedmann); L'œuvre de Marcel Mauss (Claude Lévi-Strauss); l'intégration sociale des grandes villes américaines (Robert C. Angell); Science du Droit ou « Juristique » (Henri Lévy-Bruhl); Eglise, Ecole, Politique; résultats d'une enquête (Maurice Sorre); Idéologie et Socio-

logie de la connaissance dans l'œuvre de Karl Manheim (Paul Kahn). Chroniques, comptes rendus, etc...

La **Vie Intellectuelle.** Revue mensuelle. Editions du Cerf, Paris. N° de juillet 1950. — Ce numéro contient, entre autres articles (et informations) une très remarquable étude de Jean Lacroix sur *la philosophie de Maurice Blondel.* Montrant que le blondélisme est avant tout une philosophie chrétienne, Jean Lacroix conclut : « Parce qu'elle a plus visé l'éternité que la temporalité, la philosophie de Maurice Blondel paraît promise à une durable actualité. Opposée autant à l'idéalisme qu'au bergsonisme, à la phénoménologie qu'à l'existentialisme, elle se trouve donner totale satisfaction à ce qu'il y a de valable dans ces divers courants, sans jamais partager leurs erreurs. Et l'on trouve, dès l'*Action* de 1893, bien des analyses qu'on a présentées plus tard comme nouvelles, mais intégrées dans une dialectique qui les dépasse et qui peut aujourd'hui jouer un rôle capital dans l'orientation de l'humanité et collaborer au salut de l'homme total, parce qu'elle s'adresse à la totalité de l'homme... »

Revue de Psychologie des Peuples. Revue trimestrielle. Deuxième trimestre 1950. Institut havrais de Sociol. économique et de Psych. des Peuples (Boite postale 907-79, Le Havre). — Noté au sommaire : L'Ardennais (Georges Hardy); Les effets du bilinguisme au Viet-Nam (G. Bois); La position sociale de la femme en Finlande (M. E. Ficatier); une ébauche de Société des Nations au XVIe siècle (G. Garnier); Willy Hellpach, théoricien de la Psychologie des Peuples (Emile Callot). Bibliographie critique. Informations diverses...

S. E. T. (*Structure et Evolution des Techniques*). Revue mensuelle. 2e année. Nos 17 et 18. Paris (54, rue de Seine, VIe). — Noté au sommaire : La technique du loisir (Professeur Pierre Ducassé, de la Fac. des Lettres de Besançon); de nombreuses notes et informations (L'œuvre scientifique de Blaise Pascal; Congrès de philosophie de Bordeaux, etc.); textes d'annonces et pré-annonces de livres et revues concernant la philosophie, les sciences, l'histoire, les techniques...

Culture humaine. Revue mensuelle. Editions J. Oliven, Paris. — Noté au sommaire des numéros d'août et de septembre 1950 : Sur la culture humaine (G. Bardet); Le culte de la laideur (J. Poucel); Etude sur les jeunes filles (J. Roussel); sur l'âge mûr (G. Tallarico); La réadaptation du rythme instinctif chez l'enfant (Mme Hellès-Abiléa), etc...

Numéro d'octobre 1950 : Les joies de l'esprit (Ch. Pagot); Les rêves (D. Moshoutis); Organisation du travail et problèmes humains (Michel Langer); La joie dans le sacrifice (Paul Serres), etc...

L'Age Nouveau. Revue mensuelle (86, rue d'Assas, Paris). N° de sept.-oct. 1950, 210 p., gr. in-8°, n° spécial sur : *Ecole et Société* (Louis de Broglie, A. Cuvillier, L. Dumas, G. Madaule, P.-H. Simon, A. Varagnac). La réforme de l'enseignement (Henriette Psichari; Suggestions et propositions (H. Agel, R. Denux, etc.). La grande misère des bibliothèques scolaires et populaires, etc.

QUESTIONS MILITAIRES

MATERIAL ODER MORAL? — C'est en ces termes que, dans une brochure publiée en 1923, le général von Taysen, inspecteur général de l'infanterie allemande, posait une question, sans doute vieille comme la guerre elle-même : quelle part revient au matériel et au moral dans les victoires militaires? et quelle part doit, en conséquence, être faite à l'un et à l'autre dans la préparation à la guerre?

Von Taysen estimait que les Français se trompaient dans l'interprétation des événements de la guerre 14-18, en attribuant au

matériel une importance excessive, sinon exclusive. « Laissons-les, écrivait-il, échafauder leur bataille « normale », leur bataille « matérielle ». Nous autres, Allemands, à qui on a interdit le matériel, cultivons le moral, continuons à développer l'esprit, cherchons la décision dans la volonté qui vit, et comptons que cette volonté saura trouver la voie. » Ce qu'il ne disait pas, mais que tout laissait prévoir, c'est que cette voie pourrait être l'adoption d'un matériel et de méthodes plus favorables à l'exploitation des qualités intellectuelles et morales ainsi développées.

Rechercher dans quelle mesure les événements de 1939-1940 justifièrent ces affirmations dépasserait le cadre de ces chroniques. Mais sans doute n'est-il pas sans intérêt de les rappeler à propos d'événements plus récents.

Cette question n'est-elle pas en effet celle que soulevèrent dans les esprits les événements de Corée, dès les premiers succès, en apparence foudroyants, obtenus par les Nord-Coréens?... et n'est-ce pas dans ce domaine des principes, plutôt que dans celui de la technique, qu'il faut chercher la leçon de ces événements, en attendant que nous en connaissions mieux le détail exact?...

Que vîmes-nous alors?... L'armée que l'on croyait la plus moderne incapable de contenir la poussée de troupes beaucoup moins bien équipées, — l'aviation la plus rapide, incapable d'écraser, et même de distinguer les formations ennemies qu'on lui donnait comme objectif, — les chars les plus blindés et les mieux armés se sentir submergés et même annihilés par une infanterie s'infiltrant à travers les intervalles de la défense ou en débordant les flancs, — les assaillants remplacer les camions de ravitaillement, dont l'emploi était devenu impossible sur les routes incessamment bombardées, par le moyen rudimentaire de corvées d'innombrables civils de tout âge et de tout sexe portant de nuit munitions et vivres dans des hottes et dans des paniers... Les premiers récits des correspondants de guerre évoquaient une sorte de Gulliver empêtré de sa taille et de sa force et réduit à l'impuissance par une nuée de Lilliputiens. Cette image, certes, simplifiait à l'excès la réalité. Il n'en est pas moins vrai que, pendant quelques semaines, on put croire à l'éventualité d'un nouveau Dunkerque et d'une défaite totale de ce Gulliver.

C'est que, au lendemain de l'écrasement de l'Allemagne, après la destruction de ses usines et de ses voies ferrées, et surtout au lendemain des formidables explosions d'Hiroshima et de Nagasaki, les vainqueurs, grisés par les forces que la science et l'industrie modernes avaient mises entre leurs mains, en avaient presque oublié *l'homme*.

A en croire certains, seuls les cerveaux ankylosés de généraux d'avant-guerre pouvaient encore concevoir que, dans l'ère des machines et de la bombe atomique, on utilisât encore des hommes. Que pourraient jamais des fantassins contre un ennemi disposant d'avions à réaction?... A quoi bon même des armées, quand des laboratoires suffiraient!...

De là notamment, en grande partie, chez nous, tant d'hésitations et le long retard de notre réorganisation militaire.

Or, les faits rappelèrent tout à coup aux aveugles les plus obstinés que le pavé n'est pas une arme à tuer les mouches, — que le nombre compte toujours, en permettant le débordement de l'adversaire et l'irruption sur ses arrières, cause de surprise et de panique, — que les terrains d'aviation les mieux outillés ne servent à rien si on n'a pas assez de mitrailleuses et de canons, c'est-à-dire de fantassins et d'artilleurs, pour les garder, — qu'aucun succès ne peut être considéré comme vraiment acquis si l'on n'occupe pas effectivement le terrain avec des forces suffisantes, etc., — et d'autre part, que des hommes indifférents à la fatigue, aux privations et à la mort l'emporteront toujours sur d'autres trop soucieux de confort et moins préparés à l'effort et à l'idée du sacrifice.

Sans doute la puissance la mieux armée ne pouvait manquer de triompher finalement. Mais ce ne fut encore, en portant des effectifs sur des arrières dépourvus de défense, que par l'un des vieux moyens classiques, après de lourdes pertes et après avoir terriblement ravagé le pays qu'elle se proposait de libérer.

La guerre de Corée nous a ainsi fourni d'utiles éléments de réponse à la question : matériel ou moral?

Que le matériel soit essentiel à la victoire, cela est si évident que nul homme sensé n'a jamais pu le contester. Mais encore faut-il qu'on ne commette pas l'erreur de croire qu'il suffit à résoudre tous les problèmes, — que, par excès de confiance dans sa prétendue toute-puissance, on ne se dispense pas de penser, de rechercher les procédés tactiques et stratégiques adéquats à cette puissance et aussi les méthodes d'emploi les moins coûteuses en vies humaines comme en richesses de civilisation; — encore faut-il surtout que la possession de ce matériel n'incite pas à négliger l'entraînement physique et la formation morale du futur combattant.

En définitive, c'est sur l'homme qu'a toujours reposé et que repose encore le sort de la guerre, sur les chefs, leur caractère, leur intelligence et leurs connaissances, sur les soldats, leur

nombre, leur valeur et leur entraînement, sur les citoyens, leur discipline, leur résolution et leur esprit de sacrifice.

« Matériel ou moral? » demandait l'auteur allemand. Matériel *et* moral, répondent les faits, car nous n'en voyons aucun, ni dans la Deuxième Guerre Mondiale ni dans les événements plus récents, qui contredise cette formule, — à condition, bien entendu, de donner à ce mot *moral* son sens le plus large.

Général Lestien.

Mémoires sur la deuxième guerre mondiale, par *W. Churchill,* tome III, 1re partie, *La Russie envahie,* 1er janv.-22 juin 1941, 2e partie, *L'Amérique en guerre,* 23 juin 1941-17 janv. 1942 (2 vol. in-8°, de 509 et 532 p., avec cartes et fac-similés, Plon, 1950, 510 et 540 fr.). — Plus encore que les volumes précédents, ceux-ci sont faits essentiellement de la série des instructions, notes et télégrammes expédiés au jour le jour par Churchill. Ils n'ont donc pas la prétention d'être une histoire de la guerre ni même de donner aux événements de cette guerre leur véritable proportion. Il ne s'agit que d'exposer les réactions du Premier britannique devant les événements, les fluctuations de la situation en Afrique, l'invasion allemande de la Yougoslavie et de la Grèce, l'attaque de l'U.R.S.S., Pearl-Harbour, l'entrée des Etats-Unis dans la guerre. Ils n'en constituent pas moins le document le plus important pour la connaissance de ces événements. Churchill y montre une énergie et une activité incroyables au service d'une clairvoyance et d'un bon sens rarement mis en défaut. On notera dans le sixième volume de curieux détails sur les idées stratégiques de Staline et sur son attitude à l'égard des Occidentaux.

Erwin Rommel, par *Lutz Koch* (in-12, 275 p., Corrêa, 1950, 390 fr.). — Si l'auteur s'était proposé de démontrer le génie militaire du plus fameux des chefs allemands, on pourrait lui reprocher quelque imprécision dans le récit des événements militaires. Mais, en contant son ascension, ses déceptions, sa tardive désillusion et sa mort tragique, c'est le drame des rapports entre Hitler et ses généraux qu'il a voulu synthétiser. De ce point de vue, s'il n'ajoute que peu de détails aux ouvrages déjà publiés sur cette question, son livre est aussi intéressant qu'émouvant. Il a voulu aussi tirer pour l'Allemagne, de cette évolution morale d'un de ses héros, une leçon et les éléments d'une purification. Peut-être estimera-t-on qu'il a ici quelque peu forcé la note, par exemple, en donnant à Rommel mourant figure d'un « excellent Européen »...

L'aviation d'Ader et des temps héroïques, par *R. Cahisa* (in-12, XXI-342 p., avec 32 pl. hors texte, A. Michel, 1950, 780 fr.). — Quoique abondant en détails techniques accessibles aux seuls spécialistes, cette histoire des origines de l'aviation passionnera sans doute plus d'un lecteur étranger à ces questions, soit qu'il rappelle soit qu'il révèle les noms et la carrière singulière de tant de précurseurs, de ceux qui furent les ouvriers de la première heure, à commencer par Ader. Celui-ci ne fut pas seulement un prodigieux inventeur, mais un prophète, s'il est vrai, comme le prétend l'auteur, qu'il ait entrevu la formule de « l'avion définitif », de l'avion qui, en résolvant le problème de la sécurité, ouvrira véritablement « l'âge de l'Air ».

Cahiers d'histoire de la guerre. — Le N° 3 de l'intéressante publication de la Société d'Histoire de la Guerre (Févr. 1950, Impr. Nation., 150 fr.) est consacré à la Résistance européenne, dont, avec une belle audace, M. H. Michel a tenté de saisir l'unité et heureusement marqué les étapes. Des spécialistes étrangers y esquissent l'histoire des Résistances belge, hollandaise, tchécoslovaque et italienne. — Dans le N° 4 (*Aspects de l'économie française sous l'Occupation,* mai 1950, 112 p., 200 fr.), on trouvera une documentation précise sur l'importance des « sacrifices économiques » consentis par le Gouvernement de Vichy et sur les procédés astucieux utilisés par les Allemands pour réaliser leur main mise sur nos Finances : ces précisions présentent d'autant plus

d'intérêt que le public français fut toujours tenu dans l'ignorance de ces « arrangements » économiques.

Livres reçus. — *Histoire de la Marine française*, par L. Nicolas (Collection « Que sais-je? » 1949).

DANS LA PRESSE

Thibaudet critique. — A propos d'un poème épico-didactique de 4.500 vers qu'Albert Thibaudet écrivit pendant l'autre guerre, et qui est encore inédit, Jean Paulhan, dans le « Figaro littéraire » (30 septembre), rappelle quelques traits du critique :

« Il n'avait pas plus qu'un autre — pas plus que nous autres — les moyens de trancher, de proposer ou d'exclure, bref de juger. C'est le malheur de notre temps que la critique y soit sans règles et sans méthode, et le critique réduit à se faire historien, psychologue, dilettante ou moraliste. Thibaudet, c'était plutôt géographe. Il n'a pas son pareil pour dégager les éclaircies et les pentes de la forêt littéraire, pour reconnaître les ronds-points ou les croix, et suivre jusqu'au bout le moindre ruisseau. Pour le reste, il est vrai qu'il remarque peu les nouveaux écrivains tant qu'ils ne sont pas entrés dans la mode et la conversation — dans le paysage. (Mais on ne demande pas non plus au géographe d'aider les fleuves à couler ni les arbres à grandir.)

« D'ailleurs, infiniment attentif, fécond en aperçus qui se recoupent, et ne se plaisant pas moins à la sente qu'à la grand'route, au socialisme qu'à l'anarchie, à la Droite qu'à la Gauche. Avec quelle information et quelle gentillesse joyeuse! Il est facile d'aimer la littérature. Thibaudet allait beaucoup plus loin : il aimait les écrivains. Il avait plaisir à relever dans un livre, dès la première page, certain terme ingénieux; dès la troisième, une invention délicate; et, pour finir, quelque alluvion, apportée par la rivière Sénèque ou le fleuve Virgile. »

Bibliographie stendhalienne. — Dans son numéro d'octobre-décembre, le « Divan » publie une table de tous les articles parus dans la revue sur Stendhal depuis 1935. Document infiniment précieux pour les chercheurs.

Bulletin du Bibliophile (1950, n° 4). — M. Dargaud : *A propos des « Mémoires d'outre-tombe »* (« Chateaubriand exploité par la propagande » politique, en province, au lendemain de sa mort). — Bernard Gagnebin : *La publication du livre de d'Alembert « Sur la destruction des Jésuites en France » assurée en* 1765 *à Genève par Voltaire.* — W. T. Bandy : *Petite addition à la bibliographie baudelairienne.*

Répertoire. — Alfred Reh : *L'Inscription en lettres hébraïques sur une cassette de Balzac* (« Evidences », août-sept.).

VARIETES

PETIT SUPPLEMENT A L'ITINERAIRE DE M. DE CHATEAUBRIAND, ET VERS DE CIRCONSTANCE DE CELUI-CI. — Le livre de raison de M. Parat de Chalandray, maire de Bazemont en Seine et Oise, pour les années 1806 à 1816, beau manuscrit in-folio relié en veau à festons dorés et doré sur tranche que nous avons sous les yeux, apporte une contribution mineure à l'itinéraire du grand homme. On la trouvera d'autant moins négligeable cependant, qu'à cette époque, on le croyait en exil, et non point en mesure de se déplacer dans la région parisienne.

Chateaubriand se rendait de temps à autre à Verneuil chez les Tocqueville où résidaient auprès de leur oncle et de leur tante,

ses deux neveux Louis et Christian de Chateaubriand. Il les rencontrait aussi dans des maisons amies des environs.

Le dimanche 24 mars 1811, par exemple, M. et Mme de Tocqueville, M. et Mme de Rosanbo, M. d'Orglande et les deux neveux Chateaubriand, partent pour aller déjeuner à Saint-Germain où se sont rendus de Paris Mme d'Andlau et « l'oncle Chateaubriand, sous le prétexte d'entendre la lecture d'un conte de lui ». La scène pourrait être illustrée par le croquis presque contemporain (1809) de la comtesse Natalie de Noailles intitulé : *Monsieur de Chateaubriand faisant une lecture.*

Le 24 août 1811, M. de Chalandray se rend en visite à Verneuil chez les Tocqueville, comme il lui arrive fréquemment. Il y retrouve celui qu'il désigne à l'ordinaire par cette formule : « l'oncle et l'auteur », M. et Mme de Biron, leurs trois fils et leur gouverneur, M. et Mme de Mézy et leur fille aînée, etc. Il note que la chasse est bien mal menée par les trois Chateaubriand, MM. de la Luzerne, de Mézy et lui-même, car on ne tue que quinze perdreaux ou cailles. Mais on se rattrape l'après-midi et le soir car c'est la fête de Mme de Tocqueville. Un joueur de gobelet fait des tours d'adresse pendant deux heures dans l'antichambre. Puis une petite scène est jouée par M. de Rosanbo et les trois Chateaubriand «le premier remplissant le rôle de maître d'un café à Marseille, les deux neveux de preneurs de limonade, tous trois grands amateurs de nouvelles et d'histoires. L'oncle y arriva dans ses habits de mameluck qu'il avait rapportés d'Egypte. Il lut un conte arabe très spirituel intitulé *La coupe de cristal* ».

On a beau convenir que l'Enchanteur ne pouvait pas toujours garder la pose, et qu'il avait bien le droit de descendre de temps à autre de son piédestal pour se dégourdir les jambes, on ne peut se retenir de quelque surprise à l'évocation imprévue de René travesti en *Teur*, la bouche amère et hautaine dissimulée sous des moustaches postiches tombantes et effilées.

Le lundi 7 octobre 1811, le mariage de Louis de Chateaubriand avec Mlle d'Orglande, à la mairie de Verneuil, ramène sans doute « l'oncle et l'auteur » sur les bords de la Seine, mais il n'en est rien dit.

Le 22 août 1812, il revient à Verneuil, pour la fête de Mme de Tocqueville. Il s'y rend en char-à-bancs. Il note que la société est composée de M. et Mme de Tocqueville, leurs trois garçons, et un certain M. Le Sueur, sans doute le précepteur de ceux-ci; de M. et Mme de Rosanbo, leurs trois enfants et leur précepteur; de M. et Mme de Biron, leurs trois enfants et le gouverneur; de M. et Mme Louis de Chateaubriand; de M. de Chateaubriand, l'oncle

et l'auteur, et sa femme; de M. de la Luzerne, de l'évêque d'Ortosia et de Lemoine maître de dessin, soit au total vingt-cinq personnes. Seules celles de qualité paraissent à table, table sur laquelle on sert un bœuf, une autre grosse pièce, six entrées et un melon à chaque bout, « l'entremets étant dans la même proportion ». La matinée du lundi 24 est consacrée à la chasse, où l'on tue vingt-quatre pièces; celle du mardi, qui est la Saint-Louis, à des bouquets et au portrait du petit Louis de Tocqueville donné à sa mère. Silence sur ce qui s'est passé le mercredi. Mais le jeudi 27 août, à 8 heures du soir, on donne la comédie. Mme de Chalandray tient le rôle de Nérine du *Joueur* de Regnard. Le spectacle est suivi d'une petite farce intitulée : *les Comédiens ambulants*, arrangée par M. de la Luzerne, dont l'idée était que, sous prétexte d'éprouver le talent de chacun, il fut débité des couplets en l'honneur de Mme de Tocqueville. Ceux composés par M. de Chateaubriand « ne purent laisser méconnaître l'auteur. » Qu'on en juge! Les voici recueillis précieusement par M. de Chalandray :

CHŒUR DE L'ENTRÉE

Air : de la Marche de (*sic*)

Courons tous,
Hâtons-nous,
Voici la fête promise,
Frappons, frappons tour à tour
Cymbales et tambour,
Oui, faisons pour Louise
Eclater notre ardeur,
Et qu'au loin l'écho redise
Nos souhaits pour son bonheur.

COUPLETS

Air : des folies d'Espagne.

De tels amis vois la troupe fidelle
Pour te chanter s'unir à tes enfants;
Tu nous parais toujours modeste et belle
Comme la fleur qu'ils t'offrent tous les ans.

Par la vertu, quand la grâce est produite
Son charme au temps ne peut être soumis,
Des ans pour toi nous seuls marquons la fuite
Tu restes seule avec de vieux amis.

Il est bien dommage que M. de Chalandray, dans ce livre de raison destiné à sa postérité, n'ait pas noté cet air, alors familier à tous, des *Folies d'Espagne*, auquel les couplets de M. de Chateaubriand devaient emprunter le plus sûr de leur agrément.

Le mardi 8 septembre 1812, il honore de sa visite le château de

Bazemont aujourd'hui délabré, démembré, donnant abri à la mairie, à l'école, au bureau de postes, à quelques autres services encore, sans compter les gens. Mme de Tocqueville l'y amène à 10 heures et le remmène à 4. Il ne manque sans doute pas de visiter l'église, curieuse avec sa tribune fermée garnie de croisées, et reliée au château par un passage aérien probablement unique en son genre. Les pierres tombales des d'O et du marquis d'Estrades, sont faites pour retenir son attention.

Le 22 août 1813, la fête de Mme de Tocqueville le voit reparaître à Verneuil, avec sa femme, pour dîner. Sans que la chose soit certaine, il est probablement là le 25 au soir, quand on joue après dîner trois proverbes, et que l'on chante des couplets en l'honneur de la maîtresse du logis. Une fille et un fils de Mme Daru prennent leur part des divertissements, pendant que leur père, l'intendant général comte Daru aux armées... Et c'est la dernière apparition de Chateaubriand signalée à Verneuil et dans cette région, avant les rigueurs d'une occupation militaire russo-prussienne qui portent à sourire. Le grand homme, désormais aura mieux à faire que de se costumer en mameluck et de composer de petits vers de circonstance.

Robert Laulan.

GAZETTE

A l'Université de Sarrebruck. — *Notre collaborateur J.-F. Angelloz, jusqu'alors professeur d'allemand à l'Université de Caen, a été nommé Recteur de l'Université de Sarrebruck (Sarre), où il a pris ses fonctions au début de novembre.*

Le Parasite Mormon. — *De tout temps, l'Université accueillit en son giron bon nombre d'originaux, de qui les exploits saugrenus, amplifiés par la tradition orale, font rêver longuement les jeunes cervelles. Quelques-uns, particulièrement privilégiés, ont pu s'élever à la dignité de type littéraire. Ainsi M. Hébert, professeur de physique au lycée de Rennes, devint, par la volonté d'Alfred Jarry, l'horrifique et grandiose Père Ubu. De même le Grand Siècle transmit à la postérité la prodigieuse figure du cuistre Montmaur, qui enseignait le grec au collège de France. Ses malicieux contemporains l'ont drapé de bonne sorte, frondé de toutes les façons et daubé sur tous les tons, en vers comme en prose, en latin comme en français. Il devint le parangon des écornifleurs et son nom illustra désormais l'art de trouver les franches lippées. Tel est, comme dit Boileau dans sa première Satire, le métier « dont Montmaur autrefois fit leçon dans Paris ». A la longue, un véritable cycle héroï-comique se constitue autour de l'étrange personnage. C'est à ce point qu'au début du siècle suivant l'érudit hollandais Sallengre n'eut pas trop de deux tomes massifs pour réunir tous les textes retraçant l'*Histoire de Pierre de Montmaur. *Entre autres documents curieux, il a recueilli un ouvrage anonyme,* Le Parasite Mormon, *qu'il attribue à l'abbé de La Mothe Le Vayer, fils du célèbre pyrrhonien.*

Publié en 1650, sans indication d'imprimeur, Le Parasite Mormon *dans son édition princeps se présente sous l'aspect d'un volume de deux cent quatre pages. Il est précédé d'un avertissement où le lecteur apprend que « Mormon » en grec signifie la même chose qu'épouvantail en français ». Après avoir ainsi interprété doctement une contre-petterie qui était exempte de tout mystère, l'écrivain commente lui-même l'originalité de sa tentative, pour faciliter la tâche des exégètes futurs. « Tu remarqueras, dit-il, que c'est peut-être le premier roman qui se soit passé en vingt et quatre heures. » Placé en tête d'une œuvre burlesque,*

cet hommage inattendu aux règles classiques est assez savoureux. D'ailleurs tout en bouffonnant, l'auteur du Parasite Mormon *ne laisse pas de tenir sa promesse. Mais l'artifice commode des récits rétrospectifs lui permettra d'offrir au public une biographie complète du héros légendaire.*

L'enfant prédestiné naquit dans une salle de festin, par un soir de frairie, alors que de joyeux compagnons godaillaient en l'honneur du Mardi-Gras. La journée de ripaille s'achevait, quand la mère de Mormon, épuisée par une incurable boulimie, tomba morte de faim, au milieu des plats. Tandis que les convives s'empressent autour de la pauvre créature, dont le fruit est en péril, le marmouset tout gaillard s'ouvre à belles dents un passage à travers la chair pantelante. « Ah! Dieu, ils en sont déjà au dessert, s'écria-t-il en s'élançant légèrement de sa mère sur la table ». Il n'eut point le loisir de prononcer d'autres paroles; car il s'appliquait déjà sans plus tarder à faire disparaitre les reliefs du banquet. L'inconcevable voracité du jeune Mormon cesse bientôt d'étonner l'assistance, lorsqu'on découvre « dans la matrice de sa mère les os d'un frère gemeau qu'il y avait mangé... Il les avait même tous cassés pour en sucer la moelle ». Son père, en homme d'entendement, comprit fort bien qu'il ne fallait pas confier le jeune garçon aux soins d'une nourrice. Il le remit donc entre les mains d'un cuisinier qui eut tout lieu d'être satisfait, parce qu'on ne rendit jamais hommage plus flatteur à ses talents.

Au demeurant, le petit Mormon était à sa manière un enfant très gentil, qui ne souillait jamais sa bavette; « car il ravalait toujours ses crachats de peur de rien perdre. » Ses ongles étaient nets et courts, parce qu'il ne manquait point de les ronger jusqu'à la racine. Quand il fut en âge de servir la messe, il sut, mieux que tous les autres enfants de chœur, assécher les burettes et « vider la boîte de Corpus » Il mâchait aussi la couverture de son livre d'heures, suçait la peau de mouton de ses gants, dérobait aux souricières leurs appâts de lard. S'il voyait répandre la rinçure des écuelles, il soupirait : « C'est grand dommage de perdre tant de graisse! » Pendant ses années d'études, alors qu'il feignait de prolonger jusqu'à l'aube ses veilles laborieuses, il mangea une fois « plus de quinze livres de chandelle en moins de quinze jours. » Son père, instruit de la fourbe, lui donna une lampe. Mais à force de rissoler des rôties, l'industrieux écolier eut tôt fait d'épuiser sa provision d'huile. Avec tout cela, il n'oubliait pas de lire avec soin les auteurs anciens comme le Banquet *de Platon ou les* Propos de table *de Plutarque; et il devint un érudit célèbre par ses œuvres autant que par ses mœurs.*

Six pages de catalogue ne suffisent pas à donner la liste complète des écrits de « Monsieur de Mormon, conseiller du Roy, gentilhomme de sa cuisine et contrôleur général des festins de France ». Il y traite de tous les sujets, sacrés et profanes, sans jamais se départir de ses préoccupations ordinaires. A côté d'une prière à

saint Laurent contre le mal de dents, on trouve un commentaire sur la loi des Douze Tables. Une apologie du R. P. Goulu, l'adversaire de Jean-Guez de Balzac, voisine avec un traité sur l'art de dresser les chiens tournebroches. Ici, le savant helléniste réfute la doctrine végétarienne de Pythagore; et ailleurs il prouve que les peuples du Septentrion triomphent de ceux du Midi, parce qu'ils mangent davantage de viande. L'universel Mormon a composé aussi une « Démonstration mathématique, où l'auteur fait voir par la propre expérience de son ventre, qu'il y a du vide dans la nature ». Des mains pieuses ont noté les joyeux devis et entretiens mémorables du grand homme. C'est lui qui appelle les rots des propos de table. Quand il est en belle humeur, il exerce l'esprit de ses auditeurs à l'examen des cas de conscience ardus, par exemple « S'il faut curer ses dents, ou non? Oui. Pour les empêcher de pourrir. Non. Parce que c'est s'ôter quelque chose de la bouche. » Tous ces traits épars, évoquant la physionomie du Parasite Mormon, apparaissent en marge d'une intrigue qui place le héros dans une situation tragique et par là définit mieux encore l'unité de son caractère.

Dès les premières pages du livre, Mormon, qui va être brûlé en place de Grève, voit disposer les apprêts de son supplice, au milieu des quolibets d'une foule qui se gaudit de son infortune. Grâce aux répliques qu'échangent les badauds, on apprend que le pauvre bougre « voyageait au Ponant » par la faute de sa boussole, qui était affolée; autrement dit, il a été pris en flagrant délit de sodomie et par surcroît convaincu d'athéisme. Il est vrai que son impitoyable érudition s'égare parfois en d'étranges propos, puisqu'il invoque l'autorité d'Aristote, pour démontrer que la femme est « une erreur de la Nature ». Mais en bon sophiste, il se flatte aussi d'argumenter sur le champ en faveur de la proposition contraire. Pour encourager les mâles desseins, il rappelle alors en manière d'exemple que « beaucoup de peuples se marient quasi dès qu'ils sont nés : ceux de Tachara, qui n'ont que trois palmes de haut, s'épousent dès l'âge de cinq ans; les femmes de la Colchide ont toutes des enfants à dix qu'elles mettent au monde de la grosseur d'une grenouille. » Après avoir entendu un plaidoyer aussi édifiant en l'honneur des conjonctions licites qui favorisent la propagation de l'espèce, on se résigne mal à croire que Mormon est perdu sans recours.

Le dernier chapitre nous apprend en effet qu'il fut victime d'une erreur judiciaire. Il allait succomber sous l'atroce vengeance d'un poète famélique dont sa goinfrerie avait épuisé les ultimes réserves, quand d'opportunes révélations lui permettent enfin d'échapper au bûcher. D'ailleurs, s'il n'a pas recouvré plus tôt la liberté, c'est qu'il avait voulu profiter jusqu'au bout de l'hospitalité des gens de justice. Sur la foi de l'opinion commune, il pensait que les condamnés à mort peuvent présenter un vœu suprême, qui est aussitôt réalisé. Avant de clamer son innocence,

il se promettait donc de festoyer dans sa prison, aux dépens du roi. Sans doute une âme faible hésiterait à courir pareil risque. Mais, quoi qu'il arrive, le Parasite Mormon ne redoute rien. Il sait qu'un repas plantureux sera toujours le meilleur viatique pour aborder l'éternité. Car son confesseur ne lui a point caché que même les Saints ont bien du mal à gagner le Paradis en jeûnant.

HUBERT FABUREAU

Erratum. — *Une erreur de mise en pages a rendu inintelligibles deux comptes rendus de films de Jean Quéval dans le numéro du 1er novembre du* Mercure, *p. 655. La fin de la note sur le film américain* Francis *se termine en réalité par la fin de la note sur* Rendez-vous avec la chance. *Il faut lire : « On le conduit chez les fous, où il tresse de petits paniers. Puis la chose recommence », etc.*

Sottisier. — Rostand et Cyrano de Bergerac. « *Dès le lendemain de la première (décembre 1897), le nom de l'auteur et le mot « panache » rimaient sur toutes les lèvres.* » (Carrefour, 29-8-50.)

L'imitation de Jésus-Christ. — « *Le manuscrit des quatre livres, daté de 1441, porte qu'il fut achevé de la main du frère Thomas a Kempis, c'est-à-dire Thomas Hémerkem né vers 1380, à Kempen, près de Düsseldorf, mort en 1741...* » (Figaro littéraire, 18-8-50.)

« *Le cours public d'Histoire générale de l'Art reprendra à l'Ecole du Louvre... Le droit annuel pour les trente-trois conférences a été fixé à 50 ans.* » (Combat, 3-10-49.)

« *On se souvient du mot de Proust qui, à la fin d'une longue lettre, s'excusait : « Je n'ai pas eu le temps de faire court.* » (*Hubert Engelhard, « Les 7 règles de la nouvelle »*, Réforme, 2-9-50.)

Janine Charrat à Berlin. « *A son arrivée la jeune chorégraphe est restée pendant cinq ans enfermée dans la gare : elle avait oublié de prendre un visa russe.* » (Paris-Journal du Dimanche, 2-10-49.)

« *Les obsèques civiles de M. F. L., entrepreneur de peinture (selon la volonté du défunt) auront lieu...* » (Courrier Picard, 19-6-50.)

TABLE
ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

PRÉCÉDÉE D'UN

TABLEAU DE CONCORDANCE

ENTRE LES TOMES, LA DATE DES NUMÉROS
LES NUMÉROS DE LA PAGINATION

1950

La table indique le tome et la pagination des textes publiés dans la première partie de chaque numéro de la revue. Le tableau de concordance ci-dessous permet de déterminer les numéros de la revue correspondant à ces références par tomes et pages.

La lettre **M**, suivie d'un titre de rubrique, désigne les textes parus dans la *Mercuriale;* on en trouvera le détail dans la table spéciale de la *Mercuriale* (p. 778), où les rubriques sont classées par ordre chronologique à l'intérieur de chaque rubrique.

Le mot **Gazette** désigne les textes parus dans la *Gazette,* et dont on trouvera le détail par ordre chronologique dans la table spéciale de la *Gazette* (p. 784).

TABLEAU DE CONCORDANCE

1er janvier N° 1037	TOME CCCVIII p. 1-192	1er mai 1041	CCCIX 1-192	1er septembre 1045	CCCX 1-192
1er Février 1038	CCVIII 193-384	1er Juin 1042	CCCIX 193-384	1er octobre 1046	CCCX 193-384
1er mars 1039	CCVIII 385-576	1er Juillet 1043	CCCIX 385-576	1er novembre 1047	CCCX 385-576
1er Avril 1040	CCVIII 577-768	1er août 044	CCCIX 577-768	1er décembre 1048	CCCX 577-790

TABLE CHRONOLOGIQUE
DE LA MERCVRIALE
PAR ORDRE ALPHABETIQUE DES RUBRIQUES
1950

ALLEMAGNE
(J.-F. Angelloz)

1er **Janvier :** *Le problème tragique.* Comptes rendus. — 1er **Février :** *Poésie et perversion : dualité de l'âme allemande.* Comptes rendus. — 1er **Avril :** *Un « feu glacé » : Ernest Jünger.* — 1er **Mai :** *Contacts allemands.* Comptes rendus. — 1er **Juin :** *La poésie mythique : Friedrich Hoelderlin.* Comptes rendus. — 1er **Août :** *Le règne d'Orphée.* Comptes rendus. — 1er **Octobre :** *Qu'est-ce que la « Umwelt »?* Comptes rendus. — 1er **Novembre :** *L'expressionnisme.* Comptes rendus. — 1er **Décembre :**

ARCHÉOLOGIE ORIENTALE
(Dr G. Contenau)

1er **Janvier :** *Pyramide et Ziqqourat.* — 1er **Mai :** *Fouilles et Découvertes en Asie occidentale.* — 1er **Septembre :** *Chronologie comparée d'Egypte et de Mésopotamie.*

ARTS
(Lucie Mazauric)

1er **Février :** *L'exposition « Carrière et le Symbolisme » à l'Orangerie.* Comptes rendus (par L. C., S.). — 1er **Avril :** *Le Dessin français de Fouquet à Cézanne. Christian Bérard au Musée d'Art moderne. Braque à la galerie Maeght.* Comptes rendus. — 1er **Juin :** *Les deux Watteau. Primitifs allemands. Albertina de Vienne.* André Chamson : *Henriette Groll à la Galerie Charpentier.* — 1er **Août :** *L'Exposition de la Vierge dans l'Art Français au Petit Palais.* Comptes rendus. — 1er **Décembre :** *Autour du départ de l'Annonciation d'Aix.* Comptes rendus (par L. M., M. M., S.).

BELGIQUE
(René Lyr)

1er **Février :** *La gloire de James Ensor.* Comptes rendus. — 1er **Septembre :** [*Valère Gille. Poètes.*] Comptes rendus.

BRÉSIL
(Roger Bastide)

1er **Mai :** *La mort d'Arthur Ramos; Balzac au Brésil.* Comptes rendus. — 1er **Décembre :** *La littérature brésilienne de langue française.* Comptes rendus.

CATHOLICISME
(A.-J. Maydieu)

1er **Avril :** *Réflexions sur l'Humanisme chrétien.* Comptes rendus (par A.-J. M., M. M.). — 1er **Décmebre** : *L'encyclique « Humani generis », et le Dogme de l'Assomption.*

CINÉMA
(Jean Quéval)

1er **Janvier :** *Bilan truqué.* Comptes rendus. — 1er **Février :** *Un livre capital : « Histoire d'un art, le cinéma »,* par G. Sadoul. Comptes rendus. — 1er **Mars :** *Télé-Cinéma.* Comptes rendus. — 1er **Avril :** *Trentenaire soviétique.* Comptes rendus. — 1er **Mai :** *Alfred Hitchcock.* Comptes rendus. — 1er **Juin :** *Orson Welles.* Comptes rendus. — 1er **Juillet :** *Deux réussites françaises.* Comptes rendus. — 1er **Août :** *Le Cinéma d'essai.* Comptes rendus. — 1er **Septembre** : *L'Ecole anglaise.* Comptes rendus. — 1er **Octobre :** *Bonne récompense à qui rapportera le son.* Comptes rendus. — 1er **Novembre :** *Wandervogel.* Comptes rendus. — 1er **Décembre :** *Assez drôle, assez triste.* Comptes rendus.

CIVILISATION ANTIQUE

1er **Février :** *La science grecque.* Comptes rendus. — 1er **Août :** *Bataille autour de Cicéron.* Comptes rendus. — 1er **Décembre :** *La civilisation araméenne.* Comptes rendus.

DISQUES
(Yves Florenne)

1er **Mars :** *Suggestions méditerranéennes.* — 1er **Juin :** *Pièces rares.* Comptes rendus. — 1er **Octobre :** *La Passion selon saint Mathieu.* Comptes rendus.

GRÈCE
(André Mirambel)

1er **Octobre :** [*Publications de l'Institut français d'Athènes. Trois étés,* par Marguerite Libéraki.]

HISTOIRE
(G. Mongrédien)

1er **Mai :** *Les Financiers sous Louis XIV.* Comptes rendus (par G. M., Marianne Mahn). — 1er **Septembre :** *Du nouveau sur l'Hôtel de Bourgogne.* Comptes rendus (par G. M., G. Lestien, Marianne Mahn). — 1er **Octobre :** *Deux révolutionnaires.* Comptes rendus (par G. M., G. Lestien).

HISTOIRE DES RELIGIONS
(Albert Vincent)

1er **Mars :** *Chrétienté.* Comptes rendus. — 1er **Septembre :** *Sémitisme.* Comptes rendus.

HISTOIRE LITTÉRAIRE

(S. de Sacy)

1er **Février** : *Stendhal et la « Note Secrète »*. Comptes rendus. — 1er **Avril** : [*Deux nouvelles Histoires de la littérature.*] Comptes rendus (par S., M. M.). — 1er **Août** : *Sur Stendhal.* Comptes rendus. — 1er **Octobre** : *Hugo dans le domaine public.* Comptes rendus.

INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES

(Robert Laulan)

1er **Janvier** : *La lettre du Christ tombée du ciel. Un préhistorien voyageur.* Comptes rendus. — 1er **Février** : *Le texte français des interrogatoires de Jeanne d'Arc et le Manuscrit* 518 *de la Bibliothèque d'Orléans.* Comptes rendus. — 1er **Mars** : *Le « Palais des Thermes ». Adaptation. Les prix de vertus.* Comptes rendus. — 1er **Avril** : *L'enceinte extérieure de la Carthage punique. Le plus vieil abécédaire connu.* Comptes rendus. — 1er **Mai** : *Nouvelles découvertes à Enkomi en Chypre. L'Hôtel de Gouffier de Thoix.* Comptes rendus. — 1er **Juin** : *Le Pont de Poissy. Paul Pelliot.* Comptes rendus. — 1er **Juillet** : *Les résidences des archevêques d'Henri IV.* Comptes rendus. — 1er **Octobre** : *Manon Lescaut à la Salpêtrière.* Comptes rendus. — 1er **Décembre** : *Le centaure Chiron.* Comptes rendus.

ITALIE

(Nino Frank)

1er **Juillet** : *Cesare Pavese et la prose italienne.* Comptes rendus. — 1er **Octobre** : *Apprentissages.*

JUDAISME

(David Scheinert)

1er **Mars** : [*Max Nordau; Lumières allumées,* de Bella Chagall; *Histoire du Peuple juif,* de Cecil Roth.]

LETTRES

(Maurice Nadeau)

1er **Janvier** : *Les Stigmates,* de Luc Estang. Comptes rendus (par S. P., A.-M. B., S. B.). — 1er **Février** : *Lettres du Marquis de Sade.* Comptes rendus (par S. P., M. M., S. B.). — 1er **Mars** : *Une nouvelle littérature.* Comptes rendus (par S. P., Marianne Mahn, S. B.). — 1er **Avril** : *Un nouveau Giono.* Comptes rendus (par A.-M. B., S. B., S. P.). — 1er **Mai** : Comptes rendus (par S. P., S. B., A.-M. B.). — 1er **Juin** : *Derniers ouvrages de Marcel Jouhandeau.* Comptes rendus (par S. P., S. B., A.-M. B.). — 1er **Juillet** : *La moitié du siècle.* Comptes rendus (par S. P., S. B., A. B., M. M.). — 1er **Août** : *L'Envers de la Vie.* Comptes rendus (par S. P., A.-M. B., S. B., M. M.). — 1er **Septembre** : *Jules Vallès écrivain moderne.* Comptes rendus (par S. B., A.-M. B.). — 1er **Octobre** : *A propos des rapports Gide-Du Bos.* Comptes rendus (par S. B., S. P.). — 1er **Novembre** : *Sur quelques romans de jeunes.* Comptes rendus (par S. P., A.-M. B., S. B.). — 1er **Décembre** : *L'exemple de Georges Navel.* Comptes rendus (par S. P., S. B., A.-M. B.).

LETTRES ANGLO-SAXONNES
(Jacques Vallette)

1er **Janvier** : [*A propos du centenaire d'E. Poe.*] Comptes rendus. — 1er **Février** : *Problèmes de responsabilités.* Comptes rendus. — 1er **Mars** : *Incursion dans l'Histoire.* Comptes rendus. — 1er **Avril** : *Note sur le style et l'évolution d'Edith Sitwell.* — 1er **Mai** : *Critique et Création.* Comptes rendus. — 1er **Juin** : *Dickens vu de notre temps.* Comptes rendus. — 1er **Juillet** : *A propos de l'impressionnisme.* Comptes rendus. — 1er **Août** : *La figure de D. H. Lawrence.* Comptes rendus. — 1er **Septembre** : *Parmi les mots.* Comptes rendus. — 1er **Octobre** : *Rencontres avec Wordsworth.* Comptes rendus. — 1er **Novembre** : *Un mot sur Yeats.* Comptes rendus. — 1er **Décembre** : *Etat actuel de l'œuvre de W.-H. Auden.* Comptes rendus.

LINGUISTIQUE
(R.-L. Wagner)

1er **Juin** : [*Des mots à la pensée,* par J. Damourette et E. Pichon.] Comptes rendus. — 1er **Décembre** : [*Instruments de travail.*]

MÉDECINE
(Dr A. Herpin)

1er **Janvier** : *Le « sérum de vérité ».* — 1er **Mars** : *Sur l'hérédité.* Comptes rendus. — 1er **Août** : *Physiologie.* Comptes rendus.

MUSIQUE
(René Dumesnil)

1er **Janvier** : *Le centenaire de Chopin. « Otello » à l'Opéra.* Comptes rendus. — 1er **Février** : *Reprise du « Marchand de Venise » à l'Opéra. Ballets des Champs-Elysées : « Le réparateur de radios », « Le peintre et son modèle », « Hérodiade ».* Comptes rendus. — 1er **Mars** : *Réflexions sur la grève des musiciens des théâtres subventionnés.* Comptes rendus. — 1er **Avril** : *Est-il possible de « rajeunir » le répertoire lyrique? Les reprises de « Manon » et du « Roi malgré lui » à l'Opéra-Comique.* Comptes rendus. — 1er **Mai** : *Le cinquantenaire de « Louise ».* Comptes rendus. — 1er **Juin** : *L'irritante question du diapason.* Comptes rendus. — 1er **Juillet** : *Le Chevalier errant,* chorédrame de Jacques Ibert (Opéra). Comptes rendus. — 1er **Août** : *Bolivar,* opéra de Darius Milhaud (Opéra). *Festival Ravel* (Opéra-Comique). Comptes rendus. — 1er **Septembre** : *Reprise d'« Ariane à Naxos » (Opéra-Comique).* — 1er **Octobre** : *L'Ere des Festivals. Phèdre,* de J. Cocteau et G. Auric (Opéra). — 1er **Novembre** : *A propos du centenaire de « Lohengrin ».* Comptes rendus. — 1er **Décembre** : *L'hommage à Florent Schmitt. « Mowgli » de D.-E. Inghelbrecht.* Comptes rendus.

NATURE
(Marcel Roland)

1er **Janvier** : *Tremblement de terre et arc-en-ciel.* — 1er **Février** : *Mimétisme.* Comptes rendus. — 1er **Mars** : *Visage d'un savant.* Comptes rendus. — 1er **Avril** : *La nouvelle Apocalypse.* Comptes rendus. — 1er **Mai** : *Grandeur et petitesse de la Montagne.* — 1er **Juin** : *Post-Scriptum.* — 1er **Juillet** : *Refugium peccatorum.* Comptes rendus. — 1er **Septembre** : *Mimétisme.* Comptes rendus. — 1er **Mars** : *Visage d'un savant.* Comptes rendus. — 1er **Décembre** : *Les deux hasards.*

PHILOSOPHIE

(Achille Ouy)

1er Février : *Clair-obscur cartésien.* Comptes rendus. — **1er Avril :** *Simple note.* Comptes rendus. — **1er Juin :** *De l'explication sociologique en psychologie.* Comptes rendus. — **1er Août :** *Instinct, Intelligence, Raison.* Comptes rendus. — **1er Octobre :** *Connaissance de l'Homme. La Mémoires.* Comptes rendus. — **1er Décembre :** *Marcel Mauss et l'étude de l'homme total.* Comptes rendus.

POÉSIE

1er Janvier : Maurice Saillet : *Les « Journaux intimes » de Baudelaire et la poésie du comportement.* Comptes rendus : *Autour de Rimbaud.* — **1er Février :** Philippe Chabaneix : *Paul-Jean Toulet,* par P.-O. Walzer; *Vive Patrie,* par Paul Fort; *Ecumes de Caystre,* par Henry Charpentier. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze). — **1er Mars :** Maurice Saillet : *Poésies III,* par Georges Schehadé; *Robert Desnos,* par P. Berger; *Diadème,* par P.-J. Jouve; *O. V. de L. Milosz,* par J. Rousselot; *Poèmes de dessous le plancher,* par A. Frénaud. — **1er Avril :** Philippe Chabaneix : *Le Roseau et la Source,* par Henri Bosco; *Vers de Bohème* et *Testamenteries,* par Jean Berthet; *Présages,* par Violette Rieder. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze). — **1er Mai :** Maurice Saillet : *Moralisme et Poésie.* — **1er Juin :** Philippe Chabaneix : *Matins du Monde,* par Roger Michael; *Passage des Reines,* par Gilbert Prouteau; *L'Inespéré,* par Gilbert Trolliet. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze). — **1er Juillet :** Justin Saget : Comptes rendus. — **1er Septembre :** Philippe Chabaneix : *Doux et cruel,* par Noël Ruet; *Petites légendes* et *La lanterne magique,* par Maurice Carême; *Les pays-refuges,* par Roger Bellion. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze). — **1er Octobre :** Maurice Saillet : *Armel Guerne, traducteur d'Hölderlin; Un élégiaque; Soupault chansonnier; Le dernier futuriste.* — **1er Novembre :** Philippe Chabaneix : *Le poème d'ironie et d'amour,* par Francis Jammes; *Ce que disent les souffles,* par Alliette Audra; *Liberté des mers* suivi d'*Ecrits à Shanghaï,* par Louis Brauquier. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze). — **1er Décembre :** Maurice Saillet : *Cendrier du voyage,* par Jacques Dupuis; *Le théâtre et la chrysalide,* par R. Weingarten; *Introduction à la psychanalyse de Mallarmé,* par Ch. Mauron. Comptes rendus (par Justin Saget).

PORTUGAL

(Philéas Lebesgue)

1er Juillet : [*João de Deus. Panorama de la littérature portugaise* du Dr. João Ameal.] Comptes rendus.

DANS LA PRESSE

Dépouillement mensuel des hebdomadaires et des revues.

QUESTIONS MILITAIRES

(Général Lestien)

1er Avril : *Le sens de la coalition.* Comptes rendus. — **1er Septembre :** *Une enquête de la revue « Esprit ».* Comptes rendus. — **1er Décembre :** *Material oder Moral?* Comptes rendus.

QUESTIONS MORALES ET POLITIQUES
(Sébastien Corréal)

1er **Mai :** *Indochine.* Comptes rendus.

RADIO
(A. Dubois La Chartre)

1er **Février :** *Du Parlé.* — 1er **Avril :** *Le véhicule et la voyageuse.* — 1er **Juin :** *Un auteur radiophonique.* — 1er **Août :** *Le Public.* — 1er **Novembre :** *L'Anti-solitude.* — 1er **Décembre :** *A propos d'Ithaque délivrée.*

SCANDINAVIE
(Lucien Maury)

1er **Janvier :** *Un grand livre dano-norvégien.* — 1er **Juin :** *Un Homéride suédois. Xavier Marmier en Scandinavie.* — 1er **Décembre :** *Littérature suédoise.* Comptes rendus.

SOCIÉTÉS SAVANTES DE PROVINCE
(Jacques Levron)

1er **Mars :** *Voltaire et le testament de Richelieu.* Comptes rendus. — 1er **Septembre :** *La Sorcellerie en Lorraine.* Comptes rendus.

THÉATRE
(Dussane)

1er **Janvier :** *Jeanne la Folle,* du Dr. Aman-Jean (Comédie-Française, salle Luxembourg). *Elizabeth d'Angleterre,* de Brückner (Théâtre Marigny). Comptes rendus. — 1er **Février :** *Charles Dullin. Les Justes,* d'Albert Camus (Théâtre Hébertot). — 1er **Mars :** *Tartuffe,* de Molière (Théâtre de l'Athénée). *Tête d'Or,* de Claudel, mise en ondes de Maurice Cazeneuve (Radiodiffusion). — 1er **Avril :** *A chacun selon sa faim,* de Jean Mogin (Vieux-Colombier). — 1er **Mai :** *Clérambard,* de Marcel Aymé (Comédie des Champs-Elysées). — 1er **Juin :** *Barabbas,* de Michel de Ghelderode (Théâtre de l'Œuvre). — 1er **Juillet :** *L'Otage,* de Paul Claudel (Comédie-Française). — 1er **Décembre :** *Poof,* d'Armand Salacrou (Théâtre Edouard-VII).

VARIÉTÉS

1er **Janvier :** Marc Seguin : *Une amie et des vers inconnus de Verlaine (deux lettres inédites).* — 1er **Mars :** Gérard-Gailly : *Corneille et le pays d'Auge.* J. Merklen : *Trois lettres inédites de Léon Bloy.* — 1er **Mai :** Gustave Charlier : *Le vœu d'Atala.* Jacques Levron : *Balzac et David d'Angers.* — 1er **Octobre :** Alfred Maubert : *Henri de Régnier et Paray-le-Monial.* — 1er **Décembre :** Robert Laulan : *Petit supplément à l'itinéraire de M. de Chateaubriand,* et *Vers de circonstance de celui-ci.*

TABLE CHRONOLOGIQUE
DE LA GAZETTE

TABLE DES SOMMAIRES

1950

CCCVIII N° 1039. — 1er MARS 1950

CCCVIII N° 1040. — 1er AVRIL 1950

★

CCCX N° 1048. — 1er DECEMBRE 1950

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. - MESNIL (EURE). - 7964 - 1950
Dépôt légal : 4e trimestre 1950.

QUELQUES LIVRES DONT ON PARLE

ALEXANDRE ARNOUX
de l'Académie Goncourt

CONTACTS ALLEMANDS

La place de l'Allemagne dans une destinée de Français.

Un volume in-16, **390** fr.

ROBERT ARON

LE PIÈGE OU NOUS A PRIS L'HISTOIRE

... et où tombèrent bien des Français de bonne foi.

Un volume in-16, **360** fr.

A. T'SERSTEVENS

TAHITI ET SA COURONNE

2 beaux volumes in-16 jésus, ill. de 48 hors-texte en hélio **600** fr. chacun.

Un prestigieux périple dans les Mers du Sud.

JEAN VALMY-BAYSSE

La curieuse aventure des BOULEVARDS EXTÉRIEURS

Un volume in-8, illustré, **660** fr.

Pour tous les fervents de Paris.

LOUIS ANDRÉ

LOUIS XIV ET L'EUROPE

Un volume in-16 jésus, ill., **900** fr.
Collection *L'Évolution de l'Humanité*

Vues nouvelles sur la politique extérieure du Grand Roi.

LIONELLO VENTURI

POUR COMPRENDRE LA PEINTURE de GIOTTO à CHAGALL

Un volume in-8, ill., **750** fr.

Une initiation de grand style.

JEAN ALAZARD

INGRES ET L'INGRISME

Un volume in-4°, 12 planches, **1.980** fr.

" *...l'homme audacieux par excellence* ".
BAUDELAIRE.

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

R. DE GONTAUT BIRON

ARMAND DE GONTAUT

PREMIER MARÉCHAL DE BIRON
(1524-1592)

préface du
général **Weygand,** de l'Académie française

in-8° soleil 420 fr.

DEUX DOCUMENTS CAPITAUX SUR LA RUSSIE

WALTER BEDELL SMITH
Ancien ambassadeur des États-Unis en U. R. S. S.

TROIS ANNÉES A MOSCOU

1946-1949

in-8° carré, sous chemise illustrée 450 fr.

GONZAGUE DE REYNOLD

LA FORMATION DE L'EUROPE
VI

LE MONDE RUSSE

in-8° carré (Edtions LUF, diffusion PLON) 690 fr.

RÉIMPRESSION :



LA TABLE RONDE

Revue
n° 32-33. Août-Septembre 1950

ASPECTS DE L'OCCULTISME

R. KANTERS - G. MARCEL - B. DORIVAL
M. CARROUGES - R. ABELLIO - J. MISTLER

250 fr.

PLON

ENT DE PARAITRE

JEAN ORIEUX

INQ FILLES ET UN FUSIL

ROMAN .... Un vol. 390 fr.

GRAND PRIX D'ACADÉMIE 1950

décerné par l'Académie française

LUC DURTAIN

MÉMOIRES DE VOTRE VIE

ICTOIRE DE L'ABIME

ROMAN (quatrième et dernier tome)............ Un vol. 450 fr.

déjà parus (chaque volume formant un tout complet) :

I. - NAVIRE SANS PILOTE II. - LA FUITE DES SIRÈNES

III. - PREMIÈRE BOURRASQUE

ROBERT D'HARCOURT

de l'Académie française

ISAGE de l'ALLEMAGNE ACTUELLE

Un vol. 375 fr.

Collection *“ LES GRANDES BIOGRAPHIES ”*

GIOVANNI PAPINI

MICHEL-ANGE

Un vol. 700 fr.

FLAMMARION

MERCVRE DE FRANC

26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VIe)

J. VAN DER ELST

LES TROIS MADONES ET AUTRES CONTES FLAMANDS

avec 7 *reproductions hors texte de* **Van EYCK, BOUTS, MEMLING**

Un vol. in-16 de 190 pages **240**

Il a été tiré 20 *exemplaires sur Hollande Van Gelder à* **1.200** *fr. et* 100 *exemplaires s vélin de Rives à* **750** *fr.*

« Contes empreints de cette saveur délectable qui flatte le goût aussi bien puéril que mûrement averti. Fantaisies pleine de grâce et aussi de malice. Lecture d'un agrément jeune et frais et dont la poésie simple et mûre nous repose de bien des pensums pesants. » (*Gérard d'Houville,* LA REVUE.)

Je serais fort étonné que ce présent volume ne rencontre point l'éclatant succès qu'il mérite. (*Philippe Kah,* NORD INDUSTRIEL ET COMMERCIAL.)

« Récits nourris d'une triple tendresse : celle que l'auteur voue à la peinture des vieux maîtres, celle qu'il a pour son pays de Flandre, et la tendresse paternelle enfin qui lui dicte pour ses trois enfants l'invention de ces jolies histoires. Triple piété, très humaine et discrète, tantôt émue, tantôt doucement amusée. » (*V.-H. Debidour,* BULLETIN DES LETTRES.)

...des contes qui sont d'une finesse et d'un goût exquis... dont le meilleur est l'*Anniversaire de Sainte Ursule*... un chef-d'œuvre... (*Jean Morienval,* ROLET.)

« Chaque tableau — des maitres fl- **mands — est le point de** départ d'u **conte; « les artistes feraient** la grima **s'ils les entendaient », dit M.** Van de **Elst. » Voire!...** (*Pierre Mazars,* FIGAR LITTÉRAIRE.)

Un ravissant ouvrage plein de poési de douceur et de tendres évocation (CLIMATS.)

Un livre bien charmant à mettre ent toutes les mains. (*Robert Houdelo* RÉPUBLICAIN LORRAIN.)

« On ne saurait rien rêver soi-mêm **de plus ravissant ni de plus** émouvan **que ces simples histoires** imprégnée **d'une légende dorée où ne** cesserait d **circuler un vif et très** moderne h **mour. »** (*Yves Florenne,* LA GAZETTE D LETTRES.)

« ...ce père sait, d'instinct, retrouve cette naïveté, cette fraîcheur, cette sim plicité et cette spontanéité que partage les Primitifs et les enfants. » (G. B ARTS.)

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VIe)

EXTRAIT DU CATALOGUE :

CINQUANTENAIRE DE LA MORT DE SAMAIN

ALBERT SAMAIN. — **Aux Flancs du Vase** . . . . **210 fr.**
— **Au Jardin de l'Infante** . . . . . **210 fr.**
— **Le Chariot d'Or** . . . . **210 fr.**

LÉON BOCQUET. — **Albert Samain** . . . . **210 fr.**
— **Autour d'Albert Samain** . . . . . **210 fr.**

GEORGES BONNEAU. — **Albert Samain poète symboliste** . . . . **210 fr.**

DIVERS. — **Commémoration d'Albert Samain** . . . . **90 fr.**



A PROPOS DU CENTENAIRE DE MAUPASSANT

GÉRARD-GAILLY. — **Les Véhémences de Louise Colet.** **210 fr.**

EDMOND LEPELLETIER. — **Emile Zola, sa vie, son œuvre.** In-8 . . . . **450 fr.**

EDOUARD MAYNIAL. — **La Jeunesse de Flaubert** . . . **210 fr.**

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VIe)

MARC BLANCPAIN

Secrétaire général de l'Alliance française
Grand Prix du Roman 1945
Prix Courteline 1946

LA MAISON DU BON DIEU

FABLES ET RÉCITS

Prix : 210 francs

Pesons nos mots. Voici un petit chef-d'œuvre de finesse, d'esprit, d'émotion et aussi de style (*Opéra*).

Ah! le délicat, le charmant, le gai et sain petit livre! Il sent bon la campagne, l'étable, l'écurie, la mare, les arbres et le « vent crispé du matin ». C'est du Marc Blancpain de la meilleure année, du meilleur cru, le Blancpain bien nommé... (*Hommes et Mondes*).

Là, nul ne bêtifie et les bêtes ont trop de vraie vie pour moraliser. Le style est donc toujours d'une simplicité raffinée. C'est le style de la meilleure compagnie, celui de l'homme en paix avec la création (HENRI PETIT, *Le Parisien libéré*).

L'excellent recueil de récits campagnards que voici! Nous avons eu plaisir à le lire. Il est coloré, dru, baigné de cette généreuse poésie de la terre qu'on trouve chez si peu d'auteurs! (*Le Bulletin des Lettres.*)

...On pense parfois à Jules Renard et à Marcel Aymé; mais c'est pour mieux situer le livre à ces confins des mondes humain et animal où l'amour supprime les bornes frontières (RENÉ LALOU, *Nouvelles littéraires*).

Parmi les mieux venus de ces contes, je citerai le *Collier Bleu*, l'*Invité*, la *Dentition du Rat*, ce dernier, surtout, vibrant d'humaine pitié et de sympathie sous son écorce d'ironie légère (PASCALE OLIVIER, *Le Divan*).

Je ne sache pas qu'on ait jamais observé aussi minutieusement nos frères soi-disant inférieurs, pénétré leur petite âme obscure avec autant d'intelligence et de sympathie (JEAN ROUSSELOT, *L'Echo d'Oran*).

C'est un ravissant petit livre qui fleure bon la campagne, au matin, quand les foins sont encore en meulons. Un petit livre plein de santé, aux joues rouges comme une jeune villageoise, plein de bonne humeur, comme les propos de paysans à un repas de dépiquage. Plein d'observation, d'esprit, de finesse... (PIERRE LESDAIN, *Volonté Bruxelles*).

La vérité intérieure des caractères de chacun est soutenue par des expressions si justes de ton qu'elle semble être là dans le naturel (L. P., *Gazette des Lettres*).

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VIe)

HÖLDERLIN

HYMNES, ÉLÉGIES ET AUTRES POÈMES

Traduction d'Armel Guerne

Format 19 × 25 cm. Tirage limité à 1.000 exemplaires numérotés, dont 15 sur Johannot (**1.200** fr.), 35 sur Rives (**750** fr.) et 950 sur Alfa (**360** fr.).

Notre époque est si abominablement *distraite* que les événements les plus sensationnels du monde de l'esprit passent inaperçus. Le silence qui vient d'accueillir la publication des *Hymnes et Elégies* de Hölderlin, traduits par Armel Guerne, témoigne de cet écœurant état de choses. Voilà pourtant, depuis Mallarmé, dans le domaine de la traduction de poésie, la réussite la plus accomplie qu'il nous ait été donné de saluer. Et s'il fallait absolument choisir entre les *Poèmes* d'Edgar Poe transcrits par l'auteur d'*Igitur* et ceux de Hölderlin transcrits par Guerne, c'est à ceux-ci que notre préférence irait sans hésiter. Outre la qualité de langage de l'œuvre originale, on retrouve dans le texte de Guerne l'ampleur, le rythme, le souffle même du plus grand de tous les poètes européens. — CARREFOUR, 8 août 1950.

DANS LA MEME COLLECTION
(mêmes tirages, mêmes prix)

ALFRED JARRY : **La Revanche de la Nuit.** Edition originale établie par Maurice Saillet (les exemplaires sur Johannot et sur Rives sont épuisés).

HENRI PICHETTE : **Le Point vélique.** Edition originale (les exemplaires sur Rives sont épuisés).

EXTRAIT DU CATALOGUE

PIERRE REVERDY : **Main-d'Œuvre.** Poèmes 1913-1949 (540 fr.).
— **Le Livre de mon Bord.** Notes 1930-1936 (210 fr.).

ALFRED JARRY : **Les Jours et les Nuits.** Tirage limité à 15 exemplaires sur simili-Japon (épuisés) et 1500 sur vélin (300 fr.).

HENRI PICHETTE : **Rond-Point.** Tirage limité à 50 exemplaires sur Rives (épuisés) et 950 sur Alfa (210 fr.).
— **Apoèmes.** Tirage limité à 1000 exemplaires sur vélin (150 fr.).

MERCVRE DE FRANC

26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VIe)

En souscription pour paraître fin octobr

VOLTAIRE

CORRESPONDANCE INÉDITE

conservée aux

ARCHIVES TRONCHIN

***Édition critique* établie, présentée et annotée par**

ANDRÉ DELATTRE

professeur à l'Université de Pennsylvanie

Un fort volume in-8 soleil* (15 × 21) *d'environ* 720 *pages. Couverture deux couleurs. Composition en elzévir de l'Imprimerie Darantière. Tirage limité à* 3.000 *exemplaires numérotés.

Prix : 1.200 francs.

Les Archives Tronchin de la Bibliothèque de Genève contiennent l originaux de 572 lettres de Voltaire, écrites de 1741 à 1778 et adressé principalement à Jean-Robert Tronchin, François Tronchin, Théodor Tronchin et Jacob Tronchin. De ce nombre, 305 sont entièrement inédite Les autres ont été publiées d'une manière qui est en général incroyablemen fantaisiste : des fragments de 8 ou 10 lettres autographes servaient à e fabriquer une seule, avec date fictive. Pour la première fois, on donn le texte authentique et intégral de toute cette correspondance. On y a joi d'autres pièces originales des Archives Tronchin adressées à Voltaire o le concernant : lettres de Mme Denis, sa nièce; de Choiseul, Didero d'Alembert, etc. Au total, 720 lettres.

Cette édition critique a été entreprise en 1939. Un article de M. Andr Delattre, « Les Lettres de Voltaire des Manuscrits Tronchin », publié dè juin 1943 dans les *Modern Language Notes* de Baltimore, présentait u premier état d'une partie de l'édition à venir. La préparation de cet ouvrag l'a conduit à donner ensuite divers articles et communications, notammen dans la *Church History* de New York (1944) et à la *Modern Language Association of America* (1948), ainsi qu'un *Répertoire chronologique des Lettre de Voltaire publiées depuis 1885* qui paraîtra cet automne (North Carolin University Press).

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES